This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579610 6

LENOX LIBRARY

Astoin Collection.
Presented in 1881.

LETTER

NKK

1851

LACHAM BEAUDIE

FABLES...

LE

Ae
Pr

FABLES

NKK

ASTOIN NEW-YORK

ST-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE PREVOT ET DROUARD,

Pierre Lachambeaudie

FABLES

DE

PIERRE LACHAMBEAUDIE

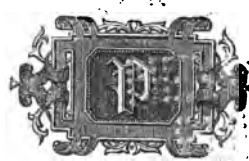
COURONNÉES DEUX FOIS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DIXIÈME ÉDITION

Augmentée d'une Préface, d'une Lettre de Béranger

ET DE

16 FABLES NOUVELLES



PARIS

PAGNERRE, ÉDITEUR

18, RUE DE SEINE

1851

LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE.

Il est difficile de juger sainement les œuvres contemporaines, si l'on ne reporte son esprit à un siècle en avant, et si l'on ne tâche de pressentir ainsi le jugement de la postérité. Combien d'œuvres parmi celles qui depuis quelque 30 ans ont eu le plus de renommée, ont fait le plus de bruit, seront ensevelies alors dans un profond oubli, et combien dont nous soupçonnons à peine l'existence aujourd'hui, humbles violettes ignorées, s'épanouiront pour nos fils! Pour nous, il nous semble que les générations futures qui, vers le milieu du XXe siècle, supporteront le fardeau de la vie et lutteront, comme nous luttons aujourd'hui, pour le triomphe de la justice et de la vérité, pour la réalisation du règne de Dieu sur la terre, il nous semble que ces générations aimeront surtout à feuilleter et à relire, parmi les poëtes contemporains, les chansons de Béranger d'abord, et ensuite les fables de Lachambeaudie. Ces deux talents sont germains plus qu'on ne pense.

Nous n'entreprendrons pas de justifier notre opinion en ce qui concerne Béranger; ses refrains chantés d'âge en âge porteront son nom aussi loin que celui de l'empereur; ils seront le miroir populaire où se reflétera toute la poésie des premières années de notre siècle, l'un des plus grands et des plus agités entre ceux qui

marqueront profondément leur empreinte dans l'histoire du monde.

Mais pour ce qui est de Lachambeaudie, il sera plus difficile de faire accepter notre conviction.

Bien qu'il ait produit déjà une multitude de fables dont quelques-unes sont d'inimitables chefs-dœuvre, Lachambeaudie est connu à peine de la partie éclairée du public, et son nom, qui se trouve mêlé à toutes les fêtes, à toutes les manifestations populaires, nuit à la réputation aussi bien qu'à la saine appréciation de ses œuvres. Nous avons rencontré des gens persuadés que ce poëte humble et modeste est un artisan de guerre civile, un fougueux démagogue, un prédicateur de doctrines incendiaires. Il n'en est pas ainsi pourtant, et nous ne savons rien de plus doux que ses douces et profondes poésies, si ce n'est Lachambeaudie lui-même; jamais âme plus candide n'apporta de plus sereines inspirations au milieu des fermentations populaires. Sorti du peuple comme Béranger, comme lui il a chanté pour le peuple, il lui a porté le tribut de son cœur et de son génie, et il serait à souhaiter que les classes ouvrières n'eussent que des enseigneurs aussi calmes, aussi fervents, aussi sages que le pauvre fabuliste.

Un fait seul peut suffire à prouver toute la candeur de cette âme de poëte. Pendant les premiers mois qui suivirent la révolution de février, Lachambeaudie allait chercher le peuple là où seulement on le trouvait alors, dans les clubs. Les orateurs les plus fougueux se succédaient, éveillant les passions de la multitude; quand les orateurs avaient fini, Lachambeaudie prenait la parole et récitait quelques-unes de ses fables; que d'irritations il a calmées ainsi, que de colères il a apaisées! Après les désastreux événements de juin, Lachambeaudie, qui n'avait pas quitté sa femme et ses enfants pendant ces jours de deuil, fut arrêté et conduit dans l'un des forts où étaient renfermés les insurgés. L'injustice dont il était l'objet ne lui inspira pas un seul mauvais sentiment. « On s'est trompé, disait-il, on reconnaîtra l'erreur. » Et répandant autour de lui son calme inaltérable, il poursuivit, même en prison, son œuvre de réconciliation et de paix. Béranger fut à peine informé de cette arrestation que, sûr de l'innocence de son

jeune frère en poésie, il se mit en campagne, sollicita, frappa à toutes les portes, et fut assez heureux pour obtenir la mise en liberté du prisonnier, auquel il voulut aller lui-même porter l'ordre d'élargissement.

Béranger le trouva calme et souriant : « Je savais bien, dit-il, que Dieu et vous ne m'abandonneriez pas ! » Et le poëte illustre, tendant la main au poëte inconnu, le ramena au sein de sa pauvre famille désolée. Je ne sais quel est celui de ces deux hommes que ce trait touchant fait le plus aimer.

Le lendemain Béranger reçut de notre fabuliste le quatrain suivant :

Du génie et du cœur puissance souveraine !
Poëte, d'un captif quand vous brisez la chaîne,
Coupable, il est purifié,
Innocent, il se lève et sort glorifié.

Jusqu'en 1850, Lachambeaudie n'avait pu trouver un éditeur pour ses fables, que l'Académie française a pourtant couronnées deux fois. Aidé par quelques amis généreux, il publia pour la première fois, en 1839, un petit volume qui, depuis lors, a considérablement grossi, et pendant de longues années il s'est fait lui-même le colporteur et le marchand de ces fables, frappant aux portes de ses amis et des amis de ses amis, vivant du petit bénéfice que lui procurait la vente de chaque volume. Chemin faisant il compose, et le soir il écrit, touche, retouche ses vers éclos pendant les courses de la journée.

Il touche et retouche, disons-nous. Ses fables en effet sont, sous le rapport du style, d'une pureté irréprochable, et il est peu de poëtes contemporains qui possèdent à un aussi haut degré que Lachambeaudie les finesses et les secrets de la langue. Ce sera là sans contredit l'un de ses titres de gloire, car, en poésie surtout, la forme a une importance capitale, mais c'est principalement par l'originalité de la pensée, par l'élévation du sentiment, par la verve de l'invention que Lachambeaudie vivra à côté de Lafontaine, avec lequel

son talent n'a d'autre analogie d'ailleurs que celle de la naïveté et du charme de l'expression.

Certes, les fabulistes n'ont pas manqué en France; mais le défaut de concision de notre langue, si claire d'ailleurs, a rendu leur tâche difficile, et il n'est pas surprenant que parmi tant de poëtes qui ont tenté le genre de l'apologue, il y en ait si peu qui aient réussi.

C'est cette difficulté, heureusement vaincue: c'est l'art infini avec lequel Béranger et Lachambeaudie ont enchâssé en quelques vers des idées justes, des sentiments populaires, qui a déjà placé Béranger à la tête des poëtes de notre époque, comme il placera Lachambeaudie au premier rang de nos fabulistes.

De même que Béranger a exprimé ses sentiments dans des couplets où souvent se trouvent les proportions de la strophe, Lachambeaudie a gravé sous une forme heureuse l'empreinte des idées, des aspirations qui constituent le caractère de la société actuelle. Il n'est pas une fable de Lachambeaudie qui ne porte le cachet de ces tendances généreuses, de cet esprit de conciliation que les doctrines audacieuses des novateurs compriment au fond de bien des âmes, mais qui se manifesteront certainement le jour où un gouvernement calme et fort aura prouvé à la société que le progrès est possible sans secousse et que l'ordre est impossible sans progrès.

Forme et fond ont revêtu chez Lachambeaudie une originalité pleine de charme et de vigueur; le moraliste aussi bien que le poëte s'est inspiré des éléments généreux de son époque. Sans doute, il est des vérités éternelles qui n'ont pas changé depuis Esope et Lafontaine; mais leurs applications sont différentes, et le génie du poëte consiste à saisir ces différences et à envelopper les idées de son siècle sous la forme qui convient le mieux à leur diffusion.

Quelques exemples feront mieux comprendre notre pensée. Lafontaine écrit la *Cigale et la Fourmi*, la première fable que nons ayons tous bégayée. Lachambeaudie a l'heureuse audace de s'emparer de la composition du maître et de la compléter avec un rare bonheur de pensée et d'expression.

Entre la cigale et la fourmi Lachambeaudie introduit

un nouveau personnage, la colombe, qui va dire vertement son fait à madame la fourmi :

« Eh bien dansez maintenant, »
A dit la fourmi cruelle..... (1)

Ne fallait-il pas deux siècles de luttes, d'efforts surhumains pour pouvoir compléter si finement, si généreusement, la fable de Lafontaine?

Nous parcourons le livre au hasard ; il faudrait le citer en entier. *L'orchestre*, *le Déjeuner à l'école*, *La Goutte d'eau* et cent autres compositions irréprochables confirment le sentiment que nous venons d'exprimer. La fiction elle-même, sans perdre sa simplicité, cesse d'être puérile. Ici, c'est une goutte d'eau qui tombe de la nue au sein de la vaste mer ; la goutte d'eau pleure son destin, regrette ses nuages, ses horizons infinis. Une huître la recueille, la cristallise ; devenue perle, un plongeur la délivre,

Et depuis on l'a vue, éclatante de gloire,
Sur la couronne d'or d'un puissant empereur.

Quelle est la conclusion que le poëte tire de cette donnée gracieuse? Fille du peuple, supporte dignement ta misère, souffre avec résignation, garde ta pureté,

Dans les flots de ce monde où tu vis solitaire
Comme la goutte d'eau tu seras perle un jour.

Partout, cette sagesse, cette douce moralité se retrouvent.

Plus loin, c'est Jésus-Christ qui, dans son apostolat divin, rencontre sur la montagne un figuier stérile. Il va le frapper d'anathème ; mais le figuier répond :

« Révoquez, ô Seigneur, la fatale sentence !
Sur l'aride rocher je reçus l'existence..... (2)

(1) Voir page 55.
(2) Page 43.

La moralité se devine sous cette fiction transparente. Plus loin, c'est la vigne qui demande à l'ormeau son appui; et quand l'ormeau est épuisé par l'âge, c'est la vigne qui le soutient à son tour. Ici, c'est un dialogue éloquent entre le livre et l'épée. Une vieille rapière se plaint au livre de l'inaction à laquelle elle est réduite :

Le livre lui répond : « Le glaive a fait son temps;
On ne convertit plus par la force brutale..... (1)

Il fallait trois révolutions pour l'intelligence d'un tel apologue.

Qu'on nous permette une citation encore :

Au sein de l'âtre, en hiver,
Une bûche de bois vert
De pleurs inondait la cendre,
Poussait de longs soupirs, de longs gémissements.
Un charbon, lassé de l'entendre, [ments.
Lui dit : « Pourquoi ce bruit? » — « Vois quels sont mes tour-
Répond-elle. — « En voyant les pleurs dont tu t'abreuves,
Reprend le charbon, je conclus
Que tu subis ici tes premières épreuves :
Mais moi, j'ai tant souffert que je ne pleure plus. »

Nous taxera-t-on d'exagération, si nous disons qu'il n'est rien chez Lafontaine et chez tous les fabulistes de supérieur à cette ravissante composition, où la pureté de la forme le dispute à l'élévation de la pensée?

Nous nous arrêtons. Si nous avons pu faire aimer par quelques-uns ce poëte si grand déjà, si nous avons pu détruire quelques-unes des préventions qui s'attachent à son nom, si nous inspirons le désir de lire ses fables, nous aurons atteint notre but.

LOUIS JOURDAN.

(1) Page 6.

LETTRE DE BÉRANGER.

Vos deux fables (1) sont charmantes, Monsieur, et je suis fier que l'une d'elles me soit dédiée, si aventurée que soit la comparaison que vous voulez bien faire du rossignol au vieux chansonnier. Je ne me suis jamais cru qu'un pauvre oiseau, et ne sais trop encore de quelle espèce. Au moins suis-je de ceux qui aiment à saluer les belles voix et les doux chants. Voilà pourquoi j'ai cherché des échos pour les engager à répéter le bien que je pensais de vos fables, et je suis heureux qu'un d'eux vous ait redit mes paroles.

Je ne me rappelle plus trop, Monsieur, les conseils de vieillard que je vous ai donnés ; mais ils devaient être excellents s'ils ont contribué à vous faire faire le *Moucheron et la Mouche*. Je crois plutôt que vous avez écouté votre instinct de poëte, et que vous faites à mon expérience plus d'honneur qu'elle ne mérite. Votre recueil a une telle supériorité sur la plupart de ceux que je connais, votre style porte si bien l'empreinte de l'é-

(1) La première et la deuxième du Ve livre.

tude de nos grands maîtres, que des conseils comme les miens ne vous sont pas nécessaires, et que je m'étonne que ce recueil ne soit pas aussi connu qu'il devrait l'être.

Je vous remercie de la jolie composition gravée (1) que vous m'envoyez. Vous avez des amis qui vous comprennent; c'est un grand encouragement: c'est celui qui m'a aidé à traverser des années bien pénibles. Pour eux comme pour vous, je vous souhaite autant de bonheur que vous avez de talent.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon affectueuse considération.

BÉRANGER.

Passy, 28 septembre 1842.

(1) *La fleur et le nuage*, dessin d'Adrien Guignet, gravure d'Ernest Monnin.

LIVRE PREMIER.

I. — LA GOUTTE D'EAU.

Un orage grondait à l'horizon lointain,
Lorsqu'une goutte d'eau, s'échappant de la nue,
Tombe au sein de la mer et pleure son destin.
« Me voilà dans les flots, inutile, inconnue,
Ainsi qu'un grain de sable au milieu des déserts.
Quand sur l'aile du vent je roulais dans les airs,
Un plus bel avenir s'offrait à ma pensée :
J'espérais sur la terre avoir pour oreiller
L'aile du papillon ou la fleur nuancée,
Ou sur le gazon vert et m'asseoir et briller... »
Elle parlait encore : une huître, à son passage,
S'entr'ouvre, la reçoit, se referme soudain.
Celle qui supportait la vie avec dédain
Durcit, se cristallise au fond du coquillage,
Devient perle bientôt, et la main du plongeur
La délivre de l'onde et de sa prison noire;
Et depuis on l'a vue éclatante de gloire
Sur la couronne d'or d'un puissant empereur.

O toi, vierge sans nom, fille du prolétaire,
Qui retrempes ton âme au creuset du malheur,
Un travail incessant fut ton lot sur la terre ;

Prends courage ! ici-bas chacun aura son tour :
Dans les flots de ce monde, où tu vis solitaire,
Comme la goutte d'eau tu seras perle un jour...

II. — LE FIGUIER STÉRILE.

Un jour, sur la montagne annonçant l'Évangile,
Jésus fut surpris par la faim ;
S'écartant de la foule, il apercut enfin
Un figuier... un figuier stérile.
« Apprends, dit le Seigneur, apprends, figuier maudit,
Que tout arbre stérile est indigne de vivre,
Et qu'aux feux éternels il faut que je te livre... »
En tremblant aussitôt le figuier répondit :
« Révoquez, ô Seigneur, la fatale sentence !
Sur l'aride rocher je reçus l'existence ;
Je courbai mille fois mes rameaux agités
Sous le vent des hivers, sous le feu des étés ;
Jamais une onde fécondante
N'infiltra sous mes pieds une sève abondante ;
Jamais la main du vigneron
Ne détruisit la ronce attachée à mon front :
Or, n'ayant rien reçu, que pourrais-je vous rendre !
Il dit ; alors, sans plus attendre,
Jésus, de sa justice apaisant la rigueur,
L'arrache et le transporte au pied de la montagne,
Où, prospérant bientôt sur un sol producteur,
Il donna par milliers des fruits au voyageur.

Combien de parias que la honte accompagne,
Sur le roc du malheur rameaux abandonnés,
A végéter sans fruits semblent prédestinés !

Loin de les condamner au vent de l'anathème,
De la manne des arts qui pleut sur vos élus,
Riches, versez sur eux l'ineffable baptême :
Cultivez-les, vos soins ne seront pas perdus.

III. — L'OMBRE DE SALOMON ET LE LABOUREUR.

A certain laboureur le plus sage des rois
En songe apparut une fois :
« A tes pieds, lui dit-il, contemple
La fourmi, du travail suivant les saintes lois,
Et son activité te servira d'exemple. »
A ces mots, s'envola l'ombre de Salomon.
De la charrue alors saisissant le timon,
L'homme aux champs chaque jour allait avant l'aurore.
A quatre-vingt-dix ans il labourait encore,
Lorsqu'un soir reparut l'antique vision :
« Eh quoi ! jusqu'à la mort tu travailles ? dit-elle.
— Vous m'offrîtes jadis la fourmi pour modèle...
— Mais, l'été, la fourmi fait sa provision
Pour vivre, dans l'hiver, à l'abri de l'orage :
L'hiver, c'est la vieillesse, et l'été, le jeune âge :
L'homme a droit au repos, ainsi que la fourmi...
— Sans relâche au travail la misère m'enchaîne,
Car le travail du jour au jour suffit à peine.
— N'as-tu pas quelque fils ou quelque jeune ami
Dont le bras vigoureux du travail te dispense ?
— Comme moi, pour compagne ils ont la pauvreté !
— Au laboureur, grand Dieu, donne sa récompense
Dit l'ombre ; accorde, en ta bonté,
Un travail fructueux à l'ardente jeunesse,
Et du repos à la vieillesse !... »

IV. — L'HIRONDELLE ET LE CHIEN.

Octobre commençait; l'automne sur son aile
Ramenait les frimas précurseurs de l'hiver,
Et l'on voyait déjà s'enfuir une hirondelle,
Quittant le toit propice à sa famille ouvert.
Un chien, de la maison active sentinelle,
Lui dit : « Tu pars, tu quittes ces lambris
Où tu trouvas de chauds abris,
Où chacun admirait ta naissante couvée,
Où par votre présence on se croyait béni,
Où comme un saint trésor on conservait ton nid !... »
L'hirondelle répond : « L'époque est arrivée
Où sur ces toits hospitaliers
Fondent les ouragans que l'aquilon déchaîne,
Où viennent des hivers les corbeaux familiers.
Mes compagnes et moi, nous allons par milliers
Cherchant pour la saison prochaine
Un vent plus frais, un ciel plus bleu.
Au retour du printemps nous reviendrons peut-être :
Adieu !
—Pour moi, que l'ouragan gronde aux toits de mon maître,
Ou que de beaux soleils lui donnent de beaux jours,
Soumis à son destin, je lui serai fidèle... »

Courtisans, faux amis, parasites, toujours,
Quand le ciel devient noir, imitent l'hirondelle.

V. — LA VIGNE ET L'ORMEAU.

« Laissez-moi m'attacher à votre tronc robuste,
Disait un jour la vigne à l'ormeau son voisin.

Sans vous, adieu ma tige, adieu mon doux raisin!
Je ne suis qu'un fragile arbuste
Que les bœufs fouleront sous leurs sabots pesants,
Et que viendra brouter quelque animal vorace.
Ormeau, pour que je vive, accueillez-moi, de grâce,
Et vous me verrez, tous les ans,
De mes pampres fleuris vous faire une couronne,
Et puis le vent de chaque automne
Faisant sur vos rameaux flotter mon fruit vermeil,
Vous serez l'ormeau sans pareil... »
L'arbre plein de bonté reçut la jeune plante,
Qui longtemps vit éclore une moisson brillante,
Et grandit, vigoureuse, autour de son appui.
Quand de nombreux hivers eurent fondu sur lui,
Les aquilons, riant de sa faiblesse,
Contre son front ridé vinrent en menaçant;
Mais l'arbuste reconnaissant
Fut pour l'ormeau débile un bâton de vieillesse.

VI. — LA POULE ET LES CAILLOUX.

C'était vers le printemps : Cocotte, la poulette,
Du matin jusqu'au soir caquetait, caquetait,
Et tous les jours pondait.
Vainement sur ses œufs se flait la pauvrette;
Isabeau, la fermière, au marché les portait :
Aussi Cocotte allait, criait, se lamentait.
Femmes qui me lisez, vous comprendrez sa peine.
Pour lui jouer un malin tour,
Un enfant sur le sable, un jour,
De cailloux blancs et ronds ramasse une douzaine,
Et les pose furtivement

Dans le nid de la désolée.
Il réussit parfaitement.
Voyant ces œufs menteurs, la poule, consolée,
Couve, couve, et s'écrie, en son ravissement :
« L'amour n'est pas une chimère!
Enfin, enfin je serai mère,
Mère de beaux enfants qui feront mon bonheur!... »
Trop tôt s'évanouit cette flatteuse erreur,
Trop tôt l'espoir fit place à la douleur amère.

De ce récit ne riez pas, lecteur :
Notre société de pareils faits abonde.
Souvent bien des penseurs, aussi sages que vous,
Ont cru dans leur cerveau faire germer un monde,
Et n'ont couvé que des cailloux...

VII. — LA LOCOMOTIVE ET LE CHEVAL.

Un cheval vit un jour sur un chemin de fer
Une machine énorme, à la gueule enflammée,
Aux mobiles ressorts, aux longs flots de fumée.
« En vain, s'écria-t-il, ô fille de l'enfer,
En vain tu voudrais nuire à notre renommée.
Une palme immortelle est promise à nos fronts,
Et toi, sous le hangar honteuse et délaissée,
Tu pleureras ta gloire en naissant éclipsée.
De vitesse avec moi veux-tu lutter? — Luttons!
Dit la machine; enfin ta vanité me lasse. »
Elle roule, elle roule, et dévore l'espace;
Il galope, il galope, et d'un sabot léger
Il soulève le sable et vole dans la plaine.
Mais il se berce, hélas! d'un espoir mensonger!

Inondé de sueur, épuisé, hors d'haleine,
Bientôt l'imprudent tombe et termine ses jours ;
Et que fait sa rivale? elle roule toujours.

La routine au progrès veut disputer l'empire ;
Le progrès toujours marche, et la routine expire.

VIII. — LA FOLLE.

Sur la réalité malheureux qui s'appuie !
Ah ! plutôt embrassons quelque fraîche utopie,
Ayons notre marotte, agitons nos grelots.
Pour le cœur des amants, pour l'âme des poëtes
La vie est un miroir aux brillantes facettes...
Il ne faut pas souffler sur leurs prismes si beaux,
Ni jeter de nuage entre leurs silhouettes...

Elle était vieille et folle, et les petits enfants
Tout le long du chemin la suivaient, triomphants.
Elle, fière au milieu de ce bruyant cortége,
Disait : « Mes bons amis, c'est moi qui vous protége ;
Les plus grands empereurs redoutent mon pouvoir ;
J'ai des palais d'azur, je suis reine du monde... »
Les passants curieux s'arrêtaient pour la voir.
Elle traînait en pompe une livrée immonde,
Une robe fangeuse et de noirs oripeaux ;
Des plumes ondoyaient sur son chapeau de paille,
Sa droite balançait un sceptre de roseaux.
Longtemps elle dansa dans la foule qui raille,
Et les passants émus glissèrent dans sa main
Quelques pièces de cuivre et des miettes de pain.
Pauvre femme ! parmi tant de riants mensonges,
Parmi tant de puissance et de félicité
Dont l'optique en ton cœur déroule les doux songes,

Seule, ton indigence est une vérité.
O vous, sages du siècle, ô vous, fils d'Épidaure,
Qui traitez son erreur de folles visions,
Ah ! laissez-lui son rêve et ses illusions,
Car, rêver au bonheur, c'est du bonheur encore !...

IX. — L'ANE ET SON MAITRE.

Généreux, bienfaisant, un maître prétendait
Devoir du bât honteux affranchir son baudet.
On dit que l'animal lui parla de la sorte :
« Depuis que je suis né, chaque jour je le porte ;
Mon père et mes aïeux le portèrent aussi,
Et, certes, ces gens-là me valaient, Dieu merci !
Je refuse vos dons ; j'aurais mauvaise grâce,
Moi, baudet misérable, à renier ma race..... »

Combien voit-on de gens sottement entêtés
Qui, nés avec le bât, veulent mourir bâtés !

X. — LE ROI ET LE PEUPLE.

Un peuple gémissait, accablé de détresse ;
Le prince ayant appris ces revers affligeants,
Résout de visiter ses sujets indigents,
Pour mettre un terme au mal qui les oppresse,
Et pour doter sa patrie aux abois
De plus riches travaux et de plus sages lois.
Quoiqu'il voulût, en homme sage,
Surprendre incognito le malheur sur les lieux,
Ses courtisans officieux,
Aux champs, dans les cités, annoncent son passage,

Et les plus pauvres aussitôt,
A l'envi simulant une gaîté parfaite,
Pour la première fois mettent la poule au pot,
Remplacent leur pain noir par des gâteaux de fête,
Sous leurs plus frais haillons cachent leur nudité.
Le prince croit réelle une fausse richesse;
Il prend pour du bonheur cette feinte allégresse,
Si bien qu'en son palais il retourne, enchanté
D'avoir, au lieu de la tristesse,
Vu partout tant de joie et de félicité.

Voilà comme les rois savent la vérité :
Courtisans de malheur, engeance diabolique,
Quand un roi, par hasard, veut faire son devoir,
Ne couvrez pas de fleurs l'infortune publique,
Afin qu'il ne puisse la voir!

XI. — LE VOYAGEUR.

Un homme, gravissant des montagnes arides,
Ne voyait depuis trois longs jours
Que des rocs escarpés, les ailes des vautours,
Des abîmes profonds et des torrents rapides.
Sentant ses pieds meurtris aux ronces du chemin,
Et voulant terminer de pénibles voyages,
Il maudit le sort inhumain
Qui l'abandonne ainsi sur des rochers sauvages,
Et demande à la mort un plus beau lendemain.
Il allait s'élancer au fond des précipices,
Quand un pâtre l'arrête, et, lui tendant la main,
Lui dit : « Vivez sous de meilleurs auspices ;
Frère, de votre cœur chassez le désespoir.

Courage! suivez-moi; ce soir,
De ces monts sourcilleux nous gagnerons le faîte.
Sous un manteau de fleurs, sous des habits de fête,
La terre y voit régner un printemps éternel.
Là vous partagerez, sous un toit fraternel,
Le lait de nos brebis et l'eau de nos fontaines;
Vous verrez sous vos pieds les terrestres domaines,
Et sur vous passeront les étoiles du ciel. »

Peuple, dont le pied saigne aux buissons de la route,
Ainsi tu marches, et, sans doute,
Dans les sentiers mauvais tu saigneras encor.
Garde que ton courage aux cailloux ne se brise :
Bientôt tu parviendras à le terre promise
Où doit briller pour tous un nouvel âge d'or.

XII. — LES ENFANTS ET LE PAPILLON.

Aux mains des échansons rendons nos coupes d'or:
Dans l'ivresse toujours notre raison s'endort!
Jeunesse qui poursuis une beauté frivole,
En froissant sa couronne, auréole de fleurs,
Arc-en-ciel aux mille couleurs,
Tu sens sous les plaisirs ton bonheur qui s'envole!...

Un jour, le papillon, ce fils de l'Orient,
Sur ses ailes de moire étalait, en fuyant,
Une vivante mosaïque,
Hiéroglyphes d'or, alphabet fantastique
Que Dieu seul épèle à son gré;
Et puis on le voyait, le papillon volage,
Effeuillant chaque rose éclose à son passage,
Pressant chaque fleur qu'il trouvait dans un pré,

Des enfants, accourus vers l'insecte qui brille,
Le saisissent enfin, de sueur tout trempés,
Et puis son aile tombe, et les enfants trompés
Ne pressent sous leurs doigts qu'une informe chenille...

XIII

LA CLOCHE ET LE BOURDON DE NOTRE-DAME.

A M AUG. CHAHO DE NAVARRE.

Aux tours de Notre-Dame une cloche sonnant,
Tintant, carillonnant,
Aux offices communs appelait les fidèles;
Mais elle se taisait aux fêtes solennelles.
Près de là, le bourdon, grave, majestueux,
Dès longtemps gardait le silence.
La babillarde, un jour, d'un ton plein d'insolence,
Lui dit : « Lourd fainéant, tu t'endors en ces lieux,
Tandis que de mes chants retentissent les cieux ! »
Ebranlant les échos des poudreuses murailles,
« C'est vrai, dit le bourdon, je sonne rarement;
Mais j'annonce toujours d'augustes funérailles;
Toujours ma voix se mêle à l'airain des batailles,
Et toujours je salue un grand événement... »

XIV. — LE SERPENT ET L'OASIS.

Le calife Alraschid et Giafar le vizir
Allaient par le pays déguisés en derviches.
Répandre des bienfaits était leur seul plaisir :
Ce devrait être aussi le seul plaisir des riches.

Les royaux pélerins virent près d'un palais
Un homme à coups de pied chassé par des valets.
Alraschid dit au maître : « Est-ce ainsi que l'on traite
Celui qui vient au nom de l'hospitalité ?
Tu dois au voyageur sous tes murs arrêté
Le froment pour sa faim, le chevet pour sa tête.
As-tu vu par ses mains ton palais dévasté? »
Le riche répondit : « Non pas, en vérité;
Mais c'est un étranger maudit par le prophète,
Un de ces vils chrétiens ennemis du Coran... »
Le calife poursuit : « Le pauvre est notre frère!
Ecoute un apologue et sois plus tolérant :
Un jour à l'oasis le serpent en colère
Disait : « Aveuglément tu prodigues tes eaux,
L'ombre de tes bosquets, le chant de tes oiseaux,
Et tes rayons de miel et tes fruits si suaves;
L'impie et le croyant, les rois et les esclaves,
Les méchants et les bons, tous indistinctement
Viennent dans tes trésors puiser abondamment...
— C'est vrai, dit l'oasis; j'offre à tous un refuge
Contre la faim, la soif et l'ardeur du soleil;
C'est vrai, car à mes dons tous ont un droit pareil.
Je suis leur bienfaiteur : Allah seul est leur juge! »
Or, le riche écouta la fable en souriant,
Et puis en son palais menant le mendiant,
Il lui fit par ses soins oublier son outrage,
Et les deux pèlerins reprirent leur voyage.

XV. — LES DEUX MOINEAUX.

Vers la fin du printemps, saison des paquerettes,
Saison riche pour les poëtes,

Mais bien pauvre pour les oiseaux,
Aux champs habitaient deux moineaux.
Bientôt, n'ayant plus de quoi vivre,
Au désespoir le plus jeune se livre.
L'autre lui dit : « Je vais au loin
Pourvoir à ce pressant besoin;
Sans doute le ciel aura soin
De veiller à notre existence.
Que des grains ou des fruits tombent en ma puissance,
Je les cueille et viens sans retard
T'apporter la meilleure part :
En attendant, prends patience.
Adieu ! » Disant ces mots, il part.
Longtemps il vole en vain; rien ne s'offre à sa vue.
Sur le soir, cependant, il trouve un cerisier;
Or, les fruits étant mûrs, il mange à plein gosier
Il mange, le glouton, jusqu'à la nuit venue,
Et, trop vite oubliant que son frère avait faim,
Il s'endort jusqu'au lendemain.
Au lever du soleil, vers le nid il se hâte,
Portant des fruits au bec, des fruits à chaque patte.
Il vole, vole, arrive; hélas ! il n'est plus temps,
Car son frère était mort depuis quelques instants.

Tel, issu des rangs populaires,
Au pain des grandeurs s'engraissa,
Qui laisse dans l'oubli le nid qui le berça,
Et dans leur infortune abandonne ses frères.

XVI. — LE BAQUET D'EAU.

Pour frapper sur l'enclume et tirer le soufflet,
Un forgeron à son service

Avait pris un garçon fort gros, mais fort novice.
Il faut que je le prouve; écoutez, s'il vous plaît:
Un beau jour notre Nicodème,
Voyant son maître asperger le foyer,
Et, par enchantement, les charbons flamboyer,
Aussitôt se dit en lui-même :
Si quelques gouttes d'eau forment un si grand feu,
Versons-y le baquet, et nous verrons beau jeu... »
De son invention s'émerveillait le sire.
Bientôt le maître se retire,
Et l'autre, sans perdre un moment,
Vous inonde la forge, et, comme on peut le croire,
Eteint le feu fort proprement.

« Eh bien ! me dira-t-on, que nous prouve l'histoire
De ton gros imbécile et de son baquet d'eau ? »
Patience, je vous en prie ;
Ecoutez jusqu'au bout; c'est une allégorie :
L'amour et l'amitié sont armés d'un flambeau.
Une froideur légère, un caprice de l'âme,
Souvent fournissent à la flamme
Une étincelle ardente, un élément nouveau ;
Mais qu'un affront mortel soudain vienne l'atteindre,
On la voit pâlir et s'éteindre.

XVII. — LES DINDONS.

C'était fête à Paris : vers les Champs-Elysées,
Des dindons s'ébattant,
S'égosillant, sautant,
Du peuple excitaient les risées.
« Ce groupe, dit quelqu'un, doit être bien content :
Par des cris et des bonds comme sa joie éclate!

— Les malheureux, réplique un autre spectateur,
Ont un fer rouge sous la patte. »

Brûlés au fer chaud du malheur,
Femmes, poëtes, prolétaires,
N'avons-nous pas souvent, bouffons involontaires,
Le sourire à la bouche et des larmes au cœur?

XVIII. — LA FORÊT ET LA LUMIÈRE.

Dans une forêt sombre, aux sentiers tortueux,
Un voyageur marchait, triste et silencieux.
La nuit, comme un manteau répandant les ténèbres,
Promène dans les airs ses fantômes funèbres.
Il entend le hibou hurler sur les ormeaux,
Et l'aquilon mugir à travers les rameaux;
Il réveille, en passant, des reptiles sans nombre,
Et sur les rocs aigus se déchire dans l'ombre.
Dans ce noir labyrinthe il attend le trépas,
Lorsqu'au loin dans les bois scintille une lumière;
Feu follet décevant, ou lampe hospitalière,
N'importe, vers ce phare il dirige ses pas.
Le nocturne flambeau ranimant son courage,
Il oublie à l'instant les tourments du voyage;
Il marche, marche, arrive à l'objet de ses vœux;
Mais un fossé béant les engloutit tous deux.

Le voyageur, c'est l'homme exilé sur la terre;
La forêt, c'est la vie; et le lointain flambeau,
C'est, pour le malheureux pleurant et solitaire,
L'espoir qui devant lui brille jusqu'au tombeau.

XIX. — LE DOGUE.

Un gros dogue passait; un lourdaud le rencontre;
Aussitôt il lui montre
Une pierre, et lui dit : « Apporte! ou de ma main
Tu seras sanglé d'importance. »
Le chien ne s'émeut pas de cette impertinence;
Il fait la sourde oreille et poursuit son chemin.
Mais un petit enfant lui fait signe; il s'arrête.
L'enfant cueille une rose, et, joyeux, la lui jette.
Le dogue avec rapidité
S'élance,
Et sans peine il accorde à l'amabilité
Ce qu'il refuse à l'insolence.

XX. — HOMÈRE.

Un soir, quand du soleil le flambeau se reflète
Sur les cités et les hameaux,
Homère sommeillait, et sa lyre muette
Pendait aux branches des ormeaux.
Tout à coup un son vague arrive à son oreille.
Ce murmure inconnu l'éveille;
Il voit un papillon sur le luth arrêté,
Dont l'aile, en frémissant, cherche la liberté.
« Il a perdu, dit-il, la poussière divine
Qui soutenait son vol aux cieux;
Mais il mourra sur la corde argentine,
Parmi des sons délicieux...
Voilà l'image de ma vie;

En chantant j'ai brisé l'essor
Qui mène vers les biens une foule ravie,
Et l'indigence fut mon sort.
Eh bien ! j'expirerai dans le plus beau délire,
En célébrant les dieux, la gloire, la beauté,
Et peut-être la brise, en passant sur ma lyre,
Portera mes concerts à l'immortalité... »

XXI. — LES CHAMPIGNONS.

« Qui veut des champignons ? s'écriait une femme ;
J'ai des rouges, des bruns, des jaunes et des blancs ;
Prenez, vous en ferez des ragoûts excellents !...
— Gardez vos champignons ! dit quelqu'un ; sur mon âme,
Souvent les plus exquis sont des empoisonneurs. »

Un ministère tombe, un roi descend du trône ;
Pour siéger au conseil, pour ceindre la couronne,
S'offrent des prétendants de toutes les couleurs.
Moi, je les crains comme la peste,
Car le meilleur de tous est un mets indigeste.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

I. — LA FLEUR ET LE NUAGE.

L'été règne : une fleur languissante au vallon
Appelle un nuage qui passe :
« O toi qui voles dans l'espace
Sur les ailes de l'Aquilon,
Verse-moi tes flots de rosée,
Et par toi ma tige arrosée
Verra renaître son printemps...
— J'y penserai, dit le nuage ;
Mais je dois remplir un message :
Attends !... »
Il s'éloigne. Elle meurt, vers la terre penchée.
Le nuage revint sur la fleur desséchée
Répandre, mais trop tard, ses ondes par torrents.

Toujours le malheureux nous trouve indifférents ;
Mais quand sous sa croix il succombe,
Souvent nous allons sur sa tombe
Semer de vains regrets, de stériles trésors :
Ni largesses ni pleurs ne réveillent les morts...

II. — L'ASSAUT D'ARMES ET LE PAYSAN.

On donnait un assaut dans une salle d'armes.
Les maîtres, les prévôts, les simples amateurs,
D'un jeu fort innocent venaient goûter les charmes.
Un lourdaud se trouvait parmi les spectateurs;
C'était un paysan de Brive-la-Gaillarde.
Voyant que nos champions allaient se mettre en garde,
Il sanglotte et s'écrie : « Oh ! ne vous tuez pas !
Je ne puis d'un poulet contempler le trépas,
Et l'on veut que je voie un tel carnage en face !
Messieurs, laissez-moi fuir ou finissez, de grâce...
— Es-tu fou, lui dit-on, radotes-tu, vraiment?
Ce n'est qu'un jeu paisible, un pur amusement.
Un plastron rembourré cuirasse leur poitrine;
Sous un bouton se cache une pointe assassine;
Un masque est sur leur face et des gants à leurs mains
Tu les verras bientôt, débonnaires, humains,
En loyaux compagnons se donner l'accolade,
Et s'en aller gaîment boire mainte rasade. »

Cet assaut de bretteurs, combat inoffensif,
Je le compare à ceux de certains journalistes
Que le public, par trop naïf,
Croit de grands ferrailleurs, de francs antagonistes.
Au rocher de Cancale, au bal, à l'Opéra,
Où chaque jour le plaisir les rassemble,
Ils s'en vont préparer ensemble
Les bottes qu'on se portera;
Ils se disent aussi comment on parera
Et comment on ripostera...
Lecteur, ne les prends plus, par trop de confiance,

Pour des ennemis acharnés ;
D'élastiques plastrons couvrent leur conscience,
Et leurs fleurets sont boutonnés...

III. — ADAM CHASSÉ DU PARADIS.

Par une faute irréparable
Perdons-nous une amante, un ami précieux,
Quelque Éden enchanté, séjour délicieux :
Combien plus doux alors, combien plus ineffable
Brille dans nos regrets, dans notre souvenir,
Ce bonheur envolé qui ne peut revenir !

Puni dans son orgueil par un arrêt suprême,
Adam avait passé le seuil du paradis,
Sainte oasis, lieux à lui-même,
A sa postérité pour jamais interdits.
Avant de pénétrer dans la terre des larmes,
Il veut dire un dernier adieu
A ces bosquets remplis de charmes
Dont l'a deshérité la justice de Dieu.
Il s'arrête, il regarde, et les mille merveilles
Que d'un esprit distrait il voyait autrefois,
Des trésors infinis, des lueurs sans pareilles,
Des ruisseaux murmurants, d'harmonieuses voix
Éblouissent ses yeux, vibrent à ses oreilles...
En revoyant ces biens, ces balsamiques fleurs,
Ces gazons odorants et toutes les splendeurs
Dont il prive à jamais sa race malheureuse,
Il pleure, accablé de remord,
Et reprend sans retour la route douloureuse
Qui conduit au travail, qui conduit à la mort.

IV. — L'ENFANT ET LE CHIEN.

Gabriel, l'écolier, l'espiègle personnage,
Et le gourmand surtout (on sait que de son âge
La gourmandise est le plus gros péché),
Dans une armoire, un jour, vit un gâteau caché.
Or, la tentation fut si forte, si forte,
Que d'une main furtive il entr'ouvrit la porte,
Et saisit le gâteau. Du frauduleux repas
Médor fut seul témoin : Médor ne dormait pas.
Il garda le silence, en âme charitable.
A quelque temps de là, flairant sur une table
Un pain que par hasard on venait d'oublier,
Médor s'en régala sans se faire prier.
Gabriel l'aperçut : « Voleur abominable,
Le bien que l'on dérobe est-ce donc notre bien?
— C'est parler en Caton, lui répondit le chien ;
Mais je n'ai pas perdu mémoire
De certain gros gâteau pris dans certaine armoire...
Gabriel, tu rougis... Écoute, Gabriel,
Veux-tu que tes conseils ne soient jamais frivoles?
Garde qu'à tes belles paroles
Ta conduite ne donne un démenti formel... »

V. — LES DEUX ORMEAUX.

Sous un ormeau grand et robuste
Était un jeune ormeau, frêle et chétif arbuste.
L'arbre géant lui dit : « J'ai su te protéger
Contre l'assaut des vents et d'orages sans nombre ;
Sous mes rameaux et sous mon ombre

Tu crois à l'abri du danger.
Je dois, par tant de soins et tant de bienfaisance,
Avoir acquis des droits à ta reconnaissance...
— Ah ! de votre feinte bonté
Osez-vous tirer vanité ?
Dit en pleurant l'ormeau débile ;
Vous fûtes un tuteur dévorant son pupille,
Et vous avez de mes rameaux naissants
Écarté du soleil les rayons caressants.
Vous avez absorbé ma sève ;
Vous m'avez étouffé sous vos traîtres abris,
Et chaque jour je dépéris,
Tandis que vers les cieux votre tige s'élève :
Je crains plus vos bienfaits que les vents destructeurs. »

Méfions-nous, amis, de certains protecteurs.

VI. — MÉDOR.

Efflanqué, souffreteux, constamment enchaîné,
Médor dans son chenil hurlait comme un damné.
Quand près de lui chacun passe et repasse,
Tous à l'envi savent le fustiger ;
Mais aucun ne lui donne un seul os à ronger.
Pourquoi ? — C'est que Médor n'est pas de bonne race,
C'est qu'il n'a pas le poil assez fin, assez beau.
Le maître pour Azor réserve les caresses,
Les morceaux délicats, les soins, les gentillesses ;
Médor a les coups pour cadeau.
Le maître, armé d'un fouet, gagne un jour le tonneau
Où notre paria traîne son existence :
« Je m'en vais, lui dit-il, t'étriller d'importance,

Et payer dignement ton infernal sabbat. »
Disant ces mots, il le bat, il le bat,
Tant que son pauvre dos n'est plus qu'une blessure.
Mais de sa chaîne enfin Médor se délivrant
S'élance au cou de son tyran,
Et lui fait à la face une large morsure.
Les domestiques accourant
Vont délivrer leur maître et saisir le coupable.
Chacun s'efforce alors d'inventer un tourment
Capable d'expier ce crime abominable.
« Il faut le fusiller, dit quelqu'un... — Doucement !
Il faut l'écorcher vif...— Non pas, il faut le pendre... »
C'est un bruit à ne plus s'entendre.
Mais un voisin leur dit : « Amis, assurément
Vous auriez évité ce triste événement,
Si vous aviez voulu, du chien brisant la chaîne,
Lui ménager un meilleur sort.
Or, maintenant, quelque genre de mort
Que lui prépare votre haine,
Je soutiendrai toujours que seuls vous avez tort,
Car vous pouviez en faire un serviteur fidèle,
Et vous n'en avez fait qu'un esclave insoumis. »

Chez nous un crime est-il commis,
Tous nos législateurs, se piquant d'un beau zèle,
Forgent cent lois pour le punir :
Que font-ils pour le prévenir?...

VII. — LE MAQUIGNON, L'ANE ET LE BŒUF.

Un jour, par certain maquignon
Un baudet fort chétif est conduit à la foire.

Notre roussin, s'il faut en croire
Le portrait séduisant fait par son compagnon,
Est un âne accompli : « Voyez, il est mignon !
Il est robuste, il fait merveilles !
Comme ses pieds sont beaux ! comme son poil est fin !...
— On sait m'apprécier enfin,
Dit l'âne, en redressant ses deux longues oreilles !
Mon maître est juste ; honneur à lui ! »
Un bœuf, tout près de là, se lassant de l'entendre :
« De louanges, dit-il, s'il t'accable aujourd'hui,
C'est que ton maître veut te vendre. »

Sot auteur d'un sot livre, enfin tu viens à bout
De te faire éditer, et voilà que partout,
Par l'annonce et par la réclame,
Comme un génie on te proclame ;
De la littérature on te dit le soleil.
Tu prends ce bruit déclamatoire
Pour la trompette de la gloire,
Et tu vois dans ton œuvre un trésor sans pareil ..
Eh bien ! ton éditeur, s'il faut qu'on te le dise,
Pour s'en débarrasser, vante sa marchandise.

VIII. — LES ALOUETTES, LE MANNEQUIN ET LE MIROIR.

Tel fuit, plein d'épouvante, un fantôme impuissant,
Qui se prend de lui-même au piége caressant.

« Allons cueillir les grains, disent les alouettes ;
Aux champs, depuis le jour, vont les bergeronnettes,
Et les laboureurs sont partis :
Point de retard, quittons les nids !... »

Et voilà nos oiseaux d'aller et de s'ébattre,
Et d'exhaler vers Dieu leurs naïves chansons;
Et voilà la troupe folâtre
De récolter pour elle et pour ses nourrissons.
Mais parmi les voleurs qui vient jeter l'alarme?
Pourquoi, tout effarés, vont-ils se dispersant?
C'est qu'on voit dans la plaine un monstre menaçant
Dont chaque bras brandit une arme...
Or, ce monstre, objet de terreur,
Ce n'est qu'un mannequin paisible,
De paille et de lambeaux assemblage risible,
Épouvantail planté par quelque laboureur.
Mais lorsqu'ainsi fuyaient toutes les alouettes,
Un verre éblouissant, prisme fascinateur,
Les séduit, les captive, et nos belles coquettes
Dans le miroir
Veulent se voir.
Tandis qu'autour du verre, imprudence funeste!
Tournaient les oisillons, tournaient les pauvres fous,
Le fusil d'un chasseur les tua presque tous,
Un filet dans ses nœuds emprisonna le reste.

IX. — LE SAC DE MARRONS.

Des marrons, dans un sac, brillaient un jour de foire.
Séduit par leur aspect, le bonhomme Grégoire
Crut faire un marché d'or en les payant fort cher,
Et les porta chez lui, tout radieux et fier.
Or, lecteurs, du marchand apprenez l'artifice :
Il avait mis à l'orifice
Les plus rares et les plus beaux;
Mais on n'eût pas donné le reste à des pourceaux.

Grégoire en vain traita tous les marchands d'infâmes ;
Contre un mal sans remède à quoi servent les cris ?

Des maris ont trouvé des femmes,
Des femmes, à leur tour, ont trouvé des maris ;
Tels et tels font des lois ou portent des couronnes,
Pour avoir su trop bien, les matoises personnes,
Par des dehors flatteurs allécher les badauds,
Et dans le fond du sac cacher tous leurs défauts.

X. — L'OR ET LES PERLES.

Un voyageur, passant sur des monts escarpés,
Vit des travailleurs occupés
A faire dans le roc des entailles énormes.
« Infortunés, dit-il, tailler ces blocs informes,
C'est un rude travail pour un mince trésor !
— Non, s'écrie un passant, ce sont des mines d'or ! »
Aussitôt l'étranger, poursuivant son voyage,
Arrive vers la mer et s'arrête au rivage.
Or, voyant au loin des plongeurs
Qui visitaient des flots les sombres profondeurs,
« Ces fous rasent, dit-il, l'écueil épouvantable,
Pour rapporter enfin... des cailloux et du sable ! »
Alors un pêcheur lui répond :
« L'écueil est menaçant, le gouffre est redoutable ;
Mais on voit des perles au fond ! »

Apôtres, qui venez régénérant le monde,
Ne brisez de dégoût la pioche ni la sonde ;
Courageux plébéiens, fouillez, fouillez encor :
La montagne est aride et la mer est profonde ;
Mais vous y trouverez des perles et de l'or !

XI. — L'AVARE ET LA SOURCE.

Au pied d'une colline, une limpide source,
Bientôt ruisseau paisible, arrosait dans sa course
Les champs riches d'épis, les prés riches de fleurs.
D'un paisible sommeil ignorant les douceurs,
Et pressant dans sa main les cordons d'une bourse,
Un avare, en passant, sur ses bords vient s'asseoir,
Et dit : « Tu devrais bien, source trop imprudente,
Pour conserver les flots de ton urne abondante,
Te creuser sous la terre un vaste réservoir.
Là, dans ta profondeur te contemplant sans cesse,
Tu connaîtrais enfin l'ineffable richesse,
Au lieu de t'épuiser pour des vallons ingrats.
Crois-moi ; c'est le conseil et l'exemple d'un sage...
— C'est l'exemple d'un sot, d'un méchant personnage !
Votre égoïsme étroit ne me tentera pas.
Je veux par des bienfaits signaler mon passage ;
Et quand le rossignol chante sur le bouleau,
Quand la fille des champs vient se mirer dans l'eau,
Quand de son aile, enfin, m'effleure l'hirondelle,
Je murmure d'orgueil dans mon lit de cailloux.
Oh ! de tant de bonheur qui ne serait jaloux !
Dites, ne dois-je pas vous servir de modèle ?
Que si l'été brûlant me tarit quelquefois,
Bientôt l'eau du ciel tombe et me rend à la fois
Mes flots et le plaisir de les répandre encore... »

A l'avare inhumain notre mépris est dû :
Mais celui que pour tous un saint amour dévore,
Qu'un amour éternel par tous lui soit rendu ;

Et s'il voyait jamais sa richesse épuisée,
Qu'il reçoive au centuple, en céleste rosée,
Tout l'or que pour le peuple il aura répandu !

XII. — LE PRINCE ET LE ROSSIGNOL.

Un prince dans les bois entend un rossignol :
« Chantre inspiré, dit-il, jusqu'à moi prends ton vol ;
Je veux payer tes chants d'un bonheur ineffable,
D'un bonheur qu'envîront tous les oiseaux du ciel.
Tu pourras à ton gré, voltigeant sur ma table,
Puiser dans le cristal l'ambroisie et le miel;
Sur le mol édredon tu feras de doux songes;
Dans une cage d'or on t'entendra chanter;
Enfin, mille tableaux, délicieux mensonges,
Dans tes bosquets absents sauront te transporter.
— Laissez-moi, dit l'oiseau, le cristal des fontaines
Et les buissons ardents dont je cueille les graines;
Laissez-moi des vallons l'écho mélodieux,
Mes palais de verdure et ma voûte des cieux.
J'ai parmi les roseaux bâti mon nid ne mousse,
Hamac obéissant au zéphyr qui le pousse;
Je redoute bien plus l'atmosphère des cours
Que l'orage et la foudre et l'ongle des vautours;
Sous le nom de bonheur vous m'offrez l'esclavage,
Et votre cage d'or, c'est toujours une cage... »

XIII. — LES OISEAUX ET LES SERPENTS.

Devant un nid peuplé de beaux oiseaux chanteurs,
Un passant s'arrêta dans la saison des fleurs.

« Doux nid, dit-il, foyer d'une joie infinie,
Berceau d'amour et d'harmonie,
De ton sein chaque jour voleront jusqu'aux cieux
Mille soupirs délicieux!... »
A ces mots, le passant s'éloigna du bocage.
Vers l'automne il revint; mais, pendant son voyage,
Les oiseaux s'étaient dispersés,
Et des serpents affreux les avaient remplacés.

Ainsi, lorsque s'en vont tous nos rêves d'enfance,
Inconstants messagers d'amour et d'espérance,
Trop souvent leur succède au fond de notre cœur
Le noir serpent de la douleur.

XIV. — L'HOMME ET LES CHATS.

Des chats faisaient sabbat dans un appartement,
Mais sabbat infernal; rien n'y manquait, vraiment.
Nos drôles s'escrimaient de la gueule et des pattes,
Et, pour gagner le cœur de mesdames les chattes,
Par leurs miaulements témoignaient leurs transports.
C'était un tintamarre à réveiller les morts.
Aussi, dans le logis, le maître ni sa femme
Ne purent fermer l'œil, on doit bien le penser.
« Au diable les matous et leur vacarme infâme!
Dit enfin le mari; s'il ne veulent cesser,
A grands coups de bâton je les ferai danser. »
Le bruit continuant, vers la chambre voisine,
Sur la pointe des pieds, notre homme s'achemine.
Il ouvre, il entre, et le voilà
Frappant par-ci, frappant par-là,
Et renversant tout à son aise
La pendule, une armoire, une table, une chaise,

Et brisant mainte glace et maint vase de prix.
Pourtant, sous le bâton pas un chat ne fut pris.
Pourquoi? me direz-vous. — La question est bonne!
Je croyais que le fait ne surprendrait personne:
Comme il n'est tel qu'un chat pour y voir clair la nuit,
Le maître avait eu beau s'introduire sans bruit,
Quand il ouvrit la porte, ils avaient sans trompette
Pris doucement la poudre d'escampette.
Qui fut penaud? le maître, on le devine assez;
Il en paya les pots cassés.

Thémis souvent ressemble à l'homme de ma fable:
A-t-on commis un crime quelque part,
Vers le lieu du délit aussitôt elle part.
Tandis qu'adroitement se sauve le coupable,
Dans l'ombre elle s'en va, tout juste saisissant
L'innocent.

XV. — LE BŒUF GRAS ET SON COMPAGNON.

A pas lents le bœuf gras délaissant le village,
Allait du carnaval augmenter les plaisirs.
Un de ses compagnons revient du labourage,
Et lui parle en ces mots, après de longs soupirs :
« Heureux frère! tu pars, oubliant la charrue,
Et, lorsque couronné de festons et de fleurs,
Roi fastueux et fier, tu suivras chaque rue
Aux acclamations de la foule accourue,
Moi, j'aurai pour partage et le joug et les pleurs... »
Le laboureur lui dit : « N'envions pas sa gloire;
Son triomphe d'un jour le conduit à la mort! »

L'histoire du bœuf gras, c'est aussi notre histoire;
Rarement la grandeur est un bienfait du sort...

XVI. — LA ROSE MOUILLÉE.

Aline avec sa mère aux champs allant un jour,
Voit la reine des fleurs, la rose, son amour,
Courbant son sein baigné de larmes matinales.
Pour la débarrasser de l'humide fardeau,
Elle agite la tige, et les frêles pétales
S'éparpillent soudain avec les gouttes d'eau.
La pauvre enfant pleurait : « Aline, dit sa mère,
Voilà ce qu'ont produit tes soins inopportuns.
Bientôt un doux soleil, aspirant l'onde amère,
T'aurait rendu la fleur avec tous ses parfums.
Ma fille, il est, crois-moi, des blessures cruelles
Que l'amitié doit respecter ;
Il est des maux que sur ses ailes
Le temps lui seul peut emporter. »

XVII

LE CYGNE ET LES ŒUFS DE TOURTERELLE.

Privés de l'aile maternelle,
Seuls dans le nid restaient des œufs de tourterelle :
Quelque vautour, sans doute, avait passé par là !
Heureusement, le cygne, qui les trouve,
Au sein de ses roseaux les emporte et les couve.
L'officieux canard en ces mots lui parla :
« Voisin, délaissez cette engeance ;
De votre bienfaisance
Savez-vous quel sera le prix ?
Ces orphelins, par vous élevés et nourris,

Sans égard pour vos soins et pour votre tendresse,
Loin de ces lacs iront, un jour,
Roucouler dans les bois leur éternel amour.
Laissez-les; c'est l'avis qu'un ami vous adresse. »
Le noble oiseau répond : « Moi par leur liberté
Je voudrais payer ma bonté !
Je voudrais les lier par la reconnaissance,
Entraver leurs penchants, contrarier leurs vœux !...
Si je les ai sauvés et s'ils vivent heureux,
J'ai reçu, croyez-moi, toute ma récompense. »

XVIII. — LE HIBOU PROFESSEUR.

Maître hibou, professeur émérite,
Philosophe poudreux vanté pour son mérite,
Donnait sous un ormeau de savantes leçons.
A l'envi chaque mère au docte personnage
Envoyait ses chers nourrissons.
En tout de nos pédants il adoptait l'usage.
Il veut faire de l'âne un maëstro fini,
Un rival de Tamburini ;
A demoiselle l'araignée
La poésie est enseignée ;
Le coq, émule de Jean Bart,
Doit un jour, à travers les flots et la tempête,
Enrichir son pays de plus d'une conquête ;
Et le cygne, nouveau Bayard,
Acquerra noblement, dans les rangs de l'armée,
La fortune et la renommée.
Leurs cours étant finis, les voilà tous classés
Selon les plans divers imposés par le maître.
Le baudet, sur la scène ayant osé paraître,
Fila les sons moelleux que vous lui connaissez,

Si bien qu'à coups de gaule on vous l'envoya paître;
L'insecte, pour forger de pitoyables vers,
S'étant imprudemment mis la tête à l'envers,
Périt de honte et de misère;
Le coq mourut de peur sur un vaisseau de guerre;
Le cygne, au premier feu, désertant les drapeaux,
Se sauva dans un lac, au milieu des roseaux.
Eh bien ! si, bravement abdiquant la routine,
Le maître avait compris avec sagacité
Leur instinct, leur penchant et leur capacité,
Du moulin toujours l'âne eût porté la farine;
Le coq loin de la mer eût montré sa valeur;
L'araignée eût tissé des toiles;
Le cygne sur la mer eût dirigé ses voiles,
Et chacun dans sa sphère eût goûté le bonheur...

XIX. — LE CHÊNE ET L'ARBUSTE.

Un chêne plein de vanité,
Exaltant sa vigueur, sa taille, sa beauté,
Méprisait un arbuste, à l'instar de ce chêne
Qu'avec tant de génie et tant de majesté
La Fontaine, mon maître, a jadis mis en scène.
Le frêle arbuste répondit : [ombre;
« Un point nous rend égaux. — Quel est-il? — C'est notre
Même toujours la vôtre est plus large et plus sombre. »
De cette vérité l'orgueilleux interdit
Dès lors se montra plus modeste.

L'ombre, c'est le malheur qui tous, sans contredit,
Ici-bas nous assiége; et, ma fable l'atteste,
Plus nous nous élevons, plus notre ombre grandit.

XX. — LE FANTOME.

Un fantôme franchit les monts et les vallées,
Et trois femmes en deuil courent échevelées,
Lui disant : « O mon fils, mon frère, mon époux,
Arrête ! le bonheur est au milieu de nous ! »
Ni son épouse, hélas ! ni sa sœur, ni sa mère,
N'obtiennent un soupir, un seul regard d'amour ;
Vainement les beaux-arts, en cette vie amère,
Veulent bercer ses jours d'une douce chimère ;
Vainement les vertus lui disent à leur tour
Que de l'humanité le salut le réclame ;
Le fantôme, contre eux endurcissant son âme,
Foule plus vite encor la poudre des chemins.
L'infirme, le vieillard, l'orphelin et la veuve,
Qui de tous les malheurs sentent la rude épreuve,
Se jettent à ses pieds et lui tendent les mains ;
Mais il ferme son cœur à tous les maux humains.
Où va-t-il ? où sa vue est-elle donc fixée ?
Et quel point dans l'espace absorbe sa pensée ?
— C'est qu'il a vu de l'or briller à l'horizon !
Et ce fantôme étrange, inflexible démon,
Qui foule aux pieds les arts, les vertus et les hommes,
Et qui n'a pour seul but, pour unique trésor,
Pour croyance ici-bas, pour espoir que de l'or,
De grâce, quel est-il ? — C'est le siècle où nous sommes !

XXI. — LA FLAMME ET LA FUMÉE.

D'un faisceau de ramure en un bois allumée
Sortaient des tourbillons de flamme et de fumée.

La flamme dit enfin : « Pourquoi me suivre ainsi ?
Par toi l'air que j'éclaire est soudain obscurci. »
La fumée en ces mots répondit à la flamme :
« Je ternis ton éclat, ma sœur, je l'avoûrai ;
Mais, que cela m'attire ou l'éloge ou le blâme,
Toujours je t'accompagnerai. »

La flamme, c'est la gloire ; et l'autre... c'est l'envie :
De l'envie ici-bas toute gloire est suivie.

XXII. — L'ENFANT AU SPECTACLE.

A MADAME CÉSARIE FARRENC.

Eugène avec sa mère assistait au spectacle ;
Des cités, des palais, des forêts, des remparts,
Mouvant panorama, s'offraient à ses regards.
Eugène, criant au miracle,
Jusqu'au troisième ciel se croyait transporté.
Vers sa mère bientôt il se tourne enchanté :
« Que ces reines, dit-il, ont un charmant visage,
Et que ces rois entre eux parlent un beau langage !
Sans doute quelque fée ou quelque dieu puissant
Nous apporta d'en haut ce monde éblouissant ?... »
La mère dit : « Mon fils, reviens de ta méprise :
Sous le prisme imposteur d'un éclat emprunté
Se cache la réalité ;
Ces merveilles sans fin qui causent ta surprise,
Ce sont des palais de carton,
Des roses sans parfum et des femmes fardées
Et ridées,
Et de grands écoliers récitant leur leçon... »

Enfant, ainsi que toi, nous eûmes tous notre âge
De naïve crédulité;
Mais des illusions le vaporeux mirage
Trop tôt s'évanouit devant la vérité.
Sous la pourpre des rois, dans le cœur de nos maîtres,
Nous crûmes voir la force unie à la bonté;
Nous crûmes voir aussi sous la robe des prêtres
Briller la modestie avec la piété;
Les juges, selon nous, jugeaient en conscience;
L'amour et non pas l'or désarmait la beauté.
Laissant dans son oubli la médiocrité,
Les rangs et la fortune à son obscurité
Savaient arracher la science...
Erreur! c'était partout faiblesse et vanité.
Avarice, mensonge et partialité!
Erreur! car, se couvrant d'un masque de théâtre,
S'affublant d'oripeaux, de clinquant et de plâtre,
Chacun faisait à qui saurait le mieux
Du public éblouir les yeux.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

I. — LA VERTU ET LA CONSCIENCE.

Certain jour, la Vertu passait,
Répandant sur chaque souffrance
Le pain si doux de l'espérance.
A chaque cœur elle laissait
Le souvenir d'une caresse,
Le divin baume d'un bienfait :
Tous avaient part à sa tendresse.
Or, quand les justes dans leurs chants
Mêlaient leurs actions de grâces,
Les Vices ingrats et méchants
En blasphémant suivaient ses traces.
Mais tant que ces démons jaloux,
Lançant l'outrage et les cailloux,
Confondirent leurs cris de rage,
Une voix lui cria : Courage!
Une main essuya le sang
Qui baignait son corps fléchissant.
Jusqu'au sommet de son calvaire
Elle entendit la même voix,
Et la main douce et tutélaire.
Porta la moitié de sa croix.

« Accepte ma reconnaissance,
Dit en expirant la Vertu ;
Mais, terrestre ou divine essence,
Ange ou femme, qui donc es-tu ?
— Je suis... je suis la Conscience. »

II. — LE LABOUREUR.

D'un terrain rocailleux maudissant la culture,
Guillot laisse ses bœufs errer à l'aventure,
Brise et rejette au loin l'impuissant aiguillon,
S'assied, désespéré, sur un triste sillon,
Et dit : « Je ne veux plus, sur un sol infertile,
Supporter les sueurs d'un labeur inutile ;
Dans ces champs de cailloux, de ronces hérissés,
Vingt bœufs, avant le soir, tomberaient harassés ;
Puis, les oiseaux du ciel, avant qu'ils soient en herbe,
Dévoreront les grains par ma main dispersés,
Et, plus tard, la tempête et les vents courroucés
Ne me laisseront pas récolter une gerbe... »
Aussitôt un passant, qui l'avait entendu,
Vient lui rendre en ces mots l'espoir qu'il a perdu :
« Tu t'imposas, sans doute, une pénible tâche ;
Eh bien ! jusqu'à la fin poursuis-la sans relâche ;
Arrache, chaque jour, avec acharnement,
Les ronces, les cailloux qui causent ton tourment,
Et tu verras, malgré les oiseaux et l'orage,
D'abondantes moissons te payer ton courage... »

Vous qui de l'avenir creusez les vastes champs,
Et semez du progrès la semence céleste,
Si plus d'un épi meurt sous le pied des méchants,
De l'incrédulité si le souffle est funeste,

Sachez d'un dur labeur vaincre les longs ennuis;
Par la persévérance enfantez des prodiges.
De grandes vérités mûriront sur leurs tiges,
Dont les peuples un jour recueilleront les fruits.

III. — LE LIVRE ET L'ÉPÉE.

Dans un réduit obscur, une longue rapière
Se couvrait, chaque jour, de rouille et de poussière.
Apercevant un livre, elle lui parle ainsi :
« Que je hais le repos où je languis ici !
Tu reçois les honneurs et chacun me délaisse;
Et je suis cependant plus utile que toi.
Tandis que dans les cœurs tu sèmes la mollesse,
Je vole droit au but; tout tremble devant moi.
Je voudrais, m'éloignant de ces froides murailles,
Vivre, comme autrefois, de sang et de batailles... »
Le livre lui répond : « Le glaive a fait son temps :
On ne convertit plus par la force brutale.
Ralentis, noble preux, ta valeur martiale;
Où je vois des amis, tu vois des combattants.
Tu portes en tous lieux la haine et la vengeance,
Et moi je prêche à tous paix, amour, espérance.
Quand tu vas promenant tes sanglantes fureurs,
Par de sages conseils je corrige les mœurs :
Allons, garde ta rouille et renonce à la guerre.
Voit-on le laboureur toujours creuser la terre?
Il dételle ses bœufs, il pose l'aiguillon,
Et puis sa main répand le grain dans le sillon.
Ainsi comme le soc tu sus remplir ton rôle.
Moi, je vais désormais, répandant ma parole,
Faire germer pour tous des épis nourriciers :
Laisse-moi l'avenir, et dors sur tes lauriers. »

IV. — LE ROI ET LES MINES D'OR.

Dans un pays fertile en mines d'or,
Un prince, à son orgueil donnant un libre essor,
Disait : « Les mines du Potose,
Près des nôtres, ma foi, vaudraient fort peu de chose,
Et Crésus, entre nous, n'était qu'un mendiant.
Les merveilles de l'Orient
Vont pâlir à ma voix ainsi qu'un vain fantôme :
Je veux que dès demain on pave mon royaume
De ce métal divin à l'éclat sans pareil,
Et que cent palais d'or éclipsent le soleil.
Pauvres qui vous courbez sans cesse
Pour de maigres épis sur des sillons ingrats,
De plus nobles travaux réclament tous vos bras ;
Dans les flancs de la terre est l'unique richesse !... »
Dès qu'un roi dit : Je veux ! sans aucun examen
Les courtisans disent : Amen !
Ils applaudirent tous à cette œuvre insensée.
La reine, alors, voyant la glèbe délaissée
Pour une futile moisson,
Réserve à son époux une haute leçon :
Une femme a toujours quelque sainte pensée.
Elle annonce pour certain jour
Un festin somptueux au monarque, à sa cour.
Le jour dit, au salon la foule qui s'avance
Des mets les plus exquis savoure l'espérance.
L'heure du banquet sonne, et l'on apporte enfin
Des plats tout chargés d'or, mais de l'or le plus fin,
Qu'on place en observant l'ordre et la symétrie.
« C'est, pensa-t-on d'abord, pure plaisanterie ;
On veut par ces retards aiguiser notre faim ;

Patience ! les dents vont faire leur office. »
On attend le second service :
Au second, au dernier, qu'apporte-t-on encor ?
De l'or ; puis au dessert ? de l'or, toujours de l'or.
« Vous le voyez, seigneurs, dit la sage princesse,
Ce métal attrayant n'est qu'un fictif trésor,
Et sans l'agriculture il n'est pas de richesse !... »

V. — LES GRENOUILLES ET LES NUAGES.

C'était un soir d'été ; d'électriques nuages,
Apportant dans leur sein l'ouragan destructeur,
Partout répandaient la terreur.
Les grenouilles soudain, du fond des marécages,
De leurs coassements font retentir les airs.
« C'est choisir à propos l'heure de vos concerts !
Leur dit un campagnard ; osez-vous, inhumaines,
Chanter quand les torrents vont ravager nos plaines ?
— Oui, nous chantons, en vérité,
Car l'ouragan par vous si redouté
Doit de flots bienfaisants enrichir nos domaines. »

Ainsi, toujours quelqu'un sait exploiter pour lui
Les désastres publics, la commune détresse ;
Ainsi dans les larmes d'autrui
Quelqu'un trouve toujours des sujets d'allégresse.

VI. — LE CÈDRE DU LIBAN.

Un cèdre rabougri, véritable avorton,
D'un cèdre gigantesque indigne rejeton,
Végétait au Liban, inconnu, solitaire.
Mais, rêvant les honneurs d'un rang héréditaire,

L'orgueilleux se disait : « Si mon père autrefois
Orna de ses lambris les palais de nos rois,
Je puis des temples saints enrichir les portiques,
Ou, me transfigurant sous la main du sculpteur,
Déployer sur l'autel mes ailes séraphiques. »
Hélas ! qu'il bâtissait un avenir menteur !
Bientôt, l'appréciant à sa juste valeur,
Le bûcheron armé sans pitié vint l'abattre,
Et jusqu'à la racine extirpa le crétin.
Il en fit des fagots qu'il porta dans son âtre,
Où le cèdre expira, maudissant son destin.

Que du sang d'un heros naisse un lâche Thersite,
Qu'un homme de génie enfante un ignorant,
Au fils dégénéré donnera-t-on le rang
Que le glorieux père acquit par son mérite ?

VII. — L'HOMME ET LE MOINEAU.

Un homme, un beau matin, va visiter les champs ;
C'est l'heure où les oiseaux font entendre leurs chants,
Où des zéphirs la douce haleine
Réveille les fleurs dans la plaine.
Un moineau cependant fait retentir les cieux
De ses battements d'aile et de ses cris joyeux.
« Ah ! cet oiseau, dit l'homme, est la touchante image
D'un cœur simple et religieux ;
Avec quel saint transport il va de son hommage
Saluer l'astre oriental,
Et chanter, comme l'alouette,
Aux pieds de l'Éternel son hymne matinal ! »
Notre homme dans sa poche avait une lorgnette ;
Vers le moineau la dirigeant,

Il voit, quelle surprise! un essaim voltigeant
De moucherons dont l'oiseau fait sa proie.
« Ah! je distingue mieux, dit-il, en ce moment,
D'où viennent ces transports et ces longs cris de joie. »

Tel poëte au moineau ressemble, assurément :
Son âme, dites-vous, loin des sentiers immondes,
Sur des ailes d'azur, visite d'autres mondes
Et de célestes régions ;
Vous croyez qu'elle a ceint la divine couronne,
Que c'est Dieu qui l'inspire et qu'elle s'abandonne
A de sublimes visions...
Si vous le dépouillez de sa robe mystique,
Vous verrez s'envoler son Éden poétique
Et vos douces illusions.
Voyez : il rit de ceux dont l'âme vierge encore
N'encense que la gloire et son trône immortel;
L'or seul est le dieu qu'il adore;
Il n'a pas d'autre muse, il n'a pas d'autre autel...

VII. — L'HOMME ET LE CADRAN SOLAIRE.

Un homme cheminant voit un cadran solaire.
Comme l'astre du jour en ce moment l'éclaire,
L'interprète du temps, d'un doigt indicateur,
Annonce l'heure au voyageur.
Plus tard, regagnant sa demeure,
Notre homme encore eût voulu savoir l'heure;
Mais autour du soleil un nuage passait,
Et le cadran resta muet...

Le soleil, c'est la foi ; le cadran, c'est notre âme.
Tant que la foi nous verse un rayon de sa flamme,

Nous marchons pleins de force, utiles, glorieux;
Mais quand pèse sur nous le doute ténébreux,
Notre âme, qui languit dans un sombre esclavage,
Attend, pour se reprendre à des jours plus heureux,
Que le vent de l'espoir ait chassé le nuage.

IX. — LE BOUQUET D'ÉGLANTINE.

Victor, écolier paresseux,
Eût voulu sans étude acquérir la science.
Il admirait les beaux-arts, l'éloquence;
Mais pour lui le travail était un joug affreux.
Son maître, homme plein de prudence,
Lui prépare, un beau jour, une utile leçon.
Il conduit dans les champs le petit polisson:
« Cueille-moi, lui dit-il, un bouquet d'églantines. »
Victor vole soudain au plus prochain buisson.
Il n'est pas, on le sait, de roses sans épines:
Il se pique les doigts et s'enfuit en pleurant.
Son professeur, le rassurant,
Lui dit: « Arrache, enfant, une épine traîtresse,
Et de la fleur alors ta main sera maîtresse. »
Bientôt notre écolier; justement orgueilleux,
Revient en brandissant le bouquet périlleux.
« J'ai su t'offrir par là, dit le professeur sage,
Des travaux de l'esprit une vivante image:
Veux-tu de la science atteindre les beautés?
Par un travail ardent surmonte avec courage
L'étude et ses difficultés,
Ronces qui devant toi naissent de tous côtés.

X. — LA POMME D'API ET LE VER.

Une pomme d'api brillait dans un verger;
Jamais dessert de roi n'en eut de plus jolie.
Pour voir son incarnat, sa peau fraîche et polie,
Les papillons près d'elle aimaient à voltiger.
  Maints polissons, revenant de l'école,
    A coups de pierre, à coups de gaule,
L'auraient mise en quartiers; mais des buissons touffus
Opposaient un rempart à nos gamins confus.
Qu'elle est fière! des fruits elle se croit la reine,
Vanité! car bientôt la jeune souveraine
Se sentit dévorer par un ver assassin,
Qu'un soleil de printemps fit éclore en son sein.

Sous le sort le plus beau, sous les biens qu'on envie,
  Le plus souvent se cache une douleur,
    Hélas! et sans qu'on le convie,
A nos joyeux festins vient s'asseoir le malheur.

XI. — LE MIROIR DOUBLE.

      Où va cette femme parée
De beauté, de jeunesse et de brillants atours ?
Elle part pour un bal, élégante soirée,
Où l'attendent les jeux, la danse, les amours.
      Elle sortait, lorsqu'une glace,
        Miroir à double face,
S'offrant à ses regards, reproduit, traits pour traits,
      Et sa parure et ses attraits,
Et l'émail de ses dents et les lys de sa joue,

Le panache onduleux où le zéphyr se joue,
Le collier de rubis, la couronne de fleurs,
Et la robe de soie aux riantes couleurs.
Mais retournant la glace, ô ciel! qu'aperçoit-elle?
Elle aperçoit, dérision cruelle!
Crins hérissés, longs poils, pores béants,
Etalage sans nom sur une tête énorme,
Dents longues, nez affreux, bref, une masse informe,
Un de ces types de géants
Que Gulliver trouva dans ses voyages...
Elle crie, elle pleure, et brisant le miroir :
« Tu ressembles, dit-elle, à certains personnages
Qui, toujours recouverts d'un masque à deux visages,
Disent oui, disent non, disent blanc, disent noir,
Caressent le matin et déchirent le soir. »

XII.

LA RÉPUTATION, LA GLOIRE ET LE GÉNIE.

La Réputation, la Gloire et le Génie,
A Paris, un beau jour, allaient de compagnie.
L'un d'eux s'écrie : « Avant d'entrer
Dans cette ville immense où l'on peut s'égarer,
Où des siens, malgré soi, l'on se voit séparer,
Indiquons-nous, amis, quelque place connue,
Quelque grand édifice élancé vers la nue,
Centre où chacun de nous aille se rencontrer. »
La Gloire dit : « Pour moi, si je vous abandonne,
Vous me retrouverez au pied de la Colonne.
— Et moi, dit le Génie, auprès du Panthéon.
— Moi, dit la Réputation,
Je ne vous quitte pas, car ceux qui m'ont perdue
Une fois seulement ne m'ont jamais revue. »

XIII. — LE GLAND ET LE CHAMPIGNON.

Un gland tombe d'un chêne et blesse un champignon.
Celui-ci lui dit : « Compagnon,
Tu pouvais bien prendre la peine
De tomber quelques pas plus loin... »
Le gland répond : « Est-il besoin
Que le fils d'un antique chêne
Respecte un avorton méprisable, inconnu,
On ne sait pas comment sur un fumier venu ?
— Je te vaux bien, je l'imagine,
Reprend le champignon ; et, quoique sans aïeux,
Je suis un mets délicieux,
Et quand j'irai des rois enrichir la cuisine,
Tu seras dévoré par quelque vil pourceau... »

Plus d'un sot descendit d'une illustre origine,
Plus d'un homme célèbre eut un humble berceau.

XIV. — M. JOBARD ET LE NUAGE.

M. Jobard, brave et digne bourgeois,
Un de ces bons rentiers que le Marais engraisse,
Un dimanche matin secoua sa paresse ;
Le doux soleil de mai réveillait à la fois
Les rentiers dans leurs lits, les oiseaux dans les bois.
Notre homme à son bonheur tout entier s'abandonne,
Et sort pour visiter les poudreux boulevards,
L'Arc-de-Triomphe, la Colonne,
L'Obélisque et le Champ-de-Mars.
La gloire parle haut dans le cœur des Jobards.
Quelqu'un lui dit : « Voyez, le temps est à l'orage ;

Prenez un parapluie, ou vous n'êtes pas sage. »
Le conseil était juste et le danger pressant,
Car un nuage épais et menaçant
S'élevait alors dans l'espace.
« Ce n'est, répond Jobard, qu'une vapeur qui passe. »
Et le voilà courant pour voir son beau Paris
Ceint de frais boulevards et de jardins fleuris.
Il va; mais tout à coup de la nue enflammée
Tombent le feu, la pluie, et mon pauvre héros
S'en retourne confus et trempé jusqu'aux os.
Depuis, se méfiant de la moindre fumée,
Et quoique l'horizon fût pur de tout brouillard,
Il sortait chaque jour armé d'un lourd *riflard*.

Lecteurs, n'a-t-on pas vu plus d'un haut personnage,
Inhabile à prévoir maint politique orage,
Prendre, quand le danger n'existait déjà plus,
Mille précautions, mille soins superflus?

XV. — LE SINGE ET L'ÉLÉPHANT.

Un singe, un éléphant s'en allaient à la foire,
Lorsqu'une grêle affreuse, à ce que dit l'histoire,
Arrive tout à coup sur l'aile des autans.
Jocko criait, jurait, faisait mainte grimace;
Son compagnon lui dit : « T'entendrai-je longtemps?
Imite mon courage et ris du mauvais temps!
— Taisez-vous, dit le singe, oh! taisez-vous, de grâce!
De la grêle et des vents, monseigneur, sur ma foi,
Je ne me plaindrais pas, si j'avais votre taille,
Si j'avais votre peau qui brave la mitraille... »

Le riche dit au pauvre : « Eh! mon ami, pourquoi

Toujours te lamenter, toujours crier misère?
Je trouve, quant à moi, que la vie est légère,
Que tout est pour le mieux, et que l'on a grand tort
D'oser incessamment pester contre le sort... »
Le pauvre lui répond : « Si j'avais vos richesses,
Si les destins amis me comblaient de largesses,
Je coulerais des jours bien paisibles, bien doux,
Et des cieux incléments je rirais comme vous. »

XVI. — LE PETIT GOURMAND.

Les doigts et le menton tout barbouillés de graisse,
D'un pâté monstrueux un enfant se bourrait;
Aussi bien que des dents des yeux il dévorait.
D'enlever les débris sa mère enfin s'empresse:
« Craignez, dit-elle en sa tendresse,
Qu'une indigestion ne menace vos jours. »
Le marmot répond au plus vite :
« Maman, j'en veux encor!... maman, j'en veux toujours. »

Avare, ambitieux, et toi, mou sybarite,
Vous dont la jouissance augmente les désirs,
Dans votre soif insatiable
De trésors, d'honneurs, de plaisirs,
Vous êtes, croyez-moi, le gourmand de ma fable.

XVII. — LE PAPILLON, LA ROSE ET LE PAVOT.

Dans un parterre, un beau matin,
Eclot une rose vermeille.
Un papillon s'en émerveille;
Et voilà le charmant lutin

Qui va, qui vole, qui s'empresse.
Soudain, ô surprise, ô douleur!
A des dards cachés sous la fleur
L'étourdi se pique, se blesse.
Il pleure et s'écrie aussitôt :
« Prude, dédaigneuse, cruelle,
Je te fuis; ce riche pavot
A mes vœux sera moins rebelle. »
Lors il y vole à tire d'aile;
Il boit... il s'enivre... il s'endort...
Hélas! du sommeil de la mort!

Amis, à la beauté funeste
Qui se livre sans hésiter,
Préférons la beauté modeste
Dont la vertu sait résister.

XVIII. — LES DEUX SŒURS ET LE COUCOU.

« Veux-tu venir aux champs entendre le coucou?
Dit Elise à sa sœur Hortense.
— Quoi! ce vilain criard, dit l'autre. En conscience,
Autant j'aimerais presque entendre le hibou.
— Mais cet oiseau, ma sœur, dit de si belles choses!
Il chante le printemps et le retour des roses.
Comme un magicien, cet oiseau merveilleux
Semble faire à sa voix, douces métamorphoses!
Eclore le bonheur et sourire les cieux;
Et puis, Hortense,
N'est-il pas toujours beau, toujours mélodieux,
Celui qui chante l'espérance?... »

XIX. — LA CIGALE, LA FOURMI ET LA COLOMBE.

« Eh bien ! dansez maintenant ! »
A dit la fourmi cruelle.
La colombe survenant :
« Pour la cigale, dit-elle,
J'ai des graines à son choix.
Si la pauvre créature
Ne reçut de la nature
Pour tout trésor que sa voix,
De faim faut-il qu'elle meure ?
Vous travaillez ; à toute heure
Elle chante les moissons :
Ainsi, tous nous remplissons
La loi que Dieu nous impose. »
L'oiseau, sans dire autre chose,
A tire d'aile aussitôt
Part, et rapporte bientôt
Force grains dont la cigale
A son aise se régale.

O fourmi, ta dureté
A l'égoïste peut plaire :
Colombe, moi je préfère
Ta tendre simplicité.

XX. — LA ROBE DE L'INNOCENCE.

Ayant perdu sa robe, on dit que l'Innocence
En vain pour la chercher courut chez le Plaisir,
Chez la Fortune et la Puissance :
Qui la lui rapporta ? — Ce fut le Repentir.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

I. — L'ENSEIGNE DE CABARET.

Devant un cabaret ces mots étaient écrits :
Aujourd'hui vous pairez le pain, le vin, la viande ;
Demain vous mangerez gratis.
Janot, que l'enseigne affriande,
Dit : « Aujourd'hui je n'entre pas :
Il faudrait payer la dépense ;
Mais demain je vais faire un si fameux repas
Que le cabaretier s'en souviendra, je pense. »
Le lendemain, on voit entrer Janot
Qui va se mettre à table et s'écrie aussitôt :
« Servez vite, maître Grégoire !
Servez ! jusqu'à la nuit je veux manger et boire !
Apportez du meilleur ; je suis de vos amis ! »
A peine le couvert est mis
Qu'il faut voir mon Janot des dents faire merveilles,
Et vider bel et bien les plats et les bouteilles.
S'étant lesté la panse, il se lève gaîment,
Et sans cérémonie il regagne la porte.
Mais Grégoire l'appelle et lui dit brusquement :
« Mon brave ! il faut payer avant que l'on ne sorte !

— Vous riez, dit Janot, vraiment,
Et la plaisanterie est forte ;
Vous deviez aujourd'hui, si je m'en souviens bien,
Nous servir à dîner pour rien...
— Oh ! répond l'hôtelier, votre erreur est extrême,
Car je dis aujourd'hui ce qu'hier je disais :
Regardez, tous les jours mon enseigne est la même.
— Vous ne m'y prendrez plus, dit l'autre, désormais,
Et vous ne m'eussiez pas leurré par un vain conte,
Si j'avais su qu'à votre compte
Demain signifiât *jamais*.

II. — LA VERGE DE MOISE.

La baguette, docile aux ordres d'une fée,
Pour une simple femme est un simple fuseau ;
Douce flûte de Pan, tendre lyre d'Orphée,
Vous ne seriez aux mains de l'enfant au berceau
Que des cordes sans voix, qu'un stupide roseau.

« Peuple, disait un jour la verge de Moïse,
Si jamais tu parviens à la terre promise,
De civiques lauriers ne couronne le front
De Moïse ni d'Aaron ;
L'encens et les lauriers sont dus à mes prodiges :
J'ai confondu les vains prestiges
Des magiciens de Pharaon ;
Quand tu fuyais l'Égypte et l'esclavage,
Et nos fiers ennemis qui te glaçaient d'effroi,
Les flots de la mer Rouge, en s'ouvrant devant moi,
A ton salut livrèrent un passage,
A nos tyrans creusèrent un tombeau ;
Plus tard, cédant à ma puissance,

Le rocher du désert t'abreuva de son eau,
Et puis... » On mit un frein à sa folle jactance,
En lui disant : « Faible roseau,
Du trône où tu t'assieds abandonne le faîte ;
Des miracles nombreux qui font notre bonheur
Ne revendique plus l'honneur :
Tu n'es que l'instrument du ciel et du prophète !... »

III. — LE SAUVAGE.

Sur le fleuve de ses déserts
Un sauvage Africain dirigeait sa nacelle,
Quand un orage affreux éclate dans les airs.
Autour du frêle esquif la vague s'amoncèle,
Et l'entraîne en grondant sur les rocs entr'ouverts.
Le sauvage longtemps combat l'onde terrible ;
Mais, certain qu'il oppose un effort impuissant
A la fureur du fleuve mugissant,
Il abandonne aux flots sa rame trop flexible,
Dans sa nacelle il s'assied, il s'endort,
Et, tranquille, il attend la mort.

Lecteurs, dans le péril imitons le sauvage :
Tant que l'espoir brille en son cœur,
Il lutte contre le naufrage ;
Mais lorsque la tempête a lassé son courage,
Il dort sur l'abîme vainqueur :
Le sage noblement se résigne au malheur.

IV. — LE TORRENT ET LE NIL.

Un torrent grossi par l'orage
Voit les Égyptiens prosternés près du Nil,
Au fleuve-dieu rendant hommage.
« Peuples injustes, leur dit-il,
Votre stupidité me révolte et m'outrage.
Eh quoi ! vous l'honorez comme un grand personnage ?
Mais sa naissance, à lui, nul ne la sait encor,
Et moi, je descends du Thabor...
— Qu'importe ? n'es-tu pas un destructeur immonde ?
N'es-tu pas des sillons l'ennemi redouté ?
Tu ravages les champs que ce fleuve féconde,
Et son flot, lorsqu'il nous inonde,
Sur nous répand la vie et la fertilité... »

Vous qui revendiquez l'honneur et la puissance,
Dites-nous vos bienfaits, et non votre naissance.

V. — L'ONCE ET LES POIDS.

Un jour, un épicier pesant de la chandelle,
Ou du sucre, ou du poivre, ou bien de la cannelle,
En vain, pour faire contre-poids,
Avait dans le plateau mis déjà tous ses poids.
Rien n'y faisait, ni quart, ni livre, ni demie.
« Maître, dit l'once, eh quoi ! vous ne me voyez pas ?
Je puis, cela s'est vu, vous tirer d'embarras. »
Les autres aussitôt de s'écrier : « Ma mie,
Quelle prétention ! mais tu n'es bonne à rien. »

L'épicier, plus juste et plus sage,
La mit dans la balance, et tout alla fort bien.

Il n'est pas, croyez-moi, de mince personnage,
D'être si malheureux et si déshérité,
Qui n'apporte en naissant sa part d'utilité.

VI. — L'AVARE ET LES DEUX PAUVRES.

Un riche en son chemin rencontre un mendiant,
Qui lui dit d'un ton suppliant :
« Donnez-moi quelque chose, et que Dieu vous le rende !
— Je ne donne jamais à celui qui demande ! »
Dit le riche en courroux ; mais un pauvre bonteux,
Dont la triste défroque affiche l'indigence,
De l'avare frappe les yeux,
Et celui-ci murmure avec indifférence :
« Plus loin, sans m'arrêter, je dirige mes pas ;
A qui ne me dit rien je ne donnerai pas... »

Quand de vous secourir l'avarice refuse,
Elle sait à propos inventer une excuse.

VII. — L'HIVER ET LE PRINTEMPS.

On était au printemps, alors que les beaux jours
Font éclore les fleurs, les oiseaux, les amours.
Un soleil radieux fécondait la nature :
Un hymne s'exhalait de chaque créature,
Quand du septentrion arrive un vent glacé
Qui dessèche la rose et chasse l'hirondelle ;
On voit l'hiver aux cieux donnant de grands coups d'aile.

« Vieillard, dit le printemps, ton règne était passé,
Et tu viens, relevant ton trône renversé,
Sous un sceptre de plomb faire courber la terre!
Pourquoi, sans nul égard, me déclarer la guerre,
Troubler les éléments et l'ordre des saisons?...
— Pour en agir ainsi j'ai de bonnes raisons,
Répond l'hiver : souvent ton haleine, ô mon frère,
Fondit avant le temps ma neige et mes glaçons,
Et, sous les courts soleils de mon pâle solstice,
Elle ressuscita les fleurs et les chansons...
Eh bien! qu'on ose encor me taxer d'injustice!... »

Jeunes, nous survient-il des rides de vieillard,
Éprouvons-nous des maux attendus bien plus tard,
Sachons nous consoler; quelquefois la vieillesse
N'a-t-elle pas aussi ses retours de jeunesse?

VIII. — LA CHOUETTE VOLEUSE.

Lasse d'avoir des fils hideux à faire peur,
Des monstres rechignés, prophètes de malheur,
Dame chouette
A l'alouette
Déroba quelques nourrissons
Dont les chansons
Lui valurent mainte louange.
Les oiseaux d'alentour trouvaient la chose étrange;
Les chouettes et les hiboux
D'un tel miracle étaient jaloux.
« Ces petits, disait-on, sont de jeunes merveilles!
Leurs chants mélodieux, qui charment nos oreilles,
Valent, sans contredit, les chants du rossignol!... »
Ce triomphe imposteur fut de courte durée;

Avant la fin du jour l'alouette éplorée
Vint réclamer ses fils et dénoncer le vol.

D'un écrivain forban cette fable est l'histoire;
C'était dimanche un âne renforcé,
Son front portait lundi l'auréole de gloire...
Dans le nid du voisin c'est qu' l s'était g'i sé.

IX. — LA VIEILLE CHATTE ET LES JEUNES CHATS.

Par l'âge et les exploits une chatte vieillie
Était réduite à la bouillie.
Apercevant de jeunes chats
Qui vigoureusement faisaient la chasse aux rats :
« Mes fils, l'intempérance est un piége funeste;
Les os sont durs, dit-elle, et la chair indigeste;
Mettez-vous au régime, et vous serez prudents... »
Le plus espiègle de la troupe
Lui dit : « Mère, montrez vos dents...
— Hélas ! je n'en ai plus... — Eh bien ! mangez la soupe :
Nous croquerons les rats sans crainte d'accidents. »

Souvent la morose vieillesse
Reproche à la jeunesse
Le penchant qui l'entraîne au plaisir, à l'amour
« Mère, montrez vos dents ! » lui dirai-je à mon tour.

X. — LE RÉVERBÈRE.

Oubliant le poteau qui l'attachait au sol,
Et sottement épris de sa pâle lumière
« Fi du noir allumeur ! se dit un réverbère;

Loin du vil carrefour élevons notre vol.
Comme il faut qu'un soleil remplace
Notre soleil qui se fait déjà vieux,
C'est moi qui vais prendre sa place;
Allons, quittons la terre et montons jusqu'aux cieux! »
Il dit; l'aube paraît, elle éclaire l'espace,
Et, comme pour confondre un orgueil sans pareil,
L'allumeur d'un seul souffle éteint le faux soleil.

Si le peuple qui vous révère,
O juges, députés, pairs, ministres et rois,
Daigna vous confier le dépôt de ses droits,
Il réserve aux ingrats un châtiment sévère :
Fit-il briller sur vous les rayons du pouvoir,
S'il alluma la lampe il garde l'éteignoir.

XI. — LE FERMIER ET LA VACHE.

Pierre, le lourd fermier, possédait une vache
Qui sans murmurer lui donnait
Tout son lait.
L'animal était maigre et toujours à l'attache.
« Peu donner, disait Pierre, et beaucoup recevoir,
C'est le moyen d'augmenter son avoir. »
Un jour, tenant en main quelques brins d'herbe fraîche,
Il gagne l'étable et la crèche
Où la vache se meurt de langueur et de faim.
Il l'embrasse et lui dit : « O ma belle, ô ma chère,
A l'avenir, crois-moi, tu feras bonne chère...
L'autre, de l'écouter se lassant à la fin,
Lui dit : « Trève de flatteries,
De promesses en l'air et de cajoleries!

C'est mon lait que tu veux ; prends donc, et par pitié,
Que je n'entende plus tes serments d'amitié. »

XII. — LE MEUNIER, LE FERMIER ET L'ANE.

Pour ses travaux un meunier possédait
Un baudet.
Tous les jours pour notre âne étaient jour de carême ;
En vain se plaignait-il de sa maigreur extrême ;
On lui regrettait l'herbe et le moindre chardon...
Hors les sacs de farine et les coups de bâton.
Un jour, comme ils allaient au plus prochain village,
Maître meunier, déjà sur l'âge,
Charge de blé sa bête, et monte par dessus :
Mais le baudet qui n'en peut plus,
Voulant se délivrer d'un cruel esclavage,
Par un sublime effort s'élance... Tout à coup
Le meunier tombe et se casse le cou.
L'âne, se voyant seul, renverse la farine,
Saute, gambade, rue et casse son licou.
Bientôt le gros fermier d'une ferme voisine
Aperçoit dans les champs l'animal révolté,
Qui se vautre dans l'herbe et broute en liberté :
« C'est moi qui vais, dit-il, sous le joug te soumettre,
Et tu m'appartiendras sans bourse délier. »
Lors d'un ton doucereux il va le supplier
De vouloir bien le reconnaître
Comme son protecteur, sinon comme son maître.
Il aura, tous les jours, l'avoine au ratelier ;
Plus d'accablants fardeaux, chacun lui fera fête :
Enfin il lui promet félicité parfaite.
Or, l'imprudent se livre... Et vous saurez comment
Le gros fermier tint son serment :

Il enfourche la pauvre bête,
Lie au bout d'une gaule une botte de foin
Que dans l'air il agite au loin.
Plus l'âne trotte, et plus l'amorce horizontale
S'enfuit devant la dent qui cherche à l'attraper.
Hélas! pour le baudet qui s'est laissé tromper,
C'est le supplice de Tantale.
S'il peste contre un jeu qui ne lui convient pas,
Quelques coups de bâton le remettent au pas :
Il a beau dire, il a beau faire,
L'autre toujours le leurre et le frappe plus fort.

Je connais tel Etat sur un point de la sphère
A qui de ce pauvre âne on fait subir le sort.

XIII. — HERCULE ET LE SATYRE.

Déjà fameux par ses douze travaux,
Hercule, en attendant des prodiges nouveaux,
S'endormit un jour sous un chêne.
Sortant d'une grotte prochaine,
Un satyre moqueur réveille le héros :
« Hé quoi! le grand Alcide a besoin de repos?
Lui dit-il; sa massue à ses côtés se rouille!
Du lion de Némée, ô fils de Jupiter!
Tu déshonores la dépouille.
Hercule, si vaillant, si fier,
Voudrait-il, abdiquant sa glorieuse tâche,
Vivre désormais comme un lâche?... »
Le héros se relève et fait vibrer dans l'air
Sa massue effroyable;
« Fuis, dit-il, ou tu vas expier, misérable,
Ton insolence par ta mort!... »

Le satyre s'enfuit, Hercule se rendort.

Un public exigeant du satyre est l'image :
Il veut que le génie, ainsi que le courage,
Ne se repose qu'au tombeau.
Si chaque jour n'enfante un prodige nouveau,
Du prodige d'hier il ne vous tient pas compte,
Et vos travaux passés, il les prend en escompte
Sur les travaux de l'avenir ;
A lui plaire, en un mot, on ne peut parvenir.

XIV. — LE LÉOPARD ET LE RENARD.

Un jour le léopard,
Accostant le renard,
Lui dit : « Ami, bonjour ! j'allais vers ta tanière ;
Je te trouve à propos. » L'autre répond : « Seigneur,
Moi, votre ami ! d'où me vient cet honneur ?
— C'est que des préjugés on va combler l'ornière ;
De la fraternité flottera la bannière ;
Plus de titres pompeux, de castes, ni de rangs !
Les faibles et les forts, les petits et les grands,
Des priviléges vains franchissant la barrière,
Vont enfin cimenter une sainte union,
Et, ce soir même, le lion,
Pour fêter cette nouvelle ère,
A de joyeux festins, où tous seront admis,
Invite ses sujets, ou plutôt ses amis...
— En vérité, dit le renard, je loue
Ces nobles sentiments, et longtemps, je l'avoue,
J'appelai de mes vœux cet avenir promis.
Maudissant le destin contraire,
Je gémissais tout bas de mon obscurité ;

Mais aujourd'hui je touche à la félicité.
Allons, joie et bonheur! car je suis votre frère!
Vive, vive l'égalité!...
Pourtant, nous n'admettrons à nos fêtes, j'espère,
Ni le pourceau fangeux, ni le singe éhonté? »

XV. — LA ROSE NATURELLE ET LES ROSES ARTIFICIELLES.

De la fleuriste, un jour, franchissant l'atelier,
Des roses de satin, de soie et de papier,
Roses que le soleil n'avait pas fait éclore,
Dans un vase étalaient leur éclat inodore.
Une rose des champs auprès d'elles brillait,
Riche de ses parfums et fille de l'Aurore :
Aussi pour l'admirer tout le monde accourait.
S'attribuant l'honneur qu'on rend à leur compagne,
Les autres se gonflaient d'orgueil et de mépris,
Et lui dirent enfin : « Retourne à la campagne!
Paysanne, oses-tu nous disputer le prix?
C'est de nous, non de toi, que chacun est épris! »
Elle ne souffla mot, la rose naturelle;
Mais quelqu'un répondit pour elle :
« Folles, il vous sied mal d'affecter ce dédain.
Sur vous de cette fleur rejaillit le mérite;
Si loin d'ici brillait celle qui vous irrite,
On vous délaisserait soudain. »

Ce trait de Cendrillon nous rappelle l'histoire :
C'est encore une fois la vertu, la beauté
De ses indignes sœurs essuyant la fierté,
Et les ennoblissant du reflet de sa gloire.

XVI. — UN RICHE D'A PRÉSENT

Un de ces vils traitants, Macaires sans pudeur,
Qui savent exploiter la bonne foi publique,
Avait contre de l'or échangé son honneur :
Ainsi souvent chez nous la chose se pratique.
Il s'écriait un jour : « Je ne comprends pas, moi,
Vraiment, comment on peut mépriser la richesse...
— Pour moi, je le comprends, dit quelqu'un, quand je voi
Ceux à qui de nos jours la fortune s'adresse... »

XVII. — LE LION ET LE RENARD.

Un sujet du lion, contre sa majesté
Certain jour s'étant révolté,
Se cachait, résolu de ne jamais se rendre.
En vain mille espions furetaient dans les bois,
Aucun ne pouvait le surprendre.
A son prince un renard propose de le vendre :
« Celui qui met, dit-il, vos limiers aux abois,
Des amis constamment se montra le modèle;
En plus d'une rencontre il fut mon bienfaiteur.
Je le livre pourtant, pour vous prouver mon zèle
Et mériter votre faveur.
J'ai su découvrir sa retraite,
Et, foi de fin renard, je vous promets sa tête. »
Le marché se conclut ; le rebelle est livré,
Et le nouveau Judas va toucher son salaire.
A quelques jours de là, de ses gens séparé,
Le roi se promenait ; or, l'ayant rencontré,
Le renard le salue, et le prince en colère

Rugit. « N'ai-je donc pas, dit l'autre, pour vous plaire,
Traduit à votre barre un criminel d'Etat?
Sans moi l'impunité couvrait son attentat.
— Sottement, dit le roi, tu croyais, sur mon âme,
Gagner mon amitié par ta conduite infâme.
Ah! si l'on récompense un traître qui nous sert,
On lui voue un mépris suprême;
Et puis, mon ennemi, tu le vendis hier;
Demain, tu me vendrais moi-même... »

XVIII. — L'OIE QUE L'ON ENGRAISSE.

Dans une basse-cour se dandinait une oie,
Et, fière, elle disait : « Je nage dans la joie;
De Cocagne, vraiment, j'habite le pays;
On me gorge de son, de froment, de maïs.
La femme, les enfants, les valets et le maître
Sont, par amour pour moi, voués à mon bien-être...
— Cesse, lui dit quelqu'un, de croire en leur bonté;
Apprécie un peu mieux leur générosité :
Ils te réservent tous une amère disgrâce,
Et te feront rôtir lorsque tu seras grasse... »

Ceux qui de nous servir se montrent empressés
Nous prodiguent parfois des soins intéressés.

XIX. — LE LAURIER, LA LYRE ET LE LIERRE.

Quelqu'un sur un laurier suspendit une lyre.
Or, quand le souffle du zéphire
Agitait les rameaux, soudain
Elle exhalait des sons étranges, fantastiques,

Et dans le même cercle il repasse et repasse.
Bientôt, se croyant libre, il se voit dans les airs,
Franchissant les cités, les forêts, les déserts,
Les peuples de la terre et les peuples de l'onde.
Il allait parvenir jusqu'aux bornes du monde;
Tout à coup il s'arrête... On devine aisément
Quel dut être aussitôt son désappointement...

Députés, c'est à vous que ma fable s'adresse :
Au bâton du pouvoir hannetons mis en laisse,
Vous vous battez les flancs, vous prenez vos ébats,
Et dans un cercle étroit vous bourdonnez sans cesse.
Est-ce qu'on vit jamais, après vos longs débats,
Les affaires du peuple avancer d'un seul pas?

XXIII. — LE DERVICHE ET LE ROI.

Un derviche allait faire un long pèlerinage.
Quand la nuit descendit, portant l'ombre et l'effroi,
Il s'assit pour dormir sous le palais d'un roi.
Il posait son manteau, son bâton de voyage,
Quand le roi l'aperçut et lui cria : « Pourquoi
Viens-tu sous ce portique? Il te fallait, crois-moi,
Chercher un autre gîte ou poursuivre ta route.
Ces murs sont un palais, et non pas, sur ma foi,
Un caravensérail... » Le vieillard dit : « Écoute :
Combien d'autres ici régnèrent avant toi?
— Deux cents. — Et, dis-moi, tant de maîtres,
Seigneur, furent tous tes ancêtres?
— Non, vingt races ont pris la couronne à leur tour,
Et par le peuple élus à la puissance,
Selon que par le crime ou par leur bienfaisance
Tous ces rois en ces lieux signalaient leur présence,

Ils furent adorés ou proscrits sans retour. »
Alors le pèlerin s'écrie :
« Des murs où tant de chefs ont passé tour à tour
Ne sont pas un palais, c'est une hôtellerie !... »

XXIV. — L'ARAIGNÉE.

Sur un rosier paré de sa robe de fleurs,
Une araignée, un jour, file des nœuds trompeurs ;
Puis la cruelle,
Sous une feuille assise en sentinelle,
Attend, l'œil aux aguets, d'imprudents voyageurs,
Et dit : « Passez, mouches de toute sorte,
Parasites ailés de toutes les couleurs
Passez... » Soudain le vent emporte
Et les feuilles de rose, et les plans destructeurs,
Et la toile tissue avec tant d'artifice.

Sur les roses, le sable et sur les flots mouvants,
Fondez de vos projets le fragile édifice,
Tous vos projets bientôt sont le jouet des vents.

XXV. — LA DAME ET LE MIROIR.

Une dame coquette et laide à faire peur,
Mais riche, pour son or avait plus d'un flatteur.
Vainement son miroir la trouve épouvantable ;
Chacun de ses amis la déclare adorable,
Lui décerne à l'envi le prix de la beauté,
La couronne de fleurs, la nomme son idole.
Comme de leur encens la coquette raffolle!
Aussi comme elle voue avec sincérité

Amour aux courtisans, haine à la vérité!
Elle était seule un jour ; la glace véridique
Amplement démentait l'encens hyperbolique;
La foule avait dit blanc, le verre disait noir :
« Maudit soit, dit la dame, un miroir qui m'outrage!
Celui qui l'inventa fut un sot personnage!
Dans ce verre imposteur je ne veux plus me voir... »
Alors, obéissant à son humeur chagrine,
Notre belle en éclats fait voler le miroir.

Plus d'un fat qu'on adule aux bancs de la doctrine,
Mais que la presse libre a dépeint trait pour trait,
Briserait de bon cœur ce miroir indiscret.

XXVI. — LE CHIEN ET LE LION.

Sous un sceptre de fer courbant les animaux,
Le lion, roi cruel, les accablait de maux ;
Comme les dieux païens il vivait d'hécatombes.
Chacun a ses tyrans : les cerfs et les colombes,
Dans l'air et dans les bois périssent tous les jours
Sous l'ongle des lions, sous le bec des vautours.
Tous pleuraient sous le poids d'un pénible esclavage,
Lorsqu'un chien se dévoue, et, s'armant de courage,
Pour le salut commun gagne l'antre du roi.
Voulant frapper son cœur d'un salutaire effroi :
« Apprenez, lui dit-il, qu'un cri de délivrance
Peut remplacer bientôt le cri de la souffrance,
Et que le ciel, témoin de nos affreux tourments,
Vous réserve la foudre et de longs châtiments ;
Vous verrez dans vos nuits chaque pâle victime
Troubler votre sommeil et vous glacer d'horreur...

Allons, quittez enfin le noir sentier du crime... »
Le lion, à ces mots, étrangla l'orateur.

Plus d'un noble avocat d'une cause sublime,
Pour ses frères bravant la colère des rois,
Gémit dans les cachots ou mourut sur la croix !

XXVII. — LES DEUX CANARDS.

Deux canards barbotaient tout le long d'une mare :
« Mon frère, dit l'un d'eux, que dis-tu du mouton ?
Quant à moi, je le trouve ignare,
Paresseux, maladroit, poltron,
Car, entre nous, que sait-il faire ?
Bêler, brouter, dormir du matin jusqu'au soir,
N'est-ce pas toute son affaire ?
Mais parle-moi du singe ; ah ! c'est lui qu'il faut voir !
Dans sa cage il fait sans cesse
Mille et mille tours d'adresse...
— Oui, dit l'autre canard, il est plein de savoir ;
Mais il n'aime personne, et personne ne l'aime :
De la méchanceté c'est le funeste emblême ;
Gare à qui loin de lui ne sait pas se tenir !
Le mouton est plus bête, il faut en convenir ;
Mais il est estimé de chacun à la ronde ;
Il est sensible et doux, et ce pauvre animal
Ne fit jamais le moindre mal. »

Je préfère un bon cœur à tout l'esprit du monde.

XXVIII. — LES GRENOUILLES QUI CHANGENT DE GOUVERNEMENT.

Des grenouilles, un jour, vers un lac s'assemblèrent,
Et, dans leur mécontentement,
Elles changèrent
La forme du gouvernement.
Je ne sais pour laquelle elles se décidèrent;
Prirent-elles pour chef un prince, un prêtre, ou bien
Un dictateur? Je n'en sais rien.
« Mesdames, leur dit-on, vous connaissez, j'espère,
De vos antiques sœurs le destin peu prospère;
D'un amer désenchantement
Jupiter sut payer leur soif de changement...
— Jupiter fut un mauvais père,
Répondit aussitôt le peuple coassant,
Au lieu d'un soliveau, d'une hydre épouvantable,
Que ne leur donnait-il quelque prince équitable,
Quelque maître sage et puissant!
A souffrir en silence il faut donc se contraindre?
Tant qu'on est malheureux on a droit de se plaindre... »

XXIX. — LE CORBEAU ET LE RENARD.

Le corbeau, toujours maître en fait d'escroquerie,
Pour réparer les torts que lui fit le renard,
S'est d'un autre fromage emparé quelque part.
Le renard, toujours maître en fait de fourberie,
Répète à notre oiseau sa formule chérie :
« *Eh! bonjour*, lui dit-il, *que vous me semblez beau!*
Vous êtes le phénix... » Messire le corbeau

Dévora le fromage aux yeux du bon apôtre,
Et lui cria : « Rusé matois,
Pour me séduire encore entonne une autre gamme ;
Au même piége, sur mon âme,
Tu ne saurais me prendre une seconde fois. »

XXX. — L'ABEILLE ET LE PAPILLON.

L'abeille au papillon parlait un jour ainsi :
« Veux-tu jusqu'à la mort, dans tous les coins du monde,
Eparpiller ta vie oiseuse et vagabonde
Et de ton avenir n'avoir aucun souci ?
D'un travail assidu je suis le vrai modèle :
Ainsi qu'à mon nectar, à ma ruche fidèle,
Le même toit m'abrite constamment. »
Elle aurait volontiers poursuivi la semonce ;
Mais deux hommes par-là passant en ce moment,
Le papillon se sauve, emportant sa réponse.
« L'abeille, dit l'un d'eux, n'a-t-elle pas raison ?...
— Non !
Car, selon moi, toute nature est sainte ;
Faut-il tous nous cloîtrer dans une étroite enceinte ?
Le papillon, disaient les poëtes anciens,
C'est l'esprit dégagé des terrestres liens ;
Émeraude vivante et diamant qui vole,
De l'âme voyageuse il offre le symbole ;
Il va de fleur en fleur, au gré de son désir,
Et, quand s'exhale enfin sa vie insoucieuse,
Il semble encor rêver d'amour et de plaisir... »
L'autre reprend : « L'abeille industrieuse,
Qui sur toutes les fleurs cueille un miel abondant,
N'est-ce pas l'écolier prudent
Qui puise dans l'étude une douce ambroisie,

Et l'autre, n'est-ce pas un enfant insensé
Préférant au savoir sa vaine fantaisie,
Et pour le plaisir seul se montrant empressé ?
— Vous avez raison, je l'avoue;
Mais c'est encor l'homme qui voue
A toute poésie un culte intéressé,
Et celui qui demande à la muse qu'il aime,
Non pas un vil métal, mais la muse elle-même. »

XXXI. — LE COQ ET LE VAUTOUR.

Un coq, sultan de basse-cour,
Plus gras que tous les coqs qui régnaient à l'entour,
Par le droit des ergots, droit toujours arbitraire,
Battait, grugeait les siens, et plus il s'engraissait,
Plus la volaille maigrissait.
Oisons, dindons, poulets, il faut le laisser faire,
Ou bien gare le bec et gare l'éperon !...
« Tyran ! lui dit quelqu'un, tu fais le fanfaron,
Et devant le vautour tu courberais la tête !...
— Le vautour !... dit le coq en balançant sa crête,
Qu'il apparaisse, et sans pitié... »
Mais le vautour se montre au haut d'une muraille,
Et le lâche lui dit : « Plumez cette canaille
Et donnez-moi votre amitié. »

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

I. — LA FAUVETTE ET LE PINSON.

A M. BÉRANGER.

Dès l'aube jusqu'au soir la fauvette chantait;
C'était
Tout son bonheur, toute sa vie.
Le pinson vint lui dire : « Excités par l'envie,
Le geai, le merle, le dindon,
Le corbeau, la pie et l'oison
Disent insolemment que tu devrais te taire;
Et toi, malgré leurs cris, malgré leurs sots discours,
Joyeuse, tu chantes toujours...
De ta persévérance apprends-moi le mystère. »
La fauvette répond : « Hier, au fond des bois,
Le rossignol, ce roi de l'harmonie,
Daigna d'un doux sourire encourager ma voix.
Va, mon frère, quand le génie,
Oracle irrécusable, applaudit à nos chants,
Que nous font les clameurs des sots et des méchants!

II. — LE MOUCHERON ET LA MOUCHE.

Sage, craintif, docile aux conseils de sa mère,
Loin du feu voltigeait un jeune moucheron.

La chandelle lui dit : « Poltron !
D'un péril idéal, d'une folle chimère
Cesse enfin de t'épouvanter.
Viens au plus tôt, viens habiter
Le magique palais que ma flamme environne
Des sylphes, des lutins y font une couronne
D'azur et de saphir... elle sera pour toi :
Approche, approche... et tu vas être roi ! »
Que fait le moucheron ? Vous le savez d'avance :
Ébloui, fasciné, vers la flamme il s'élance,
Et dans le beau palais il rencontre la mort.
Une mouche était là, vieille prude, et la dame
A l'écart observait le drame.
« Cet insensé, dit-elle, a mérité son sort ;
Pourquoi s'envolait-il sur une mèche ardente ?
Que la jeunesse est imprudente !... »
Tandis qu'ainsi notre mouche parlait,
Elle voit sur la table un vase plein de lait.
« Dans ce nectar, dit la friande,
On trouve plaisir et profit :
Là du moins, il n'est pas de feu qu'on appréhende... »
Mais on peut s'y noyer... et c'est ce qu'elle fit.

Mouches et moucherons, depuis cette aventure,
N'évitent pas toujours un semblable accident :
L'homme, image de Dieu, sublime créature,
Depuis la chute d'Ève est-il donc plus prudent ?

III. — LE FLOT.

Une voix dit au flot : « Pourquoi fuir ces rivages,
Ces fleurs, ce sable d'or et ces beaux coquillages ?
Oh ! ne va plus ainsi, sur les mers t'égarant,

Livrer ton onde si limpide
Au récif anguleux, au gouffre dévorant... »
Le flot répond : « Lent ou rapide,
Toujours m'entraîne le courant.
Sur des rocs, sur des fleurs, vers l'abîme ou la n o,
Poursuivant une route à moi seul inconnue,
A son gré je roule incertain. »

Le flot et le courant, c'est l'homme et le destin.

IV. — LE POT DE TERRE ET LE VASE D'OR.

Frêle, pétri de fange, un vase estimé peu,
Le pot de terre, enfin, s'endurcit sur le feu.
Monseigneur vase d'or dans la flamme, un jour tombe,
Et le voilà fondu, le beau sire, vanté
Pour son prix, son éclat et sa solidité.

Au feu de l'adversité,
Où souvent le riche succombe,
Souvent le pauvre a résisté.

V. — LES DEUX CEPS DE VIGNE.

Courbé sous le poids du raisin,
Un jeune cep a pour voisin
Un vieux cep tortueux, couvert de cicatrices,
Qui compte avec orgueil soixante ans de services,
Et n'a plus pour richesse et pour tout ornement
Que des grains clair-semés sur un dernier sarment.
Or, le vieux cep, au temps de la cueillette,
Fournit un nectar généreux,
Et l'autre?... De ses fruits nombreux

On fit un tonneau de piquette.

En frivoles propos ne voit-on pas toujours
Abonder la folle jeunesse?
Vieillesse parle moins; mais ses rares discours
Sont pleins de bons conseils mûris par la sagesse.

VI. — L'ENFANT ET LE SUCRE.

« Enfant, tu sais cet homme et si sombre et si noir,
Dont l'aspect, autrefois, t'accablait de tristesse :
Eh bien! à cet homme, ce soir,
Tu rendais, je l'ai vu, caresse pour caresse.
D'où vient ce changement? Parle, petit lutin.
— C'est c'est qu'il m'a donné du sucre, ce matin. »

Hier, contre les rois Paul lançait l'anathème;
Mais aujourd'hui, changeant de thème,
Des rois il chante les vertus ...
On a donné du sucre au moderne Brutus.

VII. — LUCY ET SA POUPÉE.

Au soin de ses enfants une mère assidue
Tendrement à Lucy, chaque jour, adressait
Reproches et conseils bien mérités, Dieu sait!
Reproches et conseils étaient peine perdue.
En revanche, Lucy prenait sur ses genoux
Et, coupable, tançait sa poupée innocente.
« Vous êtes, disait-elle, ah! j'en rougis pour vous,
Méchante, paresseuse et désobéissante;
Il faut vous corriger de ces vilains défauts... »
C'était, de point en point, le sermon de sa mère.

La poupée, à la fin, lui réplique : « Ma chère,
Ce qui, tombant sur moi, tombe toujours à faux,
Je le renvoie à son adresse;
A toi ces discours-là furent faits pour ton bien.
Epargne-moi, Lucy, tes leçons de sagesse,
Et remplis des devoirs que tu prêches si bien. »

VIII. — LA CHENILLE.

Insecte repoussant, la hideuse chenille,
Qui trace sur les fleurs un venimeux sillon,
Nous séduit quand elle brille
Sous les traits du papillon.

Dans toute sa laideur ose-t-il apparaître,
Ainsi le vice fait peur;
Mais trop souvent, hélas! nous captive le traître,
Paré d'un masque trompeur...

IX. — FANFAN ET LE BATON.

Fanfan fit un cheval d'un bâton, qui, plus tard,
Devint l'appui de sa vieillesse.

Ce bâton, dites-moi, n'est-ce pas la sagesse
Dont s'amuse l'enfant, dont se sert le vieillard?

X. — LE PAPILLON ET LE VER A SOIE.

« Qu'as-tu, beau papillon, disait le ver à soie;
Quel nuage sinistre a dissipé ta joie?
Qui peut ainsi faire couler tes pleurs?

— Avec l'abeille, au sein de la prairie,
Je folâtrais parmi les fleurs.
C'était de tous mes jeux la compagne chérie ;
Mais elle vient de me quitter
Pour regagner sa ruche où le travail l'appelle.
Je la hais, l'inconstante, à mes désirs rebelle...
— Ami, reprend le ver, tu devrais imiter
L'abeille si laborieuse.
Mais vois, elle revient, heureuse,
Te consacrer tout son loisir,
Car, après le travail, plus doux est le plaisir.

XI. — LA SOURCE.

Lorsque l'été sur la terre
Etend son brûlant manteau,
Comme un Eden solitaire
Fleurit au pied du coteau
Un pré riant et fertile.
Ailleurs, quand le sol stérile
Est morne, silencieux,
Là s'ouvre un charmant asile
Pour l'oiseau mélodieux ;
Dans l'atmosphère embrasée
On voit monter, doux espoir !
Un brouillard qui, vers le soir,
Retombe en fraîche rosée...
Or, ce pré toujours vert, même au sein de l'été,
A qui doit-il la sève et la fertilité ?
C'est à la source féconde
Qui répand sous les fleurs les trésors de son onde.

Ainsi, dans l'obscurité,

Se cache la bienfaisance,
Et, seules, ses vertus signalent sa présence.

XII. — L'AVARE ET L'HYDROPIQUE.

« Hydropique, disait l'avare,
Votre sort est vraiment bizarre;
Quoi! vous buvez toujours sans vous désaltérer,
Et, par une imprudence étrange, inconcevable,
Vous-même alimentez le mal qui vous accable!
Il faut savoir se modérer...
—Mais vous, maître Harpagon, pareil mal vous tourmente,
Lui dit quelqu'un... la soif de l'or!
Vous n'avez qu'un seul but, grossir votre trésor :
Eh bien! plus il grossit, plus votre soif augmente. »

XIII. — LE SAVOIR ET LE SAVOIR-FAIRE.

Au grenier du savoir grimpa le savoir-faire :
« Eh quoi, toujours obscur et toujours mal vêtu?
Nommant votre indigence et courage et vertu,
Des poétiques cieux vous parcourez la sphère!
Pour la réalité, croyez-moi, délaissez
Le monde vaporeux des rêves insensés.
Venez; d'or et de fleurs parsemons l'existence. »
Le savoir descendit sans faire résistance :
Entre nous, du pain sec il se lassait un peu.
Les voilà partis. L'œil en feu,
L'un de calculs remplit de longues pages,
L'autre contemple les nuages.
« Ami, dit savoir-faire, allons flatter les grands.
Ici-bas le bonheur est pour les intrigants,
Et nul profit n'arrive à qui ne sollicite.

Pour acquérir l'argent et la célébrité,
Empruntons les cent voix de la publicité :
A cela tient la réussite.
— Quoi ! perdre mon repos, mon temps, ma dignité
Ma solitude bien-aimée,
A poursuivre de l'or et de la renommée !
Répondit le savoir ; de vos offres merci !
A tous les biens acquis ainsi,
Ma pauvreté, je te préfère... »
Alors de son côté chacun d'eux s'en alla,
Et, depuis ce jour-là,
Rarement le savoir s'unit au savoir-faire.

XIV. — L'ŒUF DE POULE.

Croyez-moi, de vos tendres mères
Ne repoussez jamais les soins ;
Elles seules, enfants, connaissent vos besoins
Liberté trop précoce a des suites amères.

Par Cocotte couvé, certain œuf se lassa
De vivre, disait-il, dans une ombre éternelle,
Et l'imprudent hors du nid se glissa,
Fier de se dérober à l'aile maternelle.
De ses frères bientôt (ils étaient plus de vingt)
Sortit maint joli coq, mainte douce poulette ;
Et lui, sait-on ce qu'il devint?
Il fut croqué par la belette.

XV. — LA FUSÉE ET LA LAMPE.

Ivre d'un vain mérite et folle de jactance,
La fusée à la lampe un jour parlait ainsi :

« Flambeau pâle et sans gloire, éloigne-toi d'ici ;
Tu compromets par ta présence
Une fille des cieux, dont les feux éclatants... »
Mais quelqu'un l'interrompt : « Madame la fusée,
Je défends contre vous la lampe méprisée ;
Feu follet qui dans l'air brillez si peu d'instants,
Vous êtes des oisifs l'amusette frivole.
La lampe, à mon avis, remplit un plus beau rôle ;
Quoique moins radieuse, elle luit plus longtemps ;
Elle est à l'atelier, au fond du sanctuaire,
Au grenier du poëte, au lit de la douleur,
Compagne du travail et sœur de la prière :
Partout son doux rayon console le malheur. »

A la fusée orgueilleuse et futile
Ressemblent la plupart de nos littérateurs ;
Lampe modeste, mais utile,
Tu comptes dans leurs rangs trop peu d'imitateurs.

XVI. — LA TOURTERELLE CHOISISSANT UN ÉPOUX.

La tourterelle se lamente ;
Que veut la tourterelle ? elle veut un époux.
« Apaisez, dit le coq, le feu qui me tourmente ;
Beau, brave, vigilant, je suis digne de vous.
— Je ne puis vous aimer, répond la tourterelle,
Car je veux un époux fidèle. »
En ce moment, l'aigle arrive des cieux :
« Des oiseaux, lui dit-il, soyez la souveraine. »
Elle répond : « L'amour n'est pas ambitieux. »
Le rossignol survient : « Pour adoucir ta peine
Je filerai les plus doux sons.

— Le chant ne suffit pas à mon âme brûlante ;
L'amour ne vit pas de chansons. »
Le paon déploie en vain sa roue étincelante ;
Elle lui dit : « L'éclat, la vanité
Ne font pas la félicité. »
Les amants éconduits quittent la tourterelle,
Et la pauvrette pleure encor.
Un tourtereau venant : « Sois mon époux ! » dit-elle.
Pour plaire, qu'avait-il ? de la gloire, de l'or ?...
Il avait son amour pour unique trésor.

XVII. — LE LABOUREUR ACCUSÉ DE MAGIE.

S'affranchissant du joug héréditaire,
Un Romain acheta quelques arpents de terre,
Et fit si bien qu'en peu de temps,
Un champ qui fut jadis rocailleux et stérile,
Il le rendit riche et fertile.
De sa prospérité les voisins mécontents
Devant le peuple l'appelèrent
Et de magie ils l'accusèrent.
Que fit l'ancien esclave en ce pressant danger ?
Il amena vers ceux qui devaient le juger
De bœufs un robuste attelage,
Ses fils déjà grands, déjà forts,
Et ses outils de labourage.
« Peuple, voilà, dit-il, la magie et les sorts
Auxquels je dois les biens que l'on m'envie. »
A ces mots, en dépit de ses voisins jaloux,
Le laboureur partit, absous,
Aux acclamations de la foule ravie.

XVIII. — LE PAPILLON ET LA LAMPE.

Beau papillon cherchait fortune un soir.
Voyant dans une chambre une lampe allumée,
Rapide, il vole ; ô désespoir !
Un carreau le retient, la fenêtre est fermée.
Il va, vient ; de la tête et de l'aile et des pieds
Il frappe à coups multipliés ;
Contre la barrière maudite
Le pauvre insecte se dépite ;
Tourments superflus, vains efforts :
Le lutin restera dehors.
Comme il pleure, comme il enrage,
Près de la flamme il aperçoit
Un moucheron qui, plus adroit,
A su se frayer un passage,
Mais qui, plus malheureux, dans les rayons ardents
Périt. Le papillon, que ce trépas éclaire,
En s'envolant bénit l'obstacle salutaire
Qui vient de s'opposer à ses vœux imprudents.

XIX. — LE PHÉNIX MOURANT.

Sur un bûcher de cèdre, à la flamme odorante,
Pour la première fois quand le Phénix mourut,
Autour de sa dépouille, en sifflant, accourut
De geais et de serpents une tourbe insolente.
Mais un dépit mortel saisit les envieux
Lorsqu'il se ranima plus beau, plus radieux.

Si tu vois dans la tombe un grand homme descendre,

De son trépas,
Méchant, ne te réjouis pas :
Le Phénix renaît de sa cendre !

XX. — LE FLEUVE ET LE RUISSEAU.

A M. SCRIBE.

Éphémère enfant de l'orage,
Du haut d'une montagne un ruisseau babillant,
Sautillant,
Arrive vers un fleuve et dit : « Il n'est pas sage
De s'épandre si largement ;
Tu ne traînes que de la vase,
Et tu vas épuiser ta source en un moment. »
A peine a-t-il fini sa phrase,
Que dans le sable il disparaît,
Et le fleuve toujours laisse couler ses ondes
Pures, abondantes, fécondes.

Scribe, dans ce ruisseau j'ai dépeint trait pour trait
Ceux qui de tes écrits vont accusant le nombre.
Mais toi, sans écouter leurs cris injurieux,
Tu vois un juste oubli les couvrir de son ombre,
Et tu nous enrichis de tes flots glorieux.

XXI. — L'AMBRE ET L'AMOUR.

L'ambre enfermé dans un coffret
Croit tromper le regard ou le doigt indiscret ;
Mais l'ambre se trahit par l'odeur agréable
Qui, perçant la prison, se répand à l'entour.

Qu'une femme en son cœur refoule son amour
  Comme en un fort impénétrable,
Au carmin de la joue, au langage des yeux,
On devine toujours l'hôte mystérieux.

XXII. — ÉSOPE ET PROTÉE.

Lorsque dans l'Élysée Ésope descendit,
  Protée en souriant lui dit :
« Sous ces bosquets divins, sur ces fleurs éternelles,
A jamais unissons nos ombres fraternelles ;
Viens, ô toi qui là-haut me remplaçais si bien.
— Je ne te comprends pas, répond le Phrygien.
  — Quoi ! dans tes fables immortelles
N'as-tu pas, comme moi, pris cent masques divers !
— C'est vrai ; mais entre nous grande est la différence :
  Tu voulais cacher ta science,
Et moi je m'efforçais d'instruire l'univers. »

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

I. — LA CONQUE ET L'ENFANT.

A MA SŒUR.

Un enfant aperçoit sur une cheminée
Une conque jadis par la vague entraînée
Sur un rivage lointain.
Il l'applique à son oreille,
Puis il entend, ô merveille !
Un bruit étrange, incertain.
«D'où vient, dit-il, ce bruit qui cause ma surprise?
— C'est la voix de la mer que caresse la brise;
Son souvenir en moi toujours résonne ainsi. »

O ma sœur, en nous aussi
Murmure une voix touchante,
De la terre natale écho mystérieux.
Quels que soient nos destins, à toute heure, en tous lieux
Elle parle à nos cœurs de la patrie absente.

II. — L'AIGLON.

A peine recouvert du plus léger duvet,
Déjà par la pensée un aiglon s'élevait

Vers des régions inconnues,
Loin, bien loin par delà les nues.
Jeune amant de la gloire et de la liberté,
Trop tôt le malheureux oublie
Sa faiblesse et sa nudité.
Hors du nid, l'œil au ciel, il s'élance, ô folie!
Et la mort est le prix de sa témérité.

Si tu veux t'envoler aux sphères immortelles,
Poëte aventureux, laisse croître tes ailes.

III. — LE ROSSIGNOL, L'ÉTOILE ET LA FLEUR.

Au firmament sans voile,
Vers le soir, une étoile,
Radieuse, montait;
Brûlant d'ardeur pour elle,
Un rossignol chantait;
Une fleur douce et belle
Pour l'oiseau soupirait.
Or, déployant son aile,
L'amant ambitieux
S'éleva vers les cieux;
L'étoile indifférente
Au couchant disparut,
Et, d'amour languissante,
La pauvre fleur mourut.

Le rossignol, c'est l'âme;
L'astre, lointaine flamme,
C'est un espoir trompeur;
La fleur, c'est le bonheur...
Mais souvent l'âme éprise

De biens que nous n'atteindrons pas,
Trop follement méprise
Le bonheur éclos sous nos pas.

IV. — LA MORT ET L'AMOUR.

Munis de l'arc et du carquois,
La Mort et Cupidon voyageaient une fois.
Aussitôt que la nuit vint déployer son aile,
Les compagnons lassés se couchèrent tous deux,
Posant sur le gazon leurs flèches pêle-mêle.
S'éveillant quand l'aurore illumina les cieux,
L'Amour, par une erreur, source de mille larmes,
Prit des traits à la Mort, et la Mort, à son tour,
De l'enfant de Vénus emporta quelques armes.
Souvent la Mort, depuis ce jour,
Lance au cœur des vieillards les flèches de l'Amour,
Et, de son côté, l'Amour blesse
Des flèches de la Mort le cœur de la jeunesse.

V. — L'AVARE AUX ENFERS.

Un avare étant mort descend au noir rivage.
Ne voulant pas payer l'impôt pour le passage,
Que fait notre Harpagon ? Il se jette à la nage,
Et traverse sans peur le Styx et l'Achéron
A la barbe du vieux Caron.
Mais Pluton, pour punir cet acte d'avarice,
Ordonne qu'à l'instant on invente un supplice
Horrible, inouï jusqu'alors.
On saisit le coupable, à Minos on le livre,

Et le juge d'enfer le condamne à revivre,
Afin qu'il aille voir, loin du pays des morts,
Comment ses héritiers dispersent ses trésors.

VI. — L'ESCARGOT ET LA CHENILLE.

Par habitude, par système,
O vous qui courtisez ou repoussez autrui
Pour son habit, non pour lui-même,
C'est à vous que j'adresse une fable aujourd'hui.

Jadis vers l'escargot se glissa la chenille.
« Bonjour, dit-elle, mon voisin,
Ou plutôt mon cousin,
Car tous deux nous rampons... — Moi de votre famille!
Reprend maître escargot; vraiment, vous radotez.
Fi! la vilaine créature!
Je ne vous connais pas, vieille folle; partez! »
Et la chenille part sans relever l'injure.
A quelque temps de là, sur le gazon fleuri,
Un beau papillon, dont les ailes
Semblaient faire jaillir des milliers d'étincelles,
Voltigeait, voltigeait. « Approche, mon chéri,
Dit l'escargot; causons ensemble;
Qu'un lien fraternel à jamais nous rassemble.
— Tais-toi, répond l'insecte, oh! de grâce, tais-toi,
Lâche orgueilleux! ce qui te plaît en moi,
Je le sais trop, c'est mon aile qui brille,
Car tu me repoussas impitoyablement
Lorsque j'étais encore une pauvre chenille. »
A ces mots disparut le papillon charmant,
Et l'escargot honteux rentra dans sa coquille.

VII. — L'ENFANT ET LES FLEURS.

Dans les champs voisins d'une ferme
De beaux froments étaient en germe ;
En même temps germaient aussi
La blanche paquerette et le jaune souci.
Du printemps la saison vermeille,
De ses sucs généreux fertilisant les blés,
Aux sillons prodigua les fleurs de sa corbeille.
On voyait croître, entremêlés,
Bluets, coquelicots, marguerites, pensées,
Muguets, boutons d'or étoilés,
Et clochettes traînant leurs tiges enlacées.
Lorsque pour voir ses blés s'en va le laboureur,
Alfred, son jeune fils, admire chaque fleur.
Que la tempête au loin répande les alarmes,
Que la bise tardive apporte des glaçons :
« Grand Dieu ! dit le fermier, protégez nos moissons !
— Ciel, épargnez mes fleurs ! » dit l'enfant tout en larmes.
Dans l'été, lorsque les passants
Emerveillés disaient : « Oh ! les blés ravissants ! »
Alfred disait tout bas : « Que ces fleurs sont gentilles ! »
Les épis arrivant à leur maturité,
Dès l'aube le fermier fait armer de faucilles
Ses fils et ses voisins, qui, pleins d'activité,
S'en vont des blés jaunis recueillir mille gerbes.
Alfred, de son côté, fait des gerbes de fleurs.
« Oh ! l'enfant paresseux, avec ses folles herbes ! »
Criaient, en ricanant, les rudes moissonneurs.
Et lui, d'un seul objet nourrissant sa pensée,
En chantant poursuivait sa tâche commencée.
Mes gens gagnent enfin, à la chute du jour,

La ferme où les attend une table frugale.
Ruisselant de sueur, Alfred vient à son tour,
Et dignement il veut qu'on le régale :
« Qui ne travaille pas ne mange pas, enfant ! »
Lui dit-on aussitôt ; mais lui, tout triomphant,
Il offre aux conviés mainte fraîche guirlande.
Pour prix de sa naïve offrande,
Chacun l'embrasse, et de grand cœur
On l'accueille au repas comme un bon travailleur.

L'enfant que j'ai chanté, c'est l'artiste candide
Qui, sur un monde austère et de richesse avide,
Des poétiques fleurs aime à verser le miel.
Mais quand sa tête est lasse et que la faim le presse,
Il trouve rarement, paria qu'on délaisse,
Une table commune, un foyer paternel.

VIII. — L'ENFANT ET LA BOUGIE.

A la bougie ardente, un soir, un écolier
Disait : « Ainsi que toi que ne puis-je briller !
Un soleil sur ton front toutes les nuits s'allume...
— Ah ! vous ne savez pas ce que vous enviez,
Répondit la bougie ; enfant, voyez, voyez :
Je brille, mais je me consume. »

IX. — L'ATTELAGE.

« A cette enfant si fraîche, si jolie,
Oserez-vous, mon frère, unir vos soixante ans,
Marier vos hivers à ses quinze printemps ?
Vous n'accomplirez pas cette insigne folie...

— Oui, je l'accomplirai, répondit le vieillard,
Aujourd'hui même et sans plus de retard. »
On eut beau dire, on eut beau faire,
La noce prit bientôt le chemin du notaire.
Voilà qu'à travers champs arrive un campagnard
Menant de bœufs un attelage ;
Or, on ne vit jamais plus bizarre assemblage :
L'un, squelette affaissé sous le travail et l'âge,
Ne répond qu'avec peine aux coups de l'aiguillon ;
En mugissant, l'autre, jeune et robuste,
Accuse la lenteur de son vieux compagnon.
» C'est ridicule, c'est injuste,
Dit notre fiancé, d'associer ainsi
Des bœufs si différents de forces et d'années ! »
Son frère l'interrompt : « Vous condamnez ici
Le joug qui doit bientôt lier vos destinées.
Par vous-même averti, renonçant à l'hymen,
Du logis, croyez-moi, reprenez le chemin. »
Le vieillard adopta cet avis salutaire,
Et jusqu'au dernier jour resta célibataire.

X. — LE CHAT ET LA TOURTERELLE.

Lecteur, je possède un chat ;
De plus une tourterelle :
Ah ! fort espiègle est le chat,
Fort douce la tourterelle.
Mimi, c'est le nom du chat,
Bibi, c'est la tourterelle.
Un jour, pardonne, ô mon chat !
Pardonne, ô ma tourterelle !
Prenant du mou pour le chat,
Du grain pour la tourterelle,

Je donnai le grain au chat,
La viande à la tourterelle.
Dans un coin pleurait le chat,
Dans son nid la tourterelle.
Aussitôt je dis au chat,
Ainsi qu'à la tourterelle :
« Maint professeur, ô mon chat,
Maint juge, ô ma tourterelle,
Donne aussi le grain au chat,
La viande à la tourterelle. »

XI. — LA FUMÉE DE L'ENCENS ET LA FUMÉE DE LA FORGE.

Un nuage d'encens, s'élevant du saint lieu,
Rencontre dans les airs une noire fumée
Que vomit à longs flots une forge allumée.
« Ne sais-tu pas, dit-il, que je monte vers Dieu ?
Profane, éloigne-toi ! » Du firmament venue,
En ces mots l'interrompt une voix inconnue :
« Mêlez-vous fraternellement,
Toi, du sein du travail, et toi, du sanctuaire ;
Vous êtes au Seigneur chères également,
Car le travail vaut la prière. »

XII. — LA GOUTTE D'EAU ET LE LIS.

Du haut d'un nuage enflammé
Une goutte d'eau tombe en un lis embaumé,
Et bientôt vers le ciel s'évapore odorante.

Ainsi la larme brûlante,

Qu'au sein de l'amitié verse l'affliction,
S'en exhale en parfums de consolation.

XIII. — LE CORMORAN ET LES RAYONS DE LA LUNE.

Un cormoran suivait le bord d'une rivière.
Il était nuit; du haut des cieux
La lune baignait sa lumière
Dans l'onde aux plis capricieux.
Notre oiseau, que la faim tourmente,
Croit voir de mille poissons d'or
Glisser l'image séduisante.
Il plonge et ne prend rien; il plonge, rien encor;
Il s'élance vingt fois, et vingt fois perd sa peine.
D'un nuage bientôt la lune se couvrant,
Maint poisson se montra sous le flot transparent;
Mais les prenant alors pour une forme vaine,
A jeun partit le cormoran.

Fortune, gloire, amour, comme un trompeur mirage,
Fit-on pour vous saisir mille efforts superflus,
Vous vous offrez souvent (ne perdons pas courage!)
A celui qui, lassé, ne vous attendait plus.

XIV. — LE FLEUVE ET L'OCÉAN.

Vers l'Océan un fleuve immense
Roulait, majestueux, par sa pente entraîné.
L'Océan, d'algues couronné,
Ainsi parle au sujet qui tombe en sa puissance:
« Que tu dois regretter, ô fleuve fortuné,

Et tes flots glorieux où voguait l'espérance
Sur des vaisseaux chargés des plus riches trésors,
Et les mille cités assises sur tes bords!...
— Tout ce que je regrette, ô roi de l'onde amère,
C'est l'étroite vallée où, ruisseau transparent,
Non loin de la source, ma mère,
Sous les fleurs j'allais m'égarant;
Je baignais des agneaux la toison douce et blonde;
Dans mes roseaux chantaient les oiseaux amoureux.
Croyez-moi, roi des mers, l'obscurité vaut mieux
Que toutes les grandeurs, que tous les biens du monde. »

XV. — LA MÈRE, L'ENFANT ET LE VIEILLARD.

« Vois ce vieillard là-bas, sur le bord du chemin:
Va, mon fils; jusqu'ici conduis-le par la main;
De ta voix la plus douce apaise sa souffrance:
La vieillesse sourit aux grâces de l'enfance. »
L'enfant part; mais bientôt revenant sur ses pas:
« Mère, il ne souffre point, puisqu'il ne pleure pas;
Car, moi, toutes les fois que j'ai du mal, je pleure.
— Retourne à lui, mon fils; amène-le sur l'heure;
Je veux connaître ses besoins.
Son regard soucieux, son front ridé qui penche,
Voilà de ses ennuis d'infaillibles témoins...
Crois-moi, si par des pleurs la douleur ne s'épanche,
Mon fils, on n'en souffre pas moins. »

XVI. — LE COURSIER ET L'ABRICOTIER.

Amaigri par la faim, criblé par la mitraille,
Loin des camps se traînait un cheval de bataille.

« Adieu, gloire stérile, adieu, sanglants lauriers!
Désertant les combats et les feux meurtriers,
Vivons paisiblement au sein des pâturages;
Affronte qui voudra les périls et la mort;
Je vais me reposer sous ces riants ombrages... »
Il dit, il se couche et s'endort.
Dans un enclos du voisinage,
Un abricotier sans feuillage
Vers la terre courbait ses rameaux mutilés.
« De ceux qui de mes dons s'en retournent comblés
Est-ce là la reconnaissance?
De mai quand reviendront les fécondes chaleurs,
J'appellerai les vents qui, servant ma vengeance,
Arracheront mes fruits en arrachant mes fleurs.
Plus je fus généreux, plus je veux être avare!... »
Ainsi parlait l'abricotier.
Mais tout à coup une fanfare
Retentissant au loin réveille le coursier,
Qui se lève, hennit, agite sa crinière,
Et galope, docile au belliqueux appel...
Mais sur l'arbre bientôt la brise printanière
Fait éclore des fleurs plus douces que le miel.
Eh bien! pour venger ses injures,
Secoua-t-il son front, appela-t-il le vent?
Renonçant à la haine, oubliant ses blessures,
L'abricotier donna ses trésors comme avant.

XVII. — L'HERMINE ET LE RAT.

Sur un terrain rocailleux
Vivaient le rat et l'hermine;
Bientôt ils furent tous deux
Menacés de la famine.

De son trou le rat sortant,
Dit à sa blanche compagne :
« Vois, par delà cet étang,
Comme est riche la campagne;
De fermes, d'arbres, d'oiseaux
Et de fruits elle est couverte.
Suis-moi, traversons les eaux;
Dans notre lande déserte
La faim nous accablerait.
— Quoi! dit l'hermine, il faudrait
Me salir à cette fange?
— Eh! qu'importe, si l'on mange!...
— Non, dit-elle, en vérité!
Va-t-en, je veux rester pure;
Ah! plutôt la pauvreté
Et la mort qu'une souillure!

XVIII. — LE RAT DANS LA BIBLIOTHÈQUE.

Niché dans les rayons d'une bibliothèque,
Un rat trottait, trottait
De Pascal à Newton, de Corneille à Sénèque;
Sans préférence il grignotait
Les classiques,
Les romantiques,
S'attachant, en vieux rat qui connaît son métier,
Moins au mérite de l'ouvrage
Qu'à la finesse du papier.
Un rossignol récemment mis en cage
Lui dit : « Quelle félicité,
Au sein de la science et de la poésie,
Comme toi, d'aspirer à l'immortalité!
Que ne puis-je, imitant ta noble fantaisie,

Enrichir mon esprit à ces divins trésors!...
— De futiles bouquins me fatiguer la tête!
Lui répondit le rat, ne me crois pas si bête.
Ce n'est point l'esprit, c'est le corps
Que je cherche à nourrir dans les pages d'un livre:
Eh! qu'importe la gloire! avant tout, il faut vivre. »

Or, voulez-vous savoir, bénévoles lecteurs,
Chez nous quels sont les rats qui mettent en pratique
Cette morale prosaïque?...
Allez le demander à nos littérateurs.

XIX. — LA TRUFFE ET LA POMME DE TERRE

A la pomme de terre on voulait marier
La truffe; mais craignant de se mésallier,
Celle-ci, d'une voix altière,
S'écria: « Moi, m'associer
A cette vile roturière!
Moi, qui règne aux festins du riche et du gourmet,
Avoir pour compagnon cet être sans noblesse,
Unir son goût maussade à mon divin fumet!
Ah! ce manque d'égards me confond et me blesse.
Allez aux champs, ma mie, allez aux carrefours
Nourrir le peuple, vos amours... »
La parmentière
Alors reprit:
« Il ne te convient pas d'être avec moi si fière,
Car nous sommes deux sœurs qu'un même sol nourrit:
Oui, j'en fais vanité si tu m'en fais un crime,
Celui que la misère opprime
A moi jamais vainement n'eut recours.
Je pourrais, te rendant offense pour offense,

Te reprocher les vilains tours
Qu'à plus d'un estomac, qu'à mainte conscience...
Mais chut! tu me comprends,
Et plus que toi je serai charitable.
Tu méprises le pauvre et recherches les grands...
Je suis utile à tous : n'est-ce pas préférable? »

XX. — L'ALOUETTE ET LE POURCEAU.

A M. FÉLIX PYAT.

C'était un jour d'avril; aucun brouillard impur
Ne voilait du printemps la robe virginale.
S'élevant dans les airs, son royaume d'azur,
L'alouette chantait sa chanson matinale.
Le porc, de son côté,
Vers la fange tournait un regard hébété.
L'oiseau disait : « Salut, bienfaisante nature!
Doux soleil, cieux profonds, renaissante verdure,
Salut! » Le porc grognait : « L'astre qu'on dit si beau,
Le ciel qu'on croit si vaste,
N'est qu'un miroir étroit, n'est qu'un mourant flambeau. »

Dieu, vertu, gloire, amour, ô bizarre contraste!
Quand le croyant vous dresse un autel dans son cœur,
Le sceptique vous nie avec un ris moqueur.
L'un pour juger, bien bas regarde vers la terre,
Et l'autre voit plus haut : c'est là tout le mystère.

XXI. — L'ENFANT ET LA ROSE.

Sur un rosier s'étale une rose éclatante.
Autour de la fleur qui le tente,

Fanfan voit se dresser plus d'un dard menaçant.
Lors, allongeant deux doigts, il sait avec adresse
Eviter le contact de l'épine traitresse.
Mais du fond du calice un monstre s'élançant,
Une guêpe aussitôt le pique jusqu'au sang,
Et lui lègue, en perdant sa pointe envenimée,
L'avertissement douloureux
Que, de tous les écueils dont la vie est semée,
Celui qu'on ne voit pas est le plus dangereux.

XXII. — LE LION DEVENU VIEUX ET L'ANE.

L'âne, qui venait lâchement
De frapper le lion que la force abandonne,
Par un baiser bien lourd, appliqué lourdement,
Veut réparer sa faute... « Espères-tu, vraiment,
Dit le lion, qu'on te pardonne?
Baisers ou coups de pied, quand un âne les donne,
N'est-ce pas toujours insultant? »

A plus d'un journaliste on peut en dire autant.

XXIII. — L'ÉCUEIL ET LE PHARE.

A M. DE PONGERVILLE.

Vous qui, tout à la fois philosophe et poëte,
Répandez la sagesse en vers mélodieux,
De Lucrèce jadis éloquent interprète,
Vous sûtes avec lui détrôner les *faux dieux*.
A votre nom célèbre aujourd'hui je confie
Mon inexpérience et mon obscurité.

N'est-ce pas trop d'audace ou trop de vanité ?
Non, non ; la Fable est sœur de la Philosophie :
Près de boire la mort, Socrate, nous dit-on,
Se plut à l'enrichir du rhythme poétique,
Et Platon, le divin Platon,
L'admettait dans sa république.

Dès longtemps un écueil, se cachant sous les eaux,
Chaque nuit dévorait une nouvelle proie ;
Mais un phare, à la fin, sur l'abîme flambloie,
Et désormais du monstre éloigne les vaisseaux.

La Superstition, aux annales funèbres,
C'est l'écueil si longtemps funeste aux matelots ;
Et le phare sauveur qui brille sur les flots,
C'est la Philosophie écartant les ténèbres.

XXIV. — LE PERROQUET IMITATEUR.

Jadis le perroquet avait de doux accents.
Mais voulant s'élever au langage de l'homme,
L'orgueilleux fit si bien qu'en somme
Il ne sut exhaler que des sons glapissants,
Caquetage vide de sens,
Et pour singer autrui perdit sa propre gloire.

Pâles imitateurs, n'est-ce pas votre histoire ?

XXV. — LES ENFANTS ET LE TORRENT.

Un torrent orageux, du haut de la montagne,
Roulait dans la campagne.
Des enfants le voyant, courent se réunir,

Et disent : « Pour le retenir,
Avec des pierres et du sable
Vite élevons un mur, rempart infranchissable. »
Et voilà nos gamins d'aller et de venir,
De travailler à perdre haleine.
Mais le torrent gagne la plaine;
Il roule, et dans son onde il entraîne en passant
L'édifice impuissant.
Il aurait emporté les polissons eux-même
S'ils n'avaient pris le soin de se mettre à côté.

Amis, le torrent est l'emblême
Du progrès, de la liberté;
Les enfants, c'est la royauté.
Avec ses vils flatteurs en vain elle se ligue
Pour nous opposer une digue;
La digue se renversera,
Enfants, et malgré vous le torrent passera.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

I. — LE POÈTE ET L'ABEILLE.

Pour faire leur doux miel, leur douce poésie,
Le poëte et l'abeille aux champs, dès le matin,
Des odorantes fleurs picoraient l'ambroisie.
Tous deux comme ils rentraient, chargés de leur butin,
Le poëte rêveur dit à l'abeille : « Écoute :
Des insectes dans l'air se frayant une route,
De la mouche ou du papillon,
Qui peut te distinguer ? » L'abeille industrieuse
Répondit : « Des trésors dont je suis glorieuse,
Le miel, la cire, l'aiguillon.
Le miel, ma liqueur parfumée,
Calme la soif et la douleur ;
La cire, en flambeau transformée,
Des ténèbres chasse l'horreur,
Et contre les méchants l'aiguillon me protége. »
Le poëte, à ces mots, reprit :
« De servir, comme toi, j'ai l'heureux privilége :
J'ai le chant qui console et le miel qui nourrit ;
Des ombres de l'erreur je délivre l'esprit,
Et contre les abus je lance l'anathème.
Notre ardeur, tu le vois, notre but est le même ;

Or, de ses bienfaits louons Dieu.
— Frère, adieu, dit l'abeille.— Adieu, ma sœur, adieu.

II. — LE DÉJEUNER A L'ÉCOLE.

Un usage bien doux régnait dans mon jeune âge :
Tous les jours, les enfants, munis de leur bagage,
Se rendaient à l'école, et, suivant la saison,
Sur une longue table ils versaient à foison
Figues, raisins, gâteaux, fromage,
Pains de maïs, de seigle, de froment.
Chacun, selon son goût, s'en donnait librement.
Les plus riches, pour tous, puisaient dans leur corbeille
Les débris délicats du souper de la veille ;
Et si l'enfant trop pauvre à la communauté
N'avait rien apporté,
On choisissait pour lui, sans blesser sa misère,
Les morceaux les plus savoureux.
Comme nous nous aimions ! que nous étions heureux !
Aussi, chaque matin, le maître à l'œil sévère
Me voyait dans sa classe arriver sans retard,
Non pas pour les leçons, que je ne savais guère,
Mais pour le doux festin où tous nous avions part.

Depuis, lorsque je vois, anomalie étrange !
L'homme chez soi vivant, des hommes séparé,
Le repas somptueux pour ceux-ci préparé,
Ceux-là n'obtenant, en échange
De leurs travaux, qu'un pain mal assuré,
D'autres, pâles de faim... cet aspect me désole !
Aux champs de l'avenir mon âme enfin s'envole,
Et se plaît à rêver pour toute nation

Les banquets fraternels, sainte communion
Qu'enfants nous faisions à l'école.

III. — SAMEDI ET DIMANCHE.

Une nuit, le poing sur la hanche,
Samedi disait à dimanche :
« Est-ce pour toi
Que nous nous épuisons, nos cinq frères et moi?
Ne sommes-nous pas tous de la même famille?
Lorsque sous la fatigue on nous voit haletants,
Monsieur le paresseux en grand seigneur s'habille;
A chanter, à danser, monsieur passe son temps.
Toujours de nos labeurs vivras-tu sans rien faire? »
Dimanche répondit : « Mon frère,
Vous vous livrez chacun à des soins importants,
Je l'avoue; eh bien! moi, que vous croyez futile,
Autant que vous je suis utile.
Après un long travail comme il faut des loisirs,
C'est moi qui m'intéresse à vos rares plaisirs;
Les danses, les festins, les jeux, les promenades,
A moi vous les devez, ô mes bons camarades!
Enfin, ô doux échange, ô fraternelle loi!
Je vous amuse, et vous, vous travaillez pour moi. »

IV. — LE DAHLIA ET LA VIOLETTE.

Le dahlia, la violette
Par un enfant sont cueillis un matin.
Du premier la corolle élégante, coquette,
Déplore son triste destin,
Se plaignant d'avoir pour compagne

Une fleur sans éclat, qu'on aurait dû laisser
Sous le buisson natal, là-bas, dans la campagne.
« Prétendrait-elle m'éclipser?
Faut-il que je meure de honte? »
L'enfant, la violette, aucun ne répondit :
De son dépit nul ne tint compte.
Pour notre couple, hélas! la vieillesse fut prompte,
Et bientôt le temps étendit
Sur leurs têtes ses mains glacées.
L'enfant les retira du vase toutes deux;
Depuis, sur un fumier honteux
On vit du dahlia les feuilles dispersées,
Et des champs l'humble fleur
Aux malades dispense un suc réparateur.

Dans ces deux fleurs j'entrevois deux images :
De la femme au cœur sec, briguant tous les hommages,
Le dahlia nous offre le portrait.
Alors que la beauté, son seul bien, disparaît,
Elle n'a qu'à mourir, d'elle plus rien ne reste.
Dans l'autre on reconnaît de la femme modeste
Le symbole délicieux.
Le temps peut, en passant, lui ravir d'un coup d'aile
Et jeunesse et fraîcheur; son cœur n'est jamais vieux :
Sur nous, jusqu'à la fin, son amitié fidèle
Répand de ses vertus le baume précieux.

V. — LA MARCHANDE DE GATEAUX.

« Qui veut manger mes bons gâteaux?
Croquez, messieurs, ils sont tout chauds! »
Une marchande ainsi d'une voix glapissante
Criait. Une couleur dorée, appétissante,

Une molle fumée en tourbillons flottant,
Tout s'offrait pour tenter un estomac avide.
Eh bien ! l'on ne mangeait pourtant
Qu'une pâte froide, insipide,
Car la fumée était une moite vapeur
Que laissait transpirer un appareil trompeur.

Les honneurs et la renommée,
Les promesses des grands, les pompeux écriteaux,
Exhalent bien souvent, comme ces froids gâteaux,
Peu de chaleur et beaucoup de fumée.

VI. — LES QUATRE AILES DU PAPILLON.

Un papillon gonflé d'une arrogance vaine :
« J'ai quatre ailes, dit-il ; l'aigle n'en a que deux ! »
Quelqu'un lui répondit : « Mon petit orgueilleux,
A quelques pieds du sol tu t'élèves à peine,
L'aigle perce la nue et vole jusqu'aux cieux. »

Écoutez, froids rimeurs qui, fatiguant vos plumes,
A des genres divers consacrez cent volumes :
Pour cueillir de lauriers les plus amples moissons,
Béranger n'a que ses chansons.

VII. — L'ÉCOLIER ET LES VERGES.

Certain vieux pédagogue à certain écolier
Disait : « Dans ton jardin il est un coudrier
Large, touffu, vivace ;
Des jets tout à l'entour se dressent par millier.
Va-t'en cueillir ce soir, après la classe,
Les plus flexibles, les plus beaux.

De mon projet ne conçois pas d'alarmes;
Ce n'est pas pour ton dos que sont faites ces armes;
Par ta sagesse, tes travaux,
Mon doux élève, tu me charmes;
Mais de tes indignes rivaux
Je veux châtier l'insolence. »
Le gamin obéit; quand il est de retour,
Le maître va fermer la porte à double tour,
Et, voulant se venger de quelque vieille offense,
Il vous l'étrille d'importance.

Comme cet écolier, crois-moi,
Peuple, ne prête pas des armes contre toi.

VIII. — LA BREBIS ET LE BUISSON.

Gens de finance, gens de loi,
Ceci pour vous; écoutez-moi :
Il pleut; un buisson voit une brebis qui passe.
« Sous mes branches, dit-il, abrite-toi, de grâce.
— Non; je me garderai de m'approcher de toi,
Car la laine des miens, qu'aux épines je voi,
Me conseille de fuir... tes branches sont des piéges,
Et tu tonds ceux que tu protéges. »

IX. — LE HIBOU ET LES ALOUETTES.

« A quoi bon triste et seul vivre ainsi dans un trou?
Dit une alouette au hibou.
Allons, chasse au plus tôt les sinistres pensées;
Quitte cette retraite et suis-moi dans les champs.
Là tu verras mes sœurs joyeuses, empressées,

T'admettre comme un frère à leurs jeux, à leurs chants. »
Il hésite, on le presse, et notre babillarde
Fait si bien, qu'à la suivre enfin il se hasarde.
Les alouettes le voyant
Cessent de gazouiller, de folâtrer, de rire.
Il veut parler, on fuit; le pauvre chat-huant
Honteux, désolé, se retire,
Et de son arbre il regagne le creux,
Jurant que désormais, quoi qu'on puisse lui dire,
On ne le verra plus fréquenter les heureux.

X. — LE COUCOU ET LE MOINEAU.

Le coucou, comme on sait, plein d'un orgueil extrême,
Parle sans cesse de lui-même :
Coucou! voilà son mot; coucou! voilà son thème.
Beaucoup de nos auteurs sont coucous sur ce point.
Il disait au moineau : « Quand le rossignol chante,
Qu'en dis-tu? — Je lui trouve une voix ravissante.
— Et de moi, que dis-tu? — Rien; je ne parle point
De celui qui lui-même à tout propos se vante. »

XI. — LE CYGNE ET L'OISON.

Sous la brise entr'ouvrant son aile,
Roi des eaux, vivante nacelle,
Sur un lac un cygne nageait.
A ses côtés un sot, un oison, c'est tout dire,
Allait, venait, se rengorgeait.
Au campagnard béant, qui de la rive admire,
Il dit: « Je suis un cygne; osez me contredire! »

Le campagnard, que tant d'orgueil confond,
Ne lui répond
Que par de grands éclats de rire.

Sur l'onde, aux champs, au Parnasse, en tous lieux,
Les oisons sont prétentieux.

XII. — LE SAVETIER ET SON VOISIN.

Le savetier s'en retournait
De chez le financier. Joyeux, il fredonnait
Les chansons que lui fit oublier la richesse.
Mais un voisin survient qui lui peint sa détresse,
Et lui demande vingt écus.
Alors le savetier, confus
De faire au malheureux essuyer un refus,
En rougissant s'excuse avec franchise,
Et trop tard se repent d'avoir, par sa sottise,
Manqué l'occasion d'obliger son ami.
« Je pouvais être heureux si j'avais été sage,
Dit-il; avec cet or j'aurais chanté, dormi;
Mais il fallait savoir en faire bon usage. »

XIII. — LE JEUNE PERROQUET.

Sur son perchoir un jeune perroquet
Débitait tout le jour des phrases immorales,
Et sans honte épuisait, dans son hideux caquet,
Le vocabulaire des halles.
Comme certain passant criait, scandalisé:
« Il faut tordre le bec à ce parleur infâme! »
Un autre répondit: « Bien plus que lui je blâme
Ceux qui l'ont démoralisé. »

XIV. — LE CHATAIGNIER ET LE VOYAGEUR.

Sur un sol que cent fois le volcan sillonna,
Un châtaignier géant règne au pied de l'Etna.
Il pourrait, dit-on, sous l'ombrage
De ses rameaux hospitaliers,
Contre les chaleurs et l'orage
Abriter cent chevaux avec leurs cavaliers.
Un voyageur assis sous son feuillage sombre
Lui dit : « N'es-tu pas fier des visiteurs sans nombre
Qu'attire chaque jour ta réputation ? »
L'arbre répond : « Donner et mes fruits et mon ombre,
Voilà tout mon bonheur et mon ambition. »

Plus d'un, et ce n'est pas une gloire futile,
Ne voit dans la fortune et l'élévation
Qu'un moyen plus certain de pouvoir être utile.

XV. — LA POMME ET L'ÉCOLIER.

« Admirez-moi, disait la pomme;
C'est moi qui pour le premier homme
Fus le fruit de science et du bien et du mal,
Et c'est moi que Pâris, choisissant la plus belle,
A Vénus adjugea : deux fois gloire immortelle !
— Fruit de discorde, fruit fatal,
Deux fois honte et malheur à toi, pomme trop vaine;
Lui dit un écolier jouant dans le jardin.
Par toi l'homme perdit l'innocence et l'Éden,
Et de tous ses malheurs subit la lourde chaîne ;
Contre la ville des Troyens
De Pallas, de Junon tu suscitas la haine.

Pour t'exalter ainsi quels titres sont les tiens?
Des larmes et du sang, Pergame consumée,
L'Eden perdu... Ma belle, en vérité,
Je préfère l'obscurité
A ta funeste renommée. »

XVI. — LA BREBIS ET LA JEUNE FILLE.

De la gueule du loup la brebis menacée
Se tenait de terreur glacée.
Mais un fermier passait qui du loup la sauva.
Savez-vous ce qu'il arriva?
Sous le couteau du traître elle perdit la vie.

Par certain malotru Lisette poursuivie
Appelle à son secours un passant généreux
Qui lui prête son bras. Je crains, jeune imprudente,
Que l'aimable sauveur ne soit plus dangereux
Que le rustre qui t'épouvante.

XVII. — LE LOUP ET LA CIGOGNE.

Tandis que sans pitié le loup mangeait l'agneau
Qu'il avait rencontré le long d'un clair ruisseau,
Par hasard, ou plutôt par vengeance céleste,
Un os malencontreux dans le gosier lui reste.
Une cigogne vient; c'était elle, dit-on,
Qui, d'un autre salaire assurément bien digne,
Jadis, en pareil cas, secourut le glouton.
Vainement, cette fois, le brigand lui fait signe:
« De tes maux, dit l'oiseau, je ne suis plus touché;
Péris enfin, péris, cruel, ingrat, vorace,

Et que ta mort apprenne à tous ceux de ta race
Qu'on est toujours puni par où l'on a péché. »

XVIII. — L'ANE QUI JOUE DE LA FLUTE.

Sur la langue elle-même ô vous qui rejetez
Le blâme que vous méritez,
Rimailleurs rocailleux, lisez et méditez:

« Eh! je joue aussi de la flûte! »
Allait criant
L'âne musicien chanté par Florian.
Mais le pauvre baudet tout le jour fut en butte
Au sarcasme le plus sanglant.
Enfin, voyant chacun contester son talent,
Et s'avouant (à part) qu'il n'a pas fait merveille,
« Messieurs, dit-il en redressant l'oreille,
Si je n'ai pas joué... très-bien,
C'est que la flûte ne vaut rien... »

XIX. — LE NID RENVERSÉ.

Un oiseau se désespère :
« C'en est fait, plus d'amour, plus d'amour, ô douleur!
L'orage a renversé le nid où mon vieux père
Au cœur de ma compagne avait uni mon cœur.
Je perds, avec mon nid, l'amour et le bonheur. »

A sa sœur une femme, après Quatre-vingt-treize,
En ces mots écrivait : « O ma chère Thérèse,
La révolution porte de tristes fruits:
On ne peut plus prier, les temples sont détruits! »

Au désespoir livrée, une muse anonyme
Disait : « Je renonce à la rime !
Il s'attache à mon œuvre un génie infernal ;
Hier à l'horizon se lève un grand journal
Qui glorieusement doit me faire connaître,
Et voilà tout à coup qu'il vient de disparaître.
Adieu mes vers, adieu ma seule passion ;
Hélas ! plus de journal, plus d'inspiration ! »

Et moi, d'un saint transport ayant l'âme saisie,
Je leur dirai : « L'amour, cet enfant immortel,
La véritable foi, l'auguste poésie,
Pour vivre, pour brûler n'ont pas besoin d'autel.
Dût le cœur seul du juste être leur sanctuaire,
On en verrait toujours s'exhaler la prière,
Et la flamme et les chants... » Ah ! lecteurs, croyez-moi,
Car de leurs sentiments je me fais l'interprète,
Cet oiseau n'aimait plus, la femme était sans foi,
Et l'autre n'était pas poëte.

XX. — NE RIEZ PAS.

Quelqu'un sur le pavé chancelle
Et tombe ; on en rit aux éclats.
Oh ! de grâce, ne riez pas :
Peut-être sa chute est mortelle.

Ce qu'on fait au physique, on le fait au moral :
Qu'un homme soit en butte aux traits de la satire,
Aussitôt à la ronde on s'empresse de rire.
Vous ne ririez pas tant si vous saviez le mal
Qu'une épigramme peut produire.

XXI. — LES DEUX CROIX D'HONNEUR.

Ensemble étaient deux croix, du ruban rouge ornées,
Toutes deux destinées,
L'une à récompenser un savant, un guerrier,
Que sais-je? un courtisan peut-être,
L'autre un studieux écolier.
La première s'écrie : « Oses-tu bien paraître,
Insigne dérisoire et hochet sans valeur,
Devant moi, devant moi, l'étoile de l'honneur!
D'un semblable jouet si l'on pare l'enfance,
C'est vouer au mépris le talent, la vaillance. »
L'autre avec dignité
Répond : « Que ma présence, ô ma sœur! ne t'irrite :
Tout signe à titre égal doit être respecté,
Qui, sans égard pour l'âge, est le prix du mérite,
Honore la vertu, décore le savoir,
Récompense un bienfait et rappelle un devoir. »

XXII. — LE FOUET ET LA CANNE A SUCRE.

A M. VICTOR SCHOELCHER.

Devant la canne à sucre un jour le fouet sanglant
Vantait son cruel ministère.
« Grâce à moi, disait-il, pour enrichir le blanc,
Le nègre féconde la terre;
Par l'esclave, sans moi, le sol abandonné
Ne produirait bientôt qu'une maigre récolte,
Et bientôt l'insubordonné
Se lèverait pour la révolte.
Mais, sous mon influence, à jamais retenu

Dans une terreur salutaire,
Au profit des colons, ignorant, pauvre et nu,
Toujours il traînera sa chaîne héréditaire.
Mon rôle est beau, sans contredit... »
La canne à sucre répondit :
« Des noirs oses-tu bien, pour un planteur avare,
Faire couler le sang, les larmes, les sueurs !
Victimes trop longtemps d'un préjugé barbare,
Enfin ils ont trouvé de nobles défenseurs
Dont la parole est forte et dont la cause est sainte.
Oh ! que l'esclave soit sans crainte :
Dieu le veut, Dieu le veut, sa chaîne tombera,
Et toi, ton règne finira ! »

XXIII. — LE VOYAGEUR ET LE POTEAU.

Dans les champs, vers un carrefour
Où différents sentiers en divers lieux conduisent,
Un voyageur s'arrête un jour.
« Enfin, reposons-nous, car mes forces s'épuisent;
Depuis l'aube, dit-il, je porte un lourd fardeau. »
Comme il parle, voilà qu'à l'angle d'une route
Ainsi le harangue un poteau :
« Au bourg le plus voisin vous vous rendez sans doute;
Retenez les conseils que je vais vous donner :
Marchez toujours à droite et sans vous détourner.
Quelques milles de plus à parcourir encore,
Espace qu'un boiteux en quatre pas dévore,
Des bois, une prairie, une plaine, un coteau,
Bref, le trajet le plus facile...
— Eh bien, marche toi-même... — Oh ! répond le poteau
Je montre les chemins, mais je reste immobile. »

Comme lui tels et tels, je vous le dis tout bas,
Nous indiquent la route et ne la suivent pas.

XXIV. — LA VÉRITÉ ET LA FLATTERIE.

Vers le Louvre une femme arrive ;
La sentinelle dit : « Qui vive ?...
—La vérité !... — L'on n'entre pas. »
Et la pauvre déesse ailleurs porte ses pas.
Survient une autre femme, et la garde lui crie :
« Qui vive ?... » Elle répond : « Je suis la Flatterie...
— Entrez ! » Elle entre... On sait que dans les cours,
Louangeuse déesse, on t'accueille toujours.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

I. — LES BŒUFS ET LA BERGERONNETTE, LA FÉE ET SA FILLEULE.

A MM. BÉRANGER ET LAMENNAIS.

Maîtres, si devant vous je reste bouche close,
Dans un double récit apprenez-en la cause :

Deux bœufs traçant, dès l'aube, un fertile sillon,
Derrière eux voletait une bergeronnette.
« Viens-tu pour labourer ou saisir l'aiguillon ? »
Dirent-ils en riant. Aussitôt la pauvrette :
« Je viens, dans vos labeurs trouvant de bons repas,
Vivre des vermisseaux qui naissent sous vos pas. »

Au temps jadis vivait une charmante fée.
Rivale du divin Orphée,
Pour parler, pour chanter quand ses lèvres s'ouvraient,
Elle aurait attendri le cœur le plus farouche,
Et, prodige inouï ! les perles de sa bouche
Ruisselaient.
Sa filleule, un beau jour, sur ses genoux assise,
Et, muette, écoutant, la fée en fut surprise,
Et l'enfant répondit : « Quoi ! vous me demandez

Pourquoi sur vos genoux je suis silencieuse !
C'est que je cueille, avide et d'une main pieuse,
Les perles que vous répandez. »

Maîtres, si devant vous je reste bouche close,
Par ce double récit vous en savez la cause.

II. — LES DEUX RIVAGES.

Je veux, toujours fidèle au rôle de conteur,
Rimer en quelques vers l'histoire
Dont le doux souvenir occupe ma mémoire.
Le long d'une rivière au murmure enchanteur,
Coula mon enfance inquiète ;
Confondus sur les bords, saules et peupliers
Offraient au rossignol, aux amants, au poëte,
Leurs ombrages hospitaliers.
Mille fleurs embaumaient les deux rives égales,
Et des chantres ailés les laveuses rivales
Envoyaient aux échos leurs naïves chansons.
Mais voilà tout à coup, j'avais seize ans à peine,
Qu'arrivent par centaine
Charpentiers et maçons.
Les braves compagnons, se mettant à l'ouvrage,
D'arbres en un instant dépouillent un rivage :
Les brouettes, les pieux, les haches, les marteaux
Bâtissent un canal pour maîtriser les eaux,
Au sommet du talus disposent un passage
Pour les bœufs remorqueurs qui traînent les bateaux.
Avide de trésors moins que de renommée,
J'ai quitté, depuis lors, et mon pays natal,
Et sa rivière bien-aimée.
Puisse le positif, à nos rêves fatal,

N'avoir pas enlevé, d'une main trop puissante,
La dernière harmonie et la dernière plante
Du domaine de l'idéal !

Le cours de notre vie a toujours deux rivages ;
Tous deux, dans notre enfance, et fleuris et joyeux,
Sont pleins de doux pensers, de chants insoucieux.
Plus tard, sur une rive étendant leurs ravages,
L'intérêt, les besoins et les prévisions
Emportent la moitié de nos illusions.
Heureux, quand la vieillesse arrive,
Si quelques fleurs encor restent sur l'autre rive !

III. — LES VENTS.

De tous les coins du monde en leur antre assemblés,
Les vents se racontaient leurs prouesses récentes.
Orgueilleux, ils disaient les éléments troublés,
Du désert les trombes brûlantes,
Sur les flots les mâts fracassés,
Et dans les champs, moissons, arbres, toits renversés.
Les brigands, au récit de semblables ravages,
Poussaient des hurlements sauvages.
Zéphire, d'épouvante et d'horreur interdit,
Se tenant à l'écart, n'avait encor rien dit.
Interrogé par eux, enfin il répondit
« Frères, mon haleine et mes ailes
Ont garanti les fleurs des ardeurs du soleil ;
J'ai caressé, dans leur sommeil,
Le pauvre laboureur, les tendres tourterelles ;
Pour les bergers et leurs troupeaux
J'ai rafraîchi les purs ruisseaux... »
A cet aveu naïf du timide Zéphire,
On entend des éclats de rire,

Des hourras, des mugissements
Capables d'ébranler jusqu'en leurs fondements
Les plus solides tours, les plus altières cimes.
Lui, s'enfuyant, leur dit : « Soyez fiers de vos crimes ;
Pour moi, je suis heureux des bienfaits que je rends. »

IV. — LA GRENOUILLE ET L'ÉCARLATE.

Une grenouille sort du fond de son marais.
Que voit-elle ? ô surprise ! ô joie !
Un butin merveilleux, une éclatante proie.
Elle aura, sans peine et sans frais,
Un morceau succulent, le festin le plus rare.
« Adieu les vermisseaux et l'herbe de la mare !
Dit-elle ; il me faut désormais
Des mets
Dignes de votre souveraine :
Noyez pas, des eaux je suis la reine ! »
A ces mots, elle saute et nage vers le bord,
Fière de s'emparer de la royale aubaine.
Or, qu'était-ce ? un chiffon d'écarlate... et la mort !

La pauvre jeune fille et le pauvre poëte
Séduits, l'un par l'éclat d'un renom glorieux,
L'autre par des habits, des bijoux précieux,
Rêvaient la plus douce conquête.
A celle-ci le déshonneur,
A tous deux misère et malheur !
Ils ont, en poursuivant l'amorce qui les flatte,
Saisi, les imprudents... un chiffon d'écarlate !

V. — LA POULE ET SES ŒUFS.

Il ne faut pas trop haut célébrer ton bonheur,
Tes succès ou ton héritage :
Mille jaloux viendront, sans pitié, sans honneur,
Envahissant ton seuil, réclamer le partage.

D'avoir ses œufs volés aussitôt que pondus
La poule se plaignait : « Que je suis malheureuse !
En voilà plus de cent déjà que j'ai perdus. »
On lui dit : « Désormais, sois plus silencieuse :
Veux-tu de tes amours qu'on respecte le fruit,
Ma chère, il faut pondre sans bruit. »

VI. — LA BREBIS ET LES GRENOUILLES.

Un jour une brebis tomba dans un étang.
Croyant voir arriver un nouvel habitant,
Grenouilles aussitôt vinrent lui faire fête
Et vanter de ces lieux les rares agréments.
Mais à pareil séjour notre brebis peu faite
Sortit, leur adressant mille remerciments.

La candide vertu peut, d'une âme novice,
Tremper sa robe blanche aux souillures du vice.
N'espérez pas la retenir
Dans votre impur limon, noirs enfants de l'abîme :
Elle saura bientôt, par un effort sublime,
Loin de vous s'élancer... pour n'y plus revenir.

VII. — L'HABIT DE MON GRAND-PÈRE.

Mon grand-père avait un habit
Qui, par hérédité, jusqu'à moi se transmit.
Mon aïeul, qui parvint à l'extrême vieillesse,
A sa mort seule le quitta;
Cent fois mon père le porta
Dans les beaux jours de sa jeunesse,
Puis votre serviteur enfant en hérita.
Messieurs, à ma pensée il apparaît encore,
Avec son drap chamois doublé de soie aurore,
Ses pans flottants et ses larges boutons.
Dans cet accoutrement je marchais tête fière,
Me rendant à l'église aux jours des grands sermons.
Les basques descendaient plus bas que mes talons,
Et, battant le pavé, soulevaient la poussière:
On riait, je ne riais point.

Tels et tels qui, de point en point,
Exigent, s'attachant à la mode nouvelle,
Les étoffes de prix, la forme la plus belle,
Mais dont l'œil est toujours en arrière fixé,
Dont l'esprit rétrograde, esclave du passé,
Se refuse au progrès en qui le monde espère,
Portent, sans s'en douter, l'habit de leur grand-père.

VIII. — LE CASQUE ET LE MIEL.

Dans le casque d'un preux frappé d'un coup mortel,
Des abeilles, un jour, déposèrent leur miel,
Offrant, après l'horreur de la guerre sanglante,
Des douceurs de la paix l'image consolante.

IX. — LA STATUE DE L'AMITIÉ.

Vers l'atelier de Praxitèle
Glycère accourut : « O sculpteur,
Avez-vous l'Amitié? dit-elle;
Je lui voue un culte en mon cœur.
— Tiens, la voici, répond l'artiste.
— Oh! dit-elle, elle est de moitié
Trop vieille, trop sévère et triste;
Ce n'est pas cela l'Amitié.
Mais voyez celle qui se joue
Parmi les fleurs d'un air joyeux
Pour une Amitié, je l'avoue,
Elle me conviendra bien mieux.
— De ton sort, dit le statuaire,
Que le ciel daigne avoir pitié;
Mais plus d'une avant toi, Glycère,
A pris l'Amour pour l'Amitié. »

X. — LE MARCHAND ET LE CHIEN.

Un marchand marchandait un chien;
A l'entendre, on eût dû le lui livrer pour rien :
« Je ne pourrai jamais, disait-il, m'en défaire;
L'argent que j'y consacre est de l'argent perdu. »
Quelques instants plus tard, pour qui l'eût entendu,
C'était une autre affaire :
Sur ses rivaux ce chien devait avoir le prix.
D'un contraste pareil notre animal surpris :
« D'où vient que, ce matin, votre voix mensongère,

Vant mes qualités, ce soir les exagère?
— Ce langage opposé, dit le marchand, crois-moi,
L'intérêt le dicta; que ce soit mon excuse.
Sur nos relations ton noble instinct s'abuse;
Mais le mensonge, mais la ruse,
Voilà de tout commerce et la base et la loi. »

XI. — L'ÉPERVIER ET LES COLOMBES.

« Ma race, disait l'épervier,
Des colombes est abhorrée;
Chacune obstinément dans son trou retirée...
Eh bien, jouons de ruse avec le colombier.
Mesdames, désormais je prêche l'abstinence;
Vive l'eau claire et le mais!
Je détesté le sang; je parcours le pays,
Contre vos oppresseurs étalant ma vaillance.
Quelques milans goutteux, par ma griffe abattus,
Témoignent hautement du zèle qui m'enflamme;
Enfin, pour prix de mes vertus,
J'obtiens l'une de vous, la plus belle, pour femme.
En bon parent, en bon voisin,
Sans nul soupçon, vers ma demeure,
On s'en vient visiter la sœur et le cousin:
Moi, fraternellement, je vous croque sur l'heure.
Si ma tendre moitié crie à la trahison,
Je sais, à coups de bec, la mettre à la raison. »
A ces mots, l'épervier, fier de son stratagème,
Va tenter l'aventure, et trop bien réussit.
Dans le meurtre à ce point le brigand s'endurcit,
Qu'un jour il dévora son épouse elle-même.

Peuple, avec les méchants ne faisons nul traité.

Quand je pense à ma fable, ô sainte liberté !
Par un pacte fatal je crois te voir unie
Avec la tyrannie.

XII. — LES DEUX COQS.

Dans Albion, deux coqs pour le combat dressés
Sur l'arène un beau jour, menaçants, hérissés,
Promettaient une lutte, et des plus acharnées.
Déjà l'on pariait bank-notes et guinées ;
Déjà des spectateurs les rangs étaient pressés...
L'un de nos champions tout à coup se ravise,
Et dit : « Pour le plaisir, pour l'intérêt d'autrui,
Nous allons aujourd'hui
Nous battre ! c'est sottise.
Ami, loin de nous attaquer,
Gardons nos forces toujours prêtes
Contre les ennemis qui viendraient pour croquer
Et notre grain et nos poulettes... »
A ces mots, laissant là les Anglais ébahis,
Et dans les airs se frayant un passage,
Nos coqs en liberté gagnèrent le pays.

Ne suivra-t-on jamais un exemple si sage ?

XIII. — LES MOUTONS VOYANT VENIR LE BOUCHER.

Un jour, loin du berger mollement étendus,
Moutons, brebis, agneaux jasaient dans la prairie.
Bientôt une brebis s'écrie :
« Mes enfants, nous sommes perdus !

Voyez-vous ce méchant qu'un cruel dogue escorte,
Ce boucher qui choisit entre nous, puis emporte
Toujours le plus gras, le plus beau ?
Enfants, que dirons-nous, s'il demande le maître ?
— Mère, répond soudain le plus petit agneau,
Moi, je le conduirai vers le maître, au hameau.
— Malheureux ! mais toi-même, il te prendra peut-être.
— Ah ! plutôt, reprend un mouton,
Disons-lui que le maître est loin de ce canton,
Que de longtemps sans doute il n'y doit reparaître.
Alors le méchant nous croira,
Et du moins, sans nous nuire, il s'en retournera.
— Mes plans, dit le bélier, sont meilleurs que les vôtres.
Adressons le brigand qui nous fit tant de mal
Au troupeau du voisin. Que le couteau fatal,
En s'éloignant de nous, retombe sur les autres !
— Je hais, dit la brebis, ton projet infernal ;
Un mensonge léger, dicté par la prudence,
Est excusable, je le pense ;
Mais je suis loin de l'approuver
S'il livre mon prochain afin de me sauver. »

XIV. — LE COR.

D'un antique manoir ridicule génie,
Un nain sur la muraille apercevant un cor,
Souffle avec peine, souffle encor.
Mais, adieu, fiers accents et suave harmonie :
L'airain n'exhale plus qu'un sourd ricanement ;
Et les vassaux disaient : « O le sot instrument ! »
Ils revinrent bientôt de cette erreur bizarre,
Lorsque le châtelain, sonnant une fanfare,
Des monts réveilla les échos.

Qu'un nain, de tes beaux vers ridicule interprète,
Ose d'une voix grêle évoquer tes héros,
Corneille, nous sifflons l'acteur, non le poëte.
Pour entonner les chants que ton souffle anima,
Il faut des Lekain, des Talma....

XV. — LE SOMNAMBULE.

Obéissant aux caprices d'un rêve,
A minuit un homme se lève,
Et tout droit vers un gouffre il va sans tâtonner.
Le versant allait l'entraîner,
Lorsqu'un ami du danger le retire.
Le somnambule éveillé sur-le-champ,
« Que maudit soit, dit-il, le rustre, le méchant
Qui dissipe mon rêve au gracieux sourire!
Sans toi je parvenais aux portes du bonheur!... »
Bientôt de sa colère il comprit l'injustice,
Et d'actions de grâce il combla son sauveur.

Vous, peuples, vous, enfants, que l'erreur ou le vice
Berce d'un rêve dangereux,
Ne blâmez pas le père ou l'ami généreux
Dont la voix vous réveille au bord du précipice.

XVI. — LE PIGEON ET LA GRENOUILLE.

Le pigeon se mirait au bord d'un pur ruisseau.
« Que des poissons, dit-il, le sort me fait envie!
Ne dit-on pas : Heureux comme un poisson dans l'eau?
De milans, de chasseurs ma race poursuivie
Traîne les jours les plus affreux. »

La grenouille cria : « Les poissons sont heureux!
Demandez au goujon quand le brochet le happe,
Demandez au brochet quand le pêcheur l'attrape...
Croyez bien qu'ici-bas le ciel sut ménager
A chacun sa part de danger. »

XVII. — LE RAT ET LES MOISSONNEURS.

Les blés étaient couchés sur l'aire,
Et les fléaux
A coups égaux
Battaient, battaient. Un rat, sortant de dessous terre,
Voit s'approcher sans crainte et moineaux et fourmis.
« Mon père avait bien tort de représenter l'homme
Comme
Un de nos cruels ennemis.
Vraiment, c'est pour nous qu'il travaille;
Voyez : pour épargner tout soin, tout embarras
Aux rats,
Il sépare, en suant, le froment de la paille.
Merci, bons villageois; pour la froide saison,
Je vais de votre offrande enrichir ma maison. »
Disant ces mots, quelle imprudence!
Il trotte vers les grains tombés en abondance.
Mais un villageois, par malheur,
Le voit, lève son fléau, frappe,
Et coupe la queue au voleur,
Qui tout sanglant, tout mutilé s'échappe,
Par son expérience averti désormais
Qu'un père en ses conseils ne nous trompe jamais.

XVIII. — LE MARTEAU.

D'une barre de fer un fragment retiré,
Et tout rouge sortant de la fournaise ardente,
Sur l'enclume à grands coups est battu, torturé.
En vain le malheureux gémit et se lamente.
« Quand de ce dur marteau serai-je délivré ? »
Dit-il ; mais, ô prodige ! aux tourments il échappe ;
En marteau se transfigurant,
L'esclave qui se fait tyran
Aujourd'hui sur l'enclume à coups redoublés frappe.

Ce valet qui, lassé d'un joug injurieux,
A son tour devient maître, et maître impérieux,
L'indomptable tribun, farouche patriote,
Qui saisit le pouvoir et commande en despote,
La victime d'hier transformée en bourreau,
Ne sont-ils pas ce fer qu'on transforme en marteau ?

XIX. — LE CHEVAL DE DON QUICHOTTE

ET L'ANE DE SANCHO PANÇA.

Don Quichotte, le soir d'une rude journée
Pleine d'émotions et de rares exploits,
A côté de Sancho sommeillait dans les bois ;
L'un rêvait aux grandeurs, et l'autre à Dulcinée.
Voyant leurs maîtres endormis,
Rossinante et Grison causaient en bons amis.
L'âne dit au cheval : « Mon brave Rossinante,
Il me vient une idée heureuse, surprenante ;

Veux-tu que, rejetant notre rôle passif,
Nous allions sans retard, et d'une âme aguerrie,
Parmi les animaux, race à l'esprit rétif,
Créer le noble état de la chevalerie?
L'un de l'autre jamais jaloux,
En compagnons toujours fidèles,
Nous courtisons toutes les belles
Qui broutent les prés andalous.
Forts de notre bon droit et de notre vaillance,
Nous redressons les torts, nous sauvons l'innocence.
Agneaux, ne craignez plus la colère des loups!
Faibles, soyez heureux; consolez-vous, victimes;
Tigres, nous voici : gare à vous! »
Mais l'autre : « Qu'attends-tu de tes efforts sublimes?
— Les pâturages les plus verts
Sont notre récompense;
On nous aime, à souhait s'arrondit notre panse,
Et notre renommée étonne l'univers.
— Crois-en ma vieille expérience,
Toute médaille a son revers.
J'ai mainte et mainte cicatrice,
Des dangers de la gloire ineffaçable indice;
La soif, la faim,
Les fatigues sans fin,
Le mépris et les coups ont été mon partage.
Toi, loin de nos combats par Sancho bien nourri,
Tu n'eus que les plaisirs et l'honneur du voyage.
Ah! songe à mes douleurs, vois mon corps amaigri...
— Je sens, dit le baudet, chanceler mon courage.
Je n'avais pas encore, il faut en convenir,
Sous ces noires couleurs entrevu l'avenir.
Beaux projets, je vous abandonne;
La gloire, je le vois, présente une couronne

D'épines et de fleurs... Qui craint de se blesser
A la saisir doit renoncer. »

XX. — DES TACHES AU SOLEIL.

Un ignorant
Un jour apprend
Que les savants, armés de leurs longs télescopes,
Ont vu des taches au soleil.
Il désire aussitôt la cécité des taupes
Et des marmottes le sommeil,
Honteux d'avoir longtemps admiré, trop crédule,
Cet astre qu'il croyait un astre sans pareil.
« Reviens de ton mépris injuste et ridicule,
Lui dit quelqu'un; rends-lui, crois-moi,
Ton admiration première,
Et ne cesse d'aimer cet astre, à qui tu doi
Une chaleur féconde et des flots de lumière. »

Dans l'homme de génie ou l'homme vertueux
Si vous avez surpris, d'un œil trop rigoureux,
Quelque faute inhérente à l'humaine faiblesse,
Que cela ne vous blesse,
Et sachez ne pas voir
Une tache dans ceux qui sur tous font pleuvoir
Et les bienfaits et le savoir.

XXI. — L'ÉGLISE DÉLABRÉE.

Voyez cette champêtre église,
Dont le vent sacrilége a renversé la croix;

Le lierre parasite a rongé ses parois,
Plus d'un lambris s'écroule à sa toiture grise.
Mais on entre; on entend de suaves concerts;
Des cœurs s'exhale la prière;
Les flots d'encens et de lumière,
Confondus, montent dans les airs.

Poëte, c'est là ton image :
La douleur sillonna ton front,
Le passant fit plus d'un affront
A tes habits fangeux que le temps endommage...
Mais ton âme, ô poëte! est le temple vivant
D'où s'échappe l'hymne infinie;
A la muse de l'harmonie
Ton cœur religieux voue un culte fervent.

XXII. — LES DEUX HOMMES QUI NAGENT.

Deux hommes en nageant longeaient une rivière.
L'un, sans regarder en arrière,
Se laissait aller au courant
Doucement, à son aise; et l'autre, différent,
S'arrêtait pour prêter une main tutélaire
A des enfants lassés, à de faibles amis.

L'un c'est le citoyen, pendant sa vie entière,
Utile à sa famille, utile à son pays;
L'autre c'est... pour lui j'en rougis,
L'égoïste ou le solitaire.

XXIII. — LE PAPILLON ET LE CHOU.

Un papillon volait, plus léger que le vent,
Du chèvrefeuille au lis, du jasmin à la rose.
Le chou, qui le nourrit avant
Sa brillante métamorphose,
« Viens, mon fils, lui dit-il, un instant pose-toi
Sur moi...
— Quoi ! je m'abaisserais à ceux de ton espèce,
O race informe, lourde, épaisse !
Répond brutalement le rival des zéphyrs.
Laisse-moi savourer, au gré de mes désirs,
Les sucs les plus exquis et les fleurs les plus belles. »
A ces mots, le chou répartit :
« Mon petit,
Tu n'étais pas si fier quand, privé de tes ailes,
Chenille, tu rongeais mes feuilles maternelles.
Mais, comme toi, plus d'un, il faut en convenir,
Osa, pendant le sort prospère,
Renier ses amis et rougir de son père,
Et des bienfaits reçus perdit le souvenir. »

XXIV. — LE LIERRE ET LES DEUX ORMEAUX.

A deux ormeaux voisins le lierre s'adressa,
Demandant un appui pour sa tige flexible.
L'un d'eux, trop fier, le repoussa ;
Son compagnon se montra plus sensible.
Il en fut bien récompensé :
Plus tard, quand les hivers de leur souffle glacé

Venaient attrister la nature,
L'arbuste l'entourait, fidèle, lui tressant
Une couronne de verdure;
L'autre, squelette aride, effrayait le passant.

Accueillons, pendant la jeunesse,
Les riantes illusions.
Malgré les mauvais jours et les déceptions,
Les tendres sentiments reverdiront sans cesse.
Bravant l'injure des autans,
De souvenirs purs et constants
Ils pareront notre vieillesse,
Et feront de la vie un éternel printemps.

XXV. — LA TROMPETTE ET LE GLAIVE.

Un jour, entre deux camps la bataille s'engage.
La trompette, soudain, sonne un chant martial :
« Glaive, sors du fourreau, c'est l'heure du carnage! »
Et le glaive, docile au belliqueux signal,
Vole, étincelle, frappe et gagne la victoire.
La trompette s'écrie alors :
« Bravo, mon camarade! à nous toute la gloire!
Ensemble partageons la dépouille des morts!
Ah! pour avoir si bien échauffé ta vaillance,
J'ai droit, sans contredit, à la meilleure part. »
Mais un nouveau combat se déclare plus tard,
Et la trompette sonne, et le glaive s'élance.
Sur l'arène bientôt il tombe mutilé,
Tandis que lâchement madame la trompette
A pris devant le feu la poudre d'escampette.
« Ce glaive était, dit-elle, un franc écervelé
Qu'à la raison, vraiment, on a bien fait de mettre. »

Ici certains journaux doivent se reconnaître :
Par des cris de guerre, en tout temps,
Ils agacent les nerfs, ils font grincer les dents.
Des combats, à leur voix, bravez-vous la tempête?
Vous êtes des héros ! Partageons le butin!
Disent-ils après la conquête.
Éprouvez-vous une défaite?
Brouillons, vous méritez ce terrible destin!
Disent-ils, battant en retraite.

XXVI. — L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Amour jouait parmi les fleurs;
Il fut piqué par une abeille.
Jamais une douleur pareille
Ne lui fit verser tant de pleurs.
« Ma mère, dit-il, je me meurs ! »
Il court, trépigne, se désole.
Vénus l'embrasse, le console,
Et, souriant, elle lui dit :
« Si d'un aiguillon si petit
Tu ressens des douleurs mortelles,
Combien plus doit souffrir un cœur
Poursuivi par ton œil vainqueur,
Percé par tes flèches cruelles ! »

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

I. — LA TOURTERELLE QUI PLEURE.

Une reine qu'alors la vieillesse courbait
Disait à deux enfants, ses deux petites-filles :
« Là, près de moi, venez, et soyez bien gentilles.
Écoutez : chez ma sœur, la reine du Thibet,
Dans une cage d'or est une tourterelle.
Si vous saviez comme elle est belle,
Précieuse surtout ! Qu'un enfant soit méchant
Dans le palais, et sur-le-champ
On voit pleurer la tourterelle.
Tenez, si de ma sœur je la peux obtenir,
Pour vous bien éprouver je la ferai venir. »
Mais l'aînée aussitôt : « Ma grand'mère, dit-elle,
Qu'elle ne vienne pas ! Lorsque j'ai le malheur
De commettre une faute et mériter un blâme,
Je sens, à chaque fois, s'élever en mon âme
Un reproche vivant, une amère douleur.
— Maman, dit à son tour la plus jeune princesse,
Chez ma tante sans doute elle a beaucoup pleuré :
Ah ! faites-la venir, grand'mère, et je serai
Si sage que bientôt elle rira sans cesse. »

II. — LE PAPILLON BLEU.

« O papillon d'azur, en quels lieux as-tu pris
La couleur dont ton aile est peinte? »
L'insecte répondit : « Mon corps porte l'empreinte
Des fleurs que je préfère et dont je me nourris ;
Le lin flexible et la molle pervenche
Me livrent tour à tour leur coupe de saphir,
Puis encor cette fleur qui sur l'onde se penche,
Le beau myosotis, la fleur du souvenir. »

Comme ce papillon, l'esprit humain reflète
Les sucs dont il fit la conquête :
Pour abreuver notre âme, en tout temps choisissons
La source la plus pure et les sages leçons.

III. — LA CHARITÉ.

A MADAME .....

Un jour la Charité du paradis s'envole,
Et voit dans nos chemins un frêle nouveau-né,
A demi-nu, transi, pleurant, abandonné.
Par mille doux baisers vite elle le console.
Dans un pan de sa robe alors le réchauffant,
Vers les grands d'ici-bas, joyeuse, elle l'emporte;
Aucun de son palais ne leur ferme la porte,
Et, par amour pour elle, on adopte l'enfant.

Pour mes Fables ainsi vous agissez, madame :
Des plus indifférents vous savez toucher l'âme,
Et, grâce à votre zèle, à vos soins protecteurs,
Mes vers, ô toute bonne ! ont trouvé des lecteurs.

IV. — L'ESPRIT ET LE CŒUR.

A MADEMOISELLE LÉONTINE GOZLAN.

Exilé sur la terre, Apollon, dieu du jour,
Berger, prit pour compagne une simple bergère.
Or, il naquit de leur amour
Une fille espiègle, légère,
Semblable par l'esprit à son père immortel,
Par le cœur s'élevant jusqu'au cœur maternel.
Apollon lui dit : « O ma fille !
De nous deux qui préfères-tu ? »
Alors l'aimable enfant : « Ma mère a la vertu,
Le dévouement sublime, et toi le nom qui brille :
Pour ta gloire, je veux, mon père, t'admirer;
Ma mère, pour ton cœur laisse-moi t'adorer. »

V. — LE LABOUREUR ET LES RONCES.

D'un champ que dévoraient la ronce et le chardon,
Un laboureur, certain jour, fit l'emplette.
De tout germe mauvais pour faire place nette,
Il saisit une faux, il allume un brandon,
Il arme ses voisins, ses amis et sa femme.
Mais contre la croisade une ronce réclame
Et dit :
« Vous avez tort, sans contredit,
De porter contre nous et le fer et la flamme :
Ce champ fut de tout temps notre propriété
Et par droit de conquête et par droit d'héritage. »
Le campagnard répond : « La belle, en vérité,

Que m'importe ton bavardage?
Vous nuisez à mon labourage;
Plaignez-vous tant que vous voudrez,
Mesdames, vous y passerez. »

O vous qui du bonheur étouffez la semence,
Préjugés, vieux abus, trop bien enracinés,
Dans le champ social le progrès, qui s'avance,
Bientôt, j'en ai l'espoir, vous aura moissonnés.

VI. — LES MOUTONS ET L'HERBE AU SUC D'OR.

Chez un fabuliste persan
J'ai lu ce conte intéressant :
Dans certaine contrée il naît une herbe rare,
Aux effets merveilleux, à la vertu bizarre;
Malheur aux moutons imprudents
Tentés de s'en repaître! Il s'attache à leurs dents
Une jaune liqueur, vernis ineffaçable,
Qui leur rend sur-le-champ tout mets insupportable.
On la nomma l'herbe au suc d'or.

A l'avare, je crois, pensait le moraliste :
Quand le brillant métal a séduit l'égoïste,
A tout noble penchant son cœur glacé résiste;
Dans un dégoût suprême il meurt sur son trésor.

VII. — LE VENT ET LE SABLE.

Un jour, dans le désert, le vent impétueux
Et le sable mouvant se disputaient tous deux.
Le premier disait : « Je renverse!
— Je bâtis! » disait l'autre à la partie adverse.

Un derviche en ces mots jugea le différend :
« O vent, tu dois céder la victoire à ton frère,
Car tout cœur généreux préfère
Le fondateur au conquérant. »

VIII. — LE PAPILLON ET LA GUÊPE.

Au sein d'une prairie
Verdoyante, fleurie,
Voltige un papillon.
Survient un autre insecte armé de l'aiguillon ;
C'est la guêpe inhumaine.
« Déserte mon domaine !
Dit-elle ; à moi le suc et le parfum des fleurs ! »
Le papillon répond : « Pour toi seule l'aurore
A-t-elle fait éclore
Ce nectar embaumé, ces suaves couleurs ?
Moi, du bout de ma trompe et du bout de mes ailes
Caresser doucement les corolles nouvelles,
Voilà mon bonheur, mon plaisir ;
Ne peux-tu, comme moi, te repaître à loisir ?
— Ton bonheur me rend malheureuse ! »
La guêpe furieuse,
A ces mots s'élançant,
De son dard perce et tue un rival innocent.

Dans le monde quelle est la guêpe de ma fable.
C'est l'égoïsme insatiable.

IX. — LE SERPENT ET L'ANGUILLE.

Une anguille poursuivie
Par un noir serpent

A son lit limoneux veut confier sa vie.
« Lâche ! dit le monstre rampant,
N'as-tu pas, comme moi, des dents pour te défendre?
— Mais les tiennes toujours distillent le poison. »
A ces mots, et sans plus attendre,
L'anguille disparut, et l'anguille eut raison.

X. — ÉSOPE ET RHODOPE.

De la courtisane Rhodope
Le bossu phrygien, pour sa difformité,
Se voyait toujours rebuté.
« Aimez, lui dit quelqu'un, aimez le sage Ésope,
Et l'on verra s'unir ces deux rares trésors :
La beauté de l'esprit et la beauté du corps. »

XI. — L'HOMME ET LE ROSSIGNOL.

Un homme en son jardin cultive un beau rosier,
Où chaque jour naît une rose.
Mais un oiseau, le chantre au sublime gosier,
Ravage chaque jour la fleur à peine éclose.
L'homme, avec un filet sur l'arbuste attaché,
Prit notre rossignol et vous le mit en cage.
Celui-ci, par son doux ramage,
Fit si bien qu'il fut relâché.
« Merci, maître, dit-il ; cet acte de clémence
Mérite bonne récompense.
Creusez... là... sous vos pieds je vois de l'or caché. »
L'homme creuse aussitôt, et trouve dans un vase
Un grand trésor. Émerveillé,

Devant le blond métal il se tient en extase.
Enfin: « Suis-je endormi, dit-il, suis-je éveillé?
Comment! celui qui voit un trésor sous la terre,
Chose plus facile pourtant,
Ne peut pas découvrir le piége qu'on lui tend! »
Le rossignol répond: « Sachez tout le mystère:
Tel, pour lui-même aveugle, imprévoyant,
Dans le péril tomba par ignorance,
Qui tout à coup se montre clairvoyant,
Lorsqu'il est inspiré par la reconnaissance. »

XII. — LES DEUX CHIENS.

Gardiens d'un grand troupeau, deux mâtins vigoureux
Ainsi parlaient un jour entre eux:
« Frère, si les moutons s'écartaient dans la plaine,
Au ciseau du tondeur s'ils refusaient leur laine,
S'ils voulaient se soustraire au couteau du boucher,
Que ferais-tu? — Pour les remettre à l'ordre,
A belles dents j'irais les mordre,
Les harceler, les écorcher...
— De tels projets aux miens sont tout à fait contraires:
Des loups et des voleurs préservons les troupeaux;
Ne tournons pas contre eux nos gueules meurtrières;
Soyons leurs défenseurs et non pas leurs bourreaux. »

XIII. — L'ANE.

Quelqu'un disait à l'âne: « Eh! qui reconnaîtrait
Dans cet être maussade, à la marche pesante,
Cet ânon gracieux, à la taille élégante,
Qui gaîment dans les prés sautillait, folâtrait! »

Mais le baudet : « Dans ma jeunesse,
Je ne prévoyais pas les longs et tristes jours
Où mon corps recevrait sans cesse
Des coups si douloureux et des fardeaux si lourds. »

XIV. — LE CASTOR ET LE CHASSEUR.

Un castor pris au piége était par un chasseur
Employé... comme laboureur.
Jugez de son supplice et de sa maladresse.
Vainement sur son dos on usait l'aiguillon,
Il se couchait sur le sillon.
Le chasseur furieux l'accusant de paresse,
Mon castor à la fin sur ses pieds se redresse,
Et lui dit : « Donnez-moi du mortier, du moellon,
Laissez-moi, c'est mon goût, redevenir maçon,
Et du travail je reprends l'habitude. »

Tel que vous prétendez être un franc paresseux,
Bientôt vous le verrez adroit, laborieux ;
Mais il faut le classer selon son aptitude.

XV. — OUI ET NON.

Deux êtres exclusifs, comme gens à systèmes
Qui, sans discernement, adoptent les extrêmes,
Oui, non, vivaient jadis chacun de son côté.
Toujours, par complaisance ou par simplicité,
L'un était pour l'affirmative,
Et l'autre, bizarre, entêté,
Se tenait sur la négative.
Le vrai, le faux, nos forcenés
Confondaient tout, comme vous devinez.

Cette monomanie absurde, inconcevable,
Leur valut maints broçards, leur fit maints ennemis.
A la fin, chacun d'eux, à la raison soumis,
Se montra désormais plus juste, plus traitable.
On les vit, renonçant à leur rivalité,
S'embrasser comme deux bons frères.
S'ils soutiennent encor des arguments contraires,
C'est pour l'amour du bien et de la vérité.

XVI. — LE TÉLESCOPE ET LE MICROSCOPE.

Un jour l'orgueilleux télescope
Ainsi parlait au microscope :
« Mon antipode, admire-moi !
Au savant quand j'indique et la marche et la loi
Des sphères et des cieux où mon œil l'accompagne,
Dans une goutte d'eau, toi, tu vois l'Océan,
Du ciron tu fais un géant,
Du grain de sable une montagne...
Jusqu'à ma gloire en vain tu voudrais t'élever;
Auprès du mien, ton rôle est sans nulle importance. »
Le microscope alors : « Pour qui sait observer,
Que lui font des objets la grandeur, la distance ?
Tous, indistinctement, Dieu sut les abreuver
Des flots de son amour et de son harmonie;
Chaque être s'alimente à la source infinie...
Donc, appréciez mieux nos rôles différents :
A moi la terre, à vous les célestes royaumes;
Mesurez les soleils, laissez-moi les atomes :
Tous, à titres divers, sont également grands. »

XVII. — LE BONHEUR.

« En suivant des grandeurs le chemin si battu,
Vers le bonheur j'arriverai, sans doute?...
— Pour trouver le bonheur, change, change de route;
Suis le chemin de la vertu. »

XVIII. — L'ANE ET LE CHIEN.

Un jour, maître baudet dit avec insolence:
« Ce gros chien dont chacun vante la vigilance,
Je le vois tout le jour dans sa niche endormi. »
Quelqu'un répliqua : « Mon ami,
Sur ce fidèle Argus il ne faut que l'on glose:
C'est vrai, le jour il se repose;
Mais contre le voleur qui vient rôder sans bruit
Il est debout toute la nuit. »

XIX.

LA JEUNE FILLE, LE CHAT ET LE CHARDONNERET.

Emma couvait des yeux un beau chardonneret
Qui dans les champs voltigeait, folâtrait.
« Si je l'avais dans une cage,
Disait la jeune fille, oh! que j'admirerais
Et sa voix ravissante et son brillant plumage!
Chaque jour, je lui donnerais
Du sucre, des gâteaux... Oh! que je l'aimerais!
— Et moi, disait un chat, que je le croquerais!... »

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

I. — LA NEIGE.

« D'où viens-tu, neige et si pure et si blanche ?
— Je viens de la montagne où roule l'avalanche
Et dont le front perce les cieux.
Je trouvais mon séjour triste et froid ; ces hauts lieux
Étant de tous les vents la patrie éternelle,
Je priai l'Aquilon, qui me prit sur son aile,
De me porter au sein d'une grande cité.
Ah ! j'arrive... » Elle tombe au milieu de la ville,
Se fond sur les pavés et devient fange vile.

Des champs, ô jeune fille, aime l'obscurité.
Les cités à ton âme offriront plus d'un piége :
Là tu perdras, comme la neige,
Ta blancheur et ta pureté.

II. — LE TROUBADOUR A LA CROISADE.

AUX DÉMOCRATES ET AUX SOCIALISTES.

Pour ressaisir la croix dans Solyme ravie,
Pour chasser l'Ottoman des rives du Jourdain,

Une nombreuse armée assiégeait Saladin.
Bientôt parmi les chefs une funeste envie,
De rivales prétentions
Allument la discorde et les dissensions;
Chacun veut diriger la croisade sacrée.
Or, on voyait un troubadour,
Portant la croix d'azur, sa couleur préférée,
Visiter chaque tente et les rangs tour à tour.
Un jour un vaillant capitaine
Lui dit: « Déclare-nous ta foi!
Entre Philippe-Auguste et le duc d'Aquitaine
Et le comte de Flandre, enfin, décide-toi.
Aujourd'hui, mais d'une âme et résolue et franche,
Adopte la croix rouge ou la verte ou la blanche;
Qu'on sache quel parti doit t'avoir pour soutien... »
Le troubadour répond: « Frère, je suis chrétien!
Et je veux dans l'armée entière
Entonner mon cantique et ma chanson guerrière.
Que me font les discords des barons et des rois?
Ai-je pour le *Croissant* abandonné la *Croix?*
Suis-je de Saladin l'espion, le complice?
Irai-je, renonçant à mon rôle pieux,
Me faire le vassal d'un chef ambitieux?
Non! je suis un soldat de la sainte milice. »

III. — L'AIGLE ENCHAINÉ.

Au sommet du Caucase, un aigle dans son aire
S'éveille, et se livrant à de nobles transports:
« J'irai ravir sa proie au tigre sanguinaire;
« Je vaincrai mes rivaux les plus fiers, les plus forts,
« Et j'espère qu'un jour, pour prix de mes efforts,
« Je porterai le dieu qui porte le tonnerre! »

Sa grande aile, à ces mots, se déploie et son corps
S'agite... mais en vain... ses serres obstinées
Refusent leur service ; un satyre odieux
Sur le rocher, la nuit, les avait enchaînées.

L'aigle, c'est le génie aux élans glorieux.
Souvent la pauvreté, riant de son extase,
Dans un réseau de fer tient ses membres liés ;
Il a, comme l'oiseau qui s'éveille au Caucase,
Des ailes à la tête et des chaînes au pied.

IV. — L'ORCHESTRE.

Deux amis, le premier pessimiste et railleur,
L'autre rêvant pour tous un avenir meilleur,
Chaudement soutenaient leurs différents systèmes.
« Mon cher, vous poursuivez d'insolubles problèmes !
Dit enfin le sceptique ; il y faut renoncer.
De votre Eldorado nous devons nous passer.
Loin de vous confier aux mensonges d'un prisme,
Descendez au réel ; songez à l'égoïsme
Qui tient les hommes divisés.
Les voyez-vous, de caractères,
De vœux et de besoins constamment opposés ?
Comment associer ces éléments contraires ?
Tous les beaux résultats, par des rêveurs promis,
Ce sont les fruits dorés du pays des chimères :
Je le crois comme vous, les hommes seront frères ;
Mais toujours ils vivront en frères ennemis. »
A riposter l'autre s'apprête,
Lorsque d'un grand concert l'affiche les arrête.
Ils prennent place. En ce moment,
Chaque instrument,

Sur tous les tons, à part, sans mesure, résonne.
C'est un bruit, un vacarme à rendre les gens sourds.
Mais ce tohu-bohu n'épouvante personne :
Tout concert, on le sait, prélude ainsi toujours.
« Du chaos social je trouve ici l'emblème !
Dit notre pessimiste, en reprenant son thème.
Le parallèle est peu flatteur,
Mais il offre l'attrait de la vérité même. »
Il parlait ; tout à coup l'archet régulateur
Soumet les instruments à sa loi fraternelle.
Pas un ne s'y montre rebelle ;
Le rôle est à chacun sagement adapté ;
Et le rauque clairon, et le hautbois si tendre,
Et la flûte au son velouté,
Ensemble ou tour à tour savent se faire entendre.
Depuis le violon, virtuose accompli,
Jusqu'au triangle monotone,
A nul on n'imposa le silence et l'oubli.
L'orchestre pleure, gronde, tonne ;
C'est l'amour, c'est la paix, la guerre, l'ouragan.
De cette immense voix, de ce foyer géant
L'harmonie en torrent roule et se précipite.
Tout l'auditoire est enchanté
Et de bonheur tout cœur palpite.
« Ami, dit le croyant, de plaisir transporté,
Loin de vous désormais le doute et l'ironie ;
Le contraste des sons a produit l'harmonie :
C'est le tableau vivant de la fraternité,
Et l'unité naîtra de la diversité. »

V. — LE RHONE ET LE LAC DE GENÈVE.

Le Rhône, rapide, écumant,
Roule du haut des monts et se fraie un passage
A travers les eaux du Léman.
Le lac lui dit un jour : « Écoute un avis sage :
Dans mon lit calme et pur endors-toi mollement;
Quelle impatience t'irrite?
Vois : contre les vents orageux
De mille sommets neigeux
L'éternel rempart nous abrite.
Pour goûter désormais un facile repos,
Laisse mon onde avec tes flots
Se marier et se confondre... »
Mais le fleuve, sans lui répondre,
Précipite sa course. Ah! c'est qu'il veut remplir
Sa tâche utile et glorieuse,
Quoiqu'en ses profondeurs une mer furieuse
Doive bientôt l'ensevelir.
Tout fier du but qu'il se propose,
Il se hâte, et chaque cité,
Et chaque rive qu'il arrose
Lui doivent la richesse et la fertilité.

Beau fleuve, ainsi que toi jamais ne se repose
Celui qu'une foi vive est venue agiter.
Par une main divine il se laisse conduire,
Et, tout au seul devoir dont il sait s'acquitter,
Le danger ne peut l'arrêter,
Le plaisir ne peut le séduire.

VI. — LA LOIRE ET L'OCÉAN.

Arrivant à son embouchure,
La Loire s'écria : « Je porte des vaisseaux!
Je vous méprise tous, rivières et ruisseaux! »
Mais l'Océan connait son origine obscure:
« Ces rivières, dit-il, ces modestes ruisseaux,
Qui perdirent leurs noms en te versant leurs eaux,
Réponds, trop vaniteuse Loire,
Eux seuls ne font-ils pas ta fortune et ta gloire? »

Parmi nos célèbres auteurs,
Tel qui, fleuve abondant, roule son onde altière,
Ne serait qu'une humble rivière
S'il n'avait pas trouvé des collaborateurs.

VII. — LE NID ABANDONNÉ.

« Oiseau, je te vois, effaré,
Fatiguer l'air à grands coups d'aile.
De ta compagne si fidèle
La mort t'a-t-elle séparé?
Dis le sujet de ta souffrance...
— J'avais, par des soins assidus,
Bâti mon nid, douce espérance!
Hélas! soins et travaux perdus!
Parcourant les forêts, une troupe bruyante
A jeté dans mon cœur le trouble et l'épouvante.
Adieu! ne me retenez plus;
Puisque le ciel encor me permet que je ponde,
Laissez-moi demander à des bois plus touffus
Une retraite plus profonde. »

Vous le voyez, l'oiseau veut couver en secret.
Malheur s'il n'a pu fuir le regard indiscret!
La plante germe sous la terre :
Avant que, glorieuse, elle apparaisse au jour,
A toute œuvre de foi, de génie et d'amour,
Il faut l'ombre, il faut le mystère.

VIII. — LA TACHE ENLEVÉE.

Le long des boulevards un bohémien se poste,
Voit un passant, l'accoste,
Et le saisit
Par son habit.
« J'ai, dit-il, un savon de vertu sans pareille;
Monsieur, laissez-moi faire, et vous verrez merveille. »
Disant ces mots, avec acharnement
Il frotte un coin du vêtement.
« Monsieur, une autre fois sachez me reconnaître! »
Dit en riant le double traître.
Le pauvre patient s'éloigne satisfait;
Mais bientôt il voit, stupéfait,
Avec la tache, hélas! l'étoffe disparaître.

Un critique sévère, aristarque nouveau,
Afin de l'épurer à votre œuvre s'attache.
Craignez qu'en enlevant la tache
Il n'enlève aussi le morceau.

IX. — L'ÉCLAIR ET L'ARC-EN-CIEL.

A l'Arc-en-ciel l'Éclair dit en passant :
« Ma tâche est glorieuse!

Dans la nuit la plus ténébreuse,
De mon foyer s'échappe un jour éblouissant.
— A toi, dit l'Arc-en-ciel, tout bon cœur me préfère;
Tandis qu'au sein de l'atmosphère
Ta perfide lueur porte un feu menaçant,
Moi, j'annonce aux mortels la fin de leur souffrance.
Juge combien nous différons :
A la terre nous inspirons,
Toi la crainte, et moi l'espérance. »

X. — LA CRUCHE ET LE COURTISAN.

Une cruche au bord d'un ruisseau
Se courbait pour puiser de l'eau.
Un passant qui la vit se mit à rire d'elle.
Or, le roi se présente, avec sa cour fidèle,
Sur un char d'écarlate et d'or tout reluisant.
Notre homme était un courtisan;
Il attend le monarque et, pour prouver son zèle,
Il va se prosterner aux pieds du souverain.
Le cortége s'éloigne, et le vase, soudain,
Dit au rieur que l'ivresse transporte :
« Notre intérêt nous fit agir de même sorte :
Je me baissais pour boire et m'emplir jusqu'au bord,
Et vous, pour obtenir des faveurs et de l'or. »

XI. — UNE ASSEMBLÉE.

Pour n'y plus revenir j'abandonne cet antre !
Quelle confusion, quel vacarme ! Le centre,
Et la droite, et la gauche, et les extrémités,
Imitent de la mer l'horrible turbulence.

Cent fois le chef crie : Écoutez!
Et personne n'écoute; en vain il dit : Silence!
Nul ne se tait. Enfin, hors des bancs on s'élance.
Un intérêt plus vif, un soin plus important
Les tourmente... Au dehors le dîner les attend.

Vous avez, dira-t-on, vous avez, je le pense,
Voulu peindre un essaim d'écoliers révoltés...
Non, mais une séance
De la chambre des députés.

XII. — LA ROSE ET L'HOMME SANS YEUX ET SANS ODORAT.

A M. HIPPOLYTE LUCAS.

« Je déteste la rose et ses dards inhumains!
Ils percent mon habit et déchirent mes mains!
Qu'on vante désormais ta beauté sans pareille
Et ton parfum si doux... Rose, maudite fleur,
Tu n'as, à mon avis, ni beauté, ni senteur. »
Notre homme se trompait, et ce n'est pas merveille
Que la colère seule à ce point l'égarât :
Il lui manquait deux sens, la vue et l'odorat.

Lorsque vous entendez plus d'un esprit morose
Nier votre croyance et vos rêves chéris,
Femme, poëte, enfant, ne soyez pas surpris :
Songez au malheureux qui méprisait la rose.

XIII. — LES ŒUFS ET LES POULETS.

Un voyageur lassé, pauvre, et que la faim presse,
Appelle une fermière et lui peint sa détresse.

« J'ai, dit-elle, les œufs les plus beaux, les plus frais;
Volontiers, croyez-moi, je vous les offrirais.
Mais quelques mois encor, si vous savez attendre,
Vous aurez votre part de maint poulet bien tendre. »
Le voyageur répond : « Attende qui pourra !
Sait-on ce que demain le sort décidera?
C'est la faim d'aujourd'hui qu'il me faut satisfaire.
Il est souvent perdu le plaisir qu'on diffère.
Vos poulets, en espoir, sont fort bons, je le veux ;
Mais, pour le moment, je préfère
Des œufs. »

XIV. — LA DOUBLE IVRESSE.

Un jour, Anacréon, déguisant sous les fleurs
Et ses cheveux de neige et ses rides naissantes,
Du plus joyeux festin savourait les douceurs.
Dans sa coupe un essaim de Grecques ravissantes
Répandait lentement un pétillant nectar,
Et bientôt de l'heureux vieillard
Éclatait l'abondante verve,
Et, la lyre et la voix entremêlant leurs sons,
Il charmait les échos de ses molles chansons.
Plus loin, du jus bachique abreuvé sans réserve,
Un esclave au corps chancelant,
A l'œil terne, au geste insolent,
Effrayait l'Amour et les Grâces :
Seul, le Mépris suivait ses traces.

Le vin qui, pris à flots, peut rendre l'homme vil
Du sage embellit l'existence,
Et le poison le plus subtil
Est salutaire et doux, versé par la prudence.

Tandis que les plaisirs, dont on est ménager,
Nous font l'esprit plus libre et le corps plus léger,
Les folles passions, comme une ardente lave,
En dévorant les sens éteignent la raison.
Ah ! distinguons toujours l'ivresse de l'esclave
De l'ivresse d'Anacréon !

XV. — LE MAT DE COCAGNE.

Au milieu d'une place où la foule se presse
Le mât de Cocagne est planté.
Pour atteindre le but ardemment souhaité
Vingt rivaux lutteront de vigueur et d'adresse.
De la base au sommet un savon étendu
Éloigne encor le prix dans les airs suspendu.
Mais contre cet obstacle une ruse s'emploie :
Une cendre subtile aplanira la voie.
Le premier, de la lutte entendant le signal,
Des mains, des pieds s'attache à l'arbre colossal.
Il s'agite, il sue, il se lasse
Et tombe ; un second le remplace.
Après de longs efforts, le second redescend.
L'œil fixé vers le but où chacun d'eux aspire,
Tous rendent, chaque fois, le chemin moins glissant.
Plus haut que ses rivaux un dernier s'avançant.
Vers le sommet mobile et s'arrête et respire ;
Pour l'objet de ses vœux longuement il soupire ;
La cendre encor fait son devoir...
Hélas ! avec sa force il voit fuir son espoir ;
Un autre, plus heureux, franchissant la distance,
Vers le but désiré parvient sans résistance.

Ainsi, l'humanité cherche un bonheur lointain
Qui va se perdant vers la nue.
Par le siècle qui meurt la conquête obtenue
Est du siècle naissant l'héritage certain.
Frères, nous saisirons, — l'espérance est permise, —
La douce récompense à nos efforts promise.

XVI. — LE CHANT DU CYGNE.

Dans son nid de roseaux le cygne allait mourir.
Voilà les campagnards empressés d'accourir
Pour admirer ce chant d'une douceur extrême
Que, selon la tradition,
Fait entendre le cygne à son heure suprême.
Jugez de la déception
Que bientôt éprouva l'agreste aréopage :
L'oiseau, péniblement poussant un cri sauvage,
Vit s'éteindre avec lui sa réputation.

Plus d'une gloire est usurpée ;
Plus d'un cygne en impose à la foule trompée.
Tel dont les chants jamais ne furent entendus
Profite des honneurs réservés au génie :
On en voit, exploitant leurs talents prétendus,
Arriver à l'Académie.

XVII. — LA BUCHE ET LE CHARBON.

Au sein de l'âtre, en hiver,
Une bûche de bois vert
De pleurs inondait la cendre,
Poussait de longs soupirs, de longs gémissements.
Un charbon, lassé de l'entendre,

Lui dit : « Pourquoi ce bruit ? Vois quels sont mes tourments !
Répond-elle. — En voyant les pleurs dont tu t'abreuves,
Reprend le charbon, je conclus
Que tu subis ici tes premières épreuv :
Mais moi j'ai tant souffert que je ne pleure plus. »

XVIII. — L'ARMURE ET LE LIVRE.

A M. ÉDOUARD GRANGER.

L'autre jour, dans vos ateliers
Je m'égarai, lisant votre recueil de fables.
De l'armure des chevaliers
S'échappèrent soudain des rires formidables.
Casques, cuirasses et brassards,
Cottes de mailles et cuissards,
Retentissant, disaient : « Pourquoi l'artiste habile
Qui sut ressusciter les tournois valeureux
Perd-il des instants précieux
A noircir le papier de son encre futile ?
Lorsque sous les feux du soleil
Nous irons resplendir d'un éclat sans pareil,
Pauvre recueil, dans la poussière
Tu resteras enseveli,
Sous une enveloppe grossière
Tu dormiras dans ton oubli... »
Et moi, je répondis pour le livre modeste :
« Ah ! l'artiste, je vous l'atteste,
N'a pas perdu son temps ; si d'un adroit burin
On l'a vu façonner et le fer et l'airain,
N'a-t-il pas évoqué, d'une âme poétique,
Les préceptes sacrés de la sagesse antique ?

Ses vers, sortant bientôt de leur obscurité,
Brilleront, comme vous, d'un éclat mérité. »

XIX. — ÉSOPE ET LE LABOUREUR.

A M. PIERRE LAMBERT.

Laissant jaillir à flots ses vives paraboles,
Ésope dans les champs suivait un laboureur.
Lors un passant d'un ton railleur :
« Loin d'ici le bavard et ses contes frivoles !
S'il veut vivre, à son tour qu'il prenne l'aiguillon ! »
Mais le bon laboureur que cet outrage blesse :
« Qu'Ésope dans mon cœur répande la sagesse,
Je sèmerai pour lui le grain dans le sillon.
La science qui nourrit l'âme
Vaut le pain qui nourrit le corps,
Et celui qui la verse en paroles de flamme
Doit recevoir le prix de ses nobles efforts. »

XX. — L'ENFANT ET LES BOTTES DE SON PÈRE.

A MON PETIT LOUIS.

« Or, la lune dorait le pli des vagues bleues ;
« L'Ogre ronflait horriblement,
« Et le petit Poucet doucement, doucement,
« Lui prit ses bottes de sept lieues.
« Chaque botte était fée, et, par enchantement,
« De se rapetisser l'une et l'autre s'empresse,
« Et Poucet en trois pas arrive chez l'ogresse... »
Un tout petit enfant, jusqu'alors attentif

Au récit de Perrault, le conteur si naïf,
Interrompt brusquement sa mère :
« Je vais, dit-il, dès aujourd'hui,
Chausser les bottes de mon père,
Et je pourrai marcher aussi vite que lui. »
Sur une chaise il grimpe, et dans la double gaine
Le voilà s'enfonçant jusqu'au milieu du corps.
Il fait pour avancer de stériles efforts,
Chancelle et tombe enfin. Le marmot avec peine
Se relève honteux, rougissant, interdit.
Sa mère à son secours s'empresse, le rassure,
L'embrasse tendrement, et souriant lui dit :
« Sache à ton pied, mon fils, mesurer ta chaussure. »

Vous voulez exhumer Napoléon-le-Grand,
Poucets impériaux ! de l'*Ogre* conquérant
Laissez dormir en paix les glorieux trophées.
Respectez sa sandale et ne l'essayez pas :
Une chute terrible attend vos premiers pas,
Car il n'est plus le temps des géants et des fées.

XXI. — FASCINATION.

Il ne faut pas jouer avec le magnétisme !
Me disait une femme en sa naïveté ;
Hier il a vaincu mon superbe héroïsme
Et fait évanouir mon incrédulité.
Chez moi j'avais admis, en toute confiance,
Un magnétiseur renommé.
« Monsieur, contre votre influence
Vous trouverez, lui dis-je, un sujet bien armé.
Je ne ressens pour vous que de l'indifférence,
Et brave vos efforts. — Soit ! dit-il, essayons ! »

Il châtiera bientôt le sacrilége orgueil... »
Le nuage s'étend, de son crêpe de deuil
Épouvantant toute la terre.
La cloche sonne, sonne, et le paratonnerre
Se dresse vers les cieux du haut d'un monument.
Tout à coup un feu brille, éclate,
Suit l'aiguille et se perd dans l'humide élément.
La cloche vainement se flatte,
Par son rapide tintement,
De maîtriser la foudre et conjurer l'orage;
Elle entr'ouvre les airs, va fendre le nuage;
A la flamme électrique elle fait un passage.
Aussitôt l'horrible sillon
Tombe sur le clocher, le brise, le dévore,
Et laisse dans les cœurs la consternation.

Par ce nouveau récit, vous le voyez encore,
La science a vaincu la superstition.

XXIV.

LE HIBOU, LA COLOMBE ET LE MOINEAU.

A M. BAUNIER.

LE HIBOU.

« Je vis austère,
Loin des jaloux;
Est-il sur terre
Un sort plus doux?
Du jour qui blesse
Fuir la splendeur,
C'est la sagesse,
C'est le bonheur. »

LA COLOMBE.

« O toute belle,
Aimons toujours !
L'amour fidèle
Charme nos jours.
A la tendresse
Livrer son cœur,
C'est la sagesse,
C'est le bonheur. »

LE MOINEAU.

« De mil et d'orge,
O doux transport !
Moi, je me gorge
Dans un plat d'or.
Ah ! la richesse
Et la splendeur,
C'est la sagesse,
C'est le bonheur. »

MORALITÉ.

Chacun se vante
De son plaisir ;
On suit sa pente
Et son désir.
Vivre sans cesse
Selon son cœur,
C'est la sagesse,
C'est le bonheur.

XXV. — LES GLANDS ET LES POTS.

Un jour, un homme des plus sots,
Dans des vases étroits, vulgairement des pots,
Sema les fruits d'un vaste chêne,
L'honneur de la forêt prochaine.
Il faisait, à part soi, ce beau raisonnement :
« Si les plus tendres fleurs y viennent sans obstacle,
Quelques arbres aussi, ce n'est pas un miracle,
Y grandiront assurément. »
Qu'arrive-t-il ? Bientôt, faute d'air et d'espace,
La moitié sèche et meurt, le reste dépérit.
Le plus haut chêne ne dépasse
Le plus humble rosier qui près de là fleurit.
Un seul, favorisé par sa forte nature,
Fait éclater le vase, impuissante ceinture,
Et, plus tard, jusqu'aux cieux s'élance triomphant.

Trop souvent parmi nous on élève l'enfant
Dans une sphère étroite, en un cercle étouffant.
A se développer comme la tige est lente !
On perd, dans sa prison, la force et la beauté !
Au corps, à l'âme, au cœur, ainsi qu'à toute plante,
Frères, il faut l'espace, il faut la liberté !

XXVI. — LE NEZ ET LES LUNETTES.

Fier comme un prétendant
Ou comme un président
Responsable,
Le nez crut raisonnable

Des lunettes enfin de se débarrasser.
« Elles servent, dit-il, aux yeux seuls, sans nul doute:
Les porte désormais qui ne peut s'en passer ! »
Il s'agite, et bien loin parvient à les lancer.
Hélas ! sans leur secours les yeux n'y voyaient goutte,
Et voilà notre nez au vent,
Qui, flairant son chemin, va toujours en avant.
Mais un arbre épineux se penche sur sa route
Et faisant saigner l'orgueilleux,
Prouve qu'au nez ainsi qu'aux yeux
Un guide sûr est nécessaire.

Ecoutez, ô lecteur, un avis salutaire
Que maintes fois déjà vous avez entendu :
L'homme de l'homme est solidaire ;
Nul ne doit refuser un service à son frère ;
Tôt ou tard au centuple il vous sera rendu.

XXVII. — L'ARBRE MERVEILLEUX.

Dans un rêve, je vis s'élever vers la nue
Un arbre d'espèce inconnue,
Dont les bras s'étendaient en vaste parasol,
Dont les pieds s'allongeant envahissaient le sol.
Les plantes, et surtout les plus maigres arbustes,
Le buisson, la ronce, le houx
De mon bel arbre étaient jaloux.
« Fuyez, s'écriaient-ils, dans leurs haines injustes;
A ses fleurs, à ses fruits, vivants, ne touchez pas:
De ses fleurs le poison s'exhale,
Ses fruits renferment le trépas,
Et son ombre elle-même au sommeil est fatale... »
A ces mots, les passants fuyaient, saisis d'horreur.

Mais ceux qui, repoussant une vaine terreur,
De l'arbre gigantesque approchaient, — ô merveille!
Respiraient une essence à nulle autre pareille,
O bonheur ! savouraient des fruits délicieux,
Et s'endormaient, bercés de songes gracieux.

Par la sottise et l'égoïsme
Cet arbre outragé, méconnu,
Vers le monde réel quand je fus revenu,
Je le nommai : SOCIALISME !

XXVIII. — LE TORRENT.

Des flancs d'une montagne une onde jaillissante,
Torrent impétueux, cascade mugissante,
Creusait d'affreux sillons dans les champs désolés.
Elle avait renversé mainte digue impuissante.
Un jour, aux paysans vers la source assemblés
Un voyageur disait : Pour cette onde sauvage
Qui tout entraîne et tout ravage,
Pratiquez dans le roc un oblique chemin,
Et par mille détours vous la verrez, docile,
Suivre le cours lent et facile
Que lui tracera votre main,
Et de ses rives odorantes
Se répandra la vie en vos moissons riantes.
Le conseil était bon, et, dès le lendemain,
Pleins d'espérance et de courage,
Nos gens se mirent à l'ouvrage.
On fit un doux ruisseau d'un torrent destructeur,
De l'ennemi d'hier on fit un bienfaiteur.

Que l'amour remplace la crainte !
Par la menace et la contrainte

Un mauvais naturel est en vain combattu.
Mais l'éducation fraternelle, prudente,
De chaque passion adoucissant la pente,
D'un vice originel peut faire une vertu.

XXIX. — LA FLEUR DE SANTÉ.

Un jeune homme, dormant le jour, veillant la nuit,
Sur ses traits voit descendre une pâleur extrême,
Et la santé, ce bien suprême,
A tire d'aile aussi s'enfuit.
Un vieux docteur, un honnête homme
Que pour sa science on renomme,
Lui dit : « Si vous voulez guérir,
Chaque matin, dès l'aube, il vous faut parcourir
Et le mont verdoyant et la plaine fleurie.
Bientôt vous trouverez, au fond de la prairie,
Une fleur précieuse; en son sein velouté
Le printemps toujours brille. Elle est rose; on l'appelle
Fleur de Santé. »
Aux avis du docteur le jeune homme fidèle,
Dès l'aube, chaque jour, visitait à la fois
Les jardins, les prés et les bois,
Cherchant partout la fleur si belle
Qui devait lui verser la force et le bonheur.
Pendant quelques longs mois il avait, plein d'ardeur,
Parcouru les monts et la plaine,
Sans voir briller la plante, objet de tous ses vœux.
Enfin, perdant courage, il va conter sa peine
Au bon vieillard qui, tout joyeux,
Le prenant par la main, vers un miroir l'entraîne.
« De mon expérience, ah! vous aviez douté! »
Lui dit-il. Le jeune homme, ô surprise, ô merveille!

Sur sa joue aperçoit, rayonnante et vermeille,
Fleur de santé.

XXX. — LA MASCARADE.

Jupiter, — je l'ai lu dans les vieilles annales, —
Pour une mascarade, en sa royale cour,
Une nuit, rassembla les hordes infernales
Et les esprits sur nous veillant avec amour.
On voyait se croiser sous les lambris célestes
Les vices effrontés et les vertus modestes.
Chacun d'eux, sous des traits grimaçants ou riants,
Déroutait les plus clairvoyants.
Le jour venu, Jupin voulut par leurs visages
Connaître tour à tour les divers personnages.
Sans masques, devant lui, sous leur déguisement,
Ils défilèrent tous silencieusement.
Ils avaient pris, changeant de gestes, de langages,
A chaque caractère un habit opposé.
L'hypocrisie avait osé
De la piété sainte affecter l'apparence;
Le crime s'avançait, paré
De la robe de l'innocence;
L'avarice avait pénétré
Sous les traits de la bienfaisance;
Le mensonge avait emprunté
Le miroir de la vérité.
Qui le croira? portant une étoffe menteuse,
On dit que les vertus passèrent à leur tour,
Et que chacune avait, n'osant fixer le jour,
De quelque vice impur la défroque honteuse.

Même chose arrive ici-bas :
De toutes les vertus le vice prend le masque,
Et le plus vertueux, ô caprice fantasque !
Affiche quelquefois les vices qu'il n'a pas.

XXXI. — LE FOU.

Bicêtre, comme on sait, renferme dans son sein
De ces infortunés dont la raison est morte.
Cédant à mes désirs, un jour un médecin
Des cabanons me fit ouvrir la porte.
Courant à nous, un de ces malheureux
Me dit : « Je suis un riche, un docte gentilhomme! »
Puis, montrant le docteur : « Ne suivez pas cet homme :
Il ne sait ce qu'il dit; c'est un fou dangereux. »

Chez nous, chose plus triste, il est aussi d'usage
Que les traits des méchants atteignent les grands cœurs,
Que pour les plus savants soient les sifflets moqueurs,
Que le fou méprise le sage.

XXXII.— LES FLEURS ET LES ÉPINES.

De l'homme et du rosier telle est la destinée :
D'épines et de fleurs se couvre leur printemps.
Bientôt la fleur s'envole au souffle des autans ;
Seule, l'épine reste et se dresse obstinée.

XXXIII.— SOCRATE, HÉRACLITE ET DÉMOCRITE.

A ses amis un jour que Socrate inspirait
L'amour de la vertu, l'amour d'un Dieu suprême,

Deux sages près de lui vinrent à l'instant même :
Démocrite riait, Héraclite pleurait.
Socrate dit à l'un : « Pourquoi ris-tu sans cesse?
— Les hommes sont des fous; voilà pourquoi je ris »
Et l'autre : « Leurs travers excitent ma tristesse. »
Socrate alors avec tendresse :
« Pour nos frères, dit-il, ni pitié ni mépris!
Il est vain de pleurer, il est cruel de rire;
Mais il faut les aimer, mais il faut les instruire. »

FIN DES FABLES.

POÉSIES DIVERSES.

LA VAPEUR.

Et renovabis faciem terræ.
(Évang.)

Un vieillard et son fils, au haut d'une montagne,
D'un regard attentif plongent dans la campagne.
Ils ont vu s'élancer vers des pays lointains,
Sur vingt chars attelés d'une locomotive,
La génération industrieuse, active,
Que la vapeur convie à de meilleurs destins.

LE PÈRE.

Sur ce nouvel enfant de la science humaine
Éclaire mon esprit et mes yeux incertains.
Quel est ce noir coursier qui vole dans la plaine,
Et porte pour panache un blanc nuage au front?
A saisir l'inconnu notre siècle si prompt
Ne l'accueille-t-il pas avec trop d'imprudence?
Est-ce un don de l'Enfer ou de la Providence?

LE FILS.

Ce coursier merveilleux, ce moteur tout-puissant,
Dont le fer est le corps, dont la Vapeur est l'âme,
Que le chauffeur nourrit d'eau, de houille et de flamme,
Du sein de l'atelier s'échappe hennissant.
Où vont les aquilons, le cerf, l'aigle intrépide ?
Ils luttent de vitesse avec son vol rapide ?
Vains efforts ! il dépasse, en ses fougueux élans,
Le cerf aux pieds légers, les oiseaux et les vents.
Que des monts sourcilleux se dressent sur sa route,
Pour lui livrer passage ils entr'ouvrent leurs flancs.
Dans le roc le plus dur il se creuse une voûte ;
Ni le fleuve écumeux ni l'abîme béant
Ne peuvent dans sa marche arrêter le géant ;
Des ponts, des viaducs à ses rails parallèles
Offrent subitement leurs arches fraternelles ;
Et que la grande mer lui dise : Halte-là !
Un bateau se présente et répond : Me voilà !
Et, traçant un sillon de l'un à l'autre monde,
L'homme avec la Vapeur fend l'Océan qui gronde.
Qui sait ? prenant, un jour, un vol audacieux,
Tous deux ils tenteront le voyage des cieux !

Jadis, c'était le temps des contes fantastiques,
L'enchanteur et la fée, aussi prompts que l'éclair,
A leur gré parcouraient les royaumes de l'air ;
La Vapeur accomplit ces rêves poétiques.
C'est un agent si fort et si prodigieux,
Que Salomon de Caus, voulant à nos aïeux
En faire pressentir le résultat immense,
Fut accusé d'erreur, convaincu de démence.
Certain jour, dans un vase étroitement fermé

L'onde, bouillant au sein du foyer enflammé,
Dans sa prison de fer en vapeur se dilate ;
Avec un bruit de foudre enfin le vase éclate.
Salomon à la cause, en voyant les effets,
Remonte, et la Vapeur, et ce levier suprême
Qui du bonheur humain résoudra le problème,
Lui dévoile à la fois sa force et ses bienfaits.
L'idée en son cerveau vient grandir et s'étendre ;
Du cardinal-ministre il veut se faire entendre ;
Mais, de la politique alors préoccupé,
Méditant des combats, ou, par malheur, peut-être
Par des savants jaloux le grand homme trompé
Fit chasser l'importun... qui mourut à Bicêtre :
Tel fut souvent le sort du génie incompris.

Vous avez vu des prés, par le soleil flétris,
Ne donner aux troupeaux qu'un aliment stérile.
Nul ruisseau généreux, nulle source fertile
Dans le sol altéré n'infiltraient leurs engrais.
Mais on y creuse enfin des canaux purs et frais,
Et, riante, l'on voit la verdure renaître,
Et les bœufs bondissants y viennent se repaître.
Ainsi, dans les hameaux que n'ont point arrosés
Les abondantes eaux des bords civilisés,
Règnent la pauvreté, l'ignorance, l'envie.
Des artères de fer le réseau bienfaisant
Sur tous les points du sol s'étendant, se croisant,
Dans le corps social fait circuler la vie.
Chaque cité devient un vaste réservoir
D'où coulent à longs flots et richesse et savoir.
Une communion de mœurs et de langage,
Des hommes, des produits les faciles transports
Tous les peuples unis par d'incessants rapports,
D'une féconde paix n'est-ce pas là le gage ?

Frontières, ouvrez-vous; barrières et remparts,
Tombez : c'est la Vapeur qui vient de toutes parts.
Est-il une contrée, à tout progrès rebelle,
Qui, refusant les fruits d'une moisson si belle,
Ne vienne prendre place à ce banquet promis,
Où tous sont appelés, où tous seront admis?

Lorsque Napoléon, captif à Sainte-Hélène,
Vit le *Fulton* passer sur la liquide plaine,
Il fut pris d'un regret bien profond, bien amer,
De n'avoir pas compris l'élément dont la force
Lui pouvait assurer l'empire de la mer.
Mais Dieu ne voulait pas que l'aigle de la Corse,
Poursuivant jusqu'au bout son belliqueux essor,
De l'instrument de paix fît l'instrument de mort.

L'homme enfin revenant à sa fierté native,
Pour se faire obéir rend la Vapeur captive.
Docile, elle lui dit : Médite, j'agirai :
Elle lui dit : Commande, et je te servirai.
Et l'homme, glorieux de sa noble conquête,
Renonce aux durs travaux et relève la tête.
Cent fois et mille fois, par ses soins importants,
Aussi bien que l'espace, elle abrége le temps.
Décuplant, centuplant les puissances humaines,
On la voit dessécher les mines souterraines,
Dans l'usine agiter les sonores marteaux,
Lever, en se jouant, les plus rudes fardeaux;
Puis on la voit, fileuse adroite et délicate,
Tisser l'or et la soie et tourner les fuseaux :
Tel le roi des forêts tient un rat sous sa patte,
Sans lui faire de mal, près du tigre abattu;
Tel, après ses exploits, Hercule, revêtu
De la peau du lion, dépouille triomphale,
Amant doux et soumis, filait aux pieds d'Omphale.

LE PÈRE.

L'espérance t'abuse, ô mon fils ; la Vapeur,
De la fatalité c'est un présent trompeur.
Ce fléau que versa la boîte de Pandore,
Comme les dieux cruels, comme le Minotaure,
Dans sa rage implacable a soif du sang humain.
Il en voulut hier, il en voudra demain.
A ce monstre Lyon, Liverpool et Versailles
Ont payé leur tribut d'horribles funérailles.

LE FILS.

Le cheval, avant d'être et souple et familier,
Avant de supporter ou le mors ou la bride,
Au fond d'un noir ravin, dans quelque lande aride
Lança plus d'une fois le hardi cavalier.
Mais de l'homme, qu'enfin il reconnut pour maître,
Il fut le serviteur fidèle, obéissant.
A toute invention, c'est une loi peut-être,
Il faut payer sa dette et de pleurs et de sang.
Mais que dis-je, ô mon Dieu ! quelle erreur ! quel blasphème !
Ah ! c'est l'homme lui seul, non ta bonté suprême,
Que de nos longs malheurs j'ai le droit d'accuser ;
Avec précaution nous devons tout oser.
Mon père, croyez-moi, la Vapeur, achetée
Par des deuils éternels, est à jamais domptée.

Oui, le génie est roi de la création.
N'écoutant qu'une noble et sainte ambition,
Il parcourt son domaine et soumet la matière ;
Il impose des lois à la nature entière ;
Tout obéit, tout cède à ses constants efforts.

La terre sous ses pas tressaille d'allégresse,
Et, se parant de fleurs, étalant sa richesse,
A son fils, à son maître elle ouvre ses trésors.
Dieu ne se voile plus de ses mystères sombres;
A Prométhée absous il prête son flambeau;
La presse des esprits a dissipé les ombres;
Chaque jour nous révèle un élément nouveau;
Et la Vapeur enfin, reliant ces conquêtes,
Ramène l'âge d'or tant chéri des poëtes.

D'un monde imaginaire empruntant les couleurs,
Longtemps la poésie à vécu de symboles,
De mensonges dorés, de mythes, d'hyperboles,
Ou, du monde réel étalant les malheurs,
Elle chanta la mort, soupira l'élégie,
Et, pour se consoler, se vautra dans l'orgie.
Barde, n'exalte plus les combats destructeurs:
Célèbre désormais, pacifique Tyrtée,
Les amours, les beaux-arts, les travaux créateurs;
O nouvel Amphion! qu'à ta voix enchantée
Naissent des monuments utiles, glorieux;
Poëte, à la douleur que ton luth fasse trève;
La vérité bientôt remplacera le rêve,
Et la réalité sera le merveilleux.

A vous une couronne, à vous une statue,
O Salomon de Caus, Watt, Papin et Fulton!
De génération en génération
Votre nom grandissant vole et se perpétue.
Chacun de vous, sublime en sa témérité,
Osa de la Vapeur pénétrer le mystère:
Vos travaux seront chers à la postérité;
Ils ont renouvelé la face de la terre.

LE PÈRE.

O mon fils! à mon cœur il est doux d'entrevoir
Ce riant avenir que je n'osais prévoir.
Je croyais des mortels la race infortunée
Dans l'exil et les pleurs à vivre condamnée.
Oui, le ciel apaisé nous rendra son amour.
Dans toute sa splendeur si je ne vois ce jour
Qui se lève sur vous, éclatant météore,
J'ai du moins le bonheur d'en saluer l'aurore.

STANCES.

LE MÉDECIN.

A M. R.

Benedictus qui venit in nomine Domini!...
(ÉVANG.)

Lorsque l'antique foi, vers les cieux envolée,
Laisse veuve ici-bas notre âme inconsolée,
Et que l'encens s'élève aux autels du veau d'or;
Lorsqu'au saint dévoûment l'égoïsme succède,
Que le pauvre maudit le destin qui l'obsède,
Que l'amour est vénal, que l'amitié s'endort;

Honneur à ces mortels dont le noble courage
Des fléaux destructeurs ose braver la rage,
Dont le bras toujours fort lutte avec le trépas!...
Gloire à ces demi-dieux!... leur science profonde
Vaut mieux que la richesse où notre espoir se fonde :
Leur sourire est le seul qui ne trahisse pas.

Vous qui volez partout où gémit la souffrance,
A chaque désespoir offrant une espérance,
Ma muse vous préfère aux plus vaillants guerriers.
Hommes aux doux regards, aux suaves paroles,
Anges qui sur vos fronts portez des auréoles,
Acceptez mon hommage et mes frêles lauriers.

Sous deux manteaux sacrés je vous vois apparaître :
Le manteau d'Hippocrate et la robe du prêtre
Entrelacent pour vous leurs replis fraternels ;
Car, ainsi que nos corps, vous sauverez nos âmes,
Et vous saurez mêler, mystérieuses flammes,
Aux secrets d'ici-bas les secrets éternels...

Ainsi, lorsque Jésus, au bord de la fontaine,
Disait la parabole à la Samaritaine,
Quand d'une pécheresse il bénissait les pleurs
Ou portait au bercail la brebis qui s'égare,
Sa voix du froid cercueil ressuscitait Lazare,
Et du paralytique apaisait les douleurs.

Fidèles au malheur, dont le cri vous réveille,
Vous visitez l'asile où la charité veille,
L'humble paille du pauvre et l'édredon des rois ;
De l'enfant au berceau, du vieillard qui chancelle
Quand s'éteint par degrés la dernière étincelle,
De l'agonie en pleurs vous allégez la croix.

Quand l'horrible typhus, la peste au souffle immonde,
Va dévorant sa proie et décimant le monde,
Dans ses flancs ténébreux vous fouillez tour à tour,
Et le fléau terrible, aux ailes redoutables,
O prodige ! ô bonheur ! vous trouve invulnérables,
Et vous sortez vivants des ongles du vautour !...

Oh ! de l'humanité vous êtes les apôtres !
L'astre de votre gloire éclipse tous les autres ;
Au fond de tous les cœurs vous avez des autels ;
Et je veux que bientôt le barde prophétique,
Évoquant de son luth la flamme poétique,
Divinise vos noms dans ses chants immortels !

Ami, vous êtes grand parmi ceux que je chante :
Grâce, bonté, génie, en vous tout nous enchante ;
Un archange du ciel se plut à vous bénir ;
Et sans doute une fée, agitant des corbeilles
Pleines de doux parfums et de blondes abeilles,
De mille talismans dora votre avenir.

Comme l'enfant coupable, en sa frayeur amère,
Dans les bras d'une sœur, sur le sein de sa mère,
Va chercher un abri contre un père en courroux,
Ainsi le malheureux que la douleur accable,
Pour conjurer du mal le fantôme implacable,
Se sauve sous votre aile et n'espère qu'en vous.

Il dit que sous vos pas vous semez des miracles,
Et que de votre bouche émanent des oracles
Dont la magie empêche une âme de partir ;
Et vous, vous souriez ; et, plus le danger presse,
Plus douce est la liqueur, plus tendre est la caresse
Que votre main prodigue aux adieux du martyr.

Vous atteignez du front les plus sublimes têtes !
Dans les champs du progrès, riches de vos conquêtes,
Vous creusez des sillons où naissent des primeurs.
Laissez des détracteurs les hordes fanatiques
Traiter tous vos efforts de rêves fantastiques ;
Courage ! des méchants méprisez les clameurs...

Sachez que la science est une forêt sombre
Où croissent sous les fleurs des épines sans nombre,
Où siffle un noir serpent qui jamais ne s'endort.
Ce serpent, c'est l'envie, hydre affreuse sans doute;
Mais pour qui peut franchir les dangers de la route,
Bientôt au fond des bois brille le rameau d'or!...

LA PAUVRETÉ, C'EST L'ESCLAVAGE.

Liberté! liberté! mot sonore, doux songe
Que vingt siècles encor n'ont pu réaliser!
Si tu veux que ce mot ne soit plus un mensonge,
Peuple, c'est le travail qu'il faut organiser.
Tant que tu traîneras de rivage en rivage
Le boulet du mépris et de la pauvreté,
Ne parle pas de liberté :
La pauvreté, c'est l'esclavage.

— Tu marches à côté de ce conscrit novice?
Grognard, dans tes foyers je te croyais rendu...
— Pour le fils d'un banquier j'ai repris du service;
Hélas! c'est par besoin que je me suis vendu.
— Toi qui sous les drapeaux sers après ton jeune âge,
Homme trop généreux par un lâche exploité,
Ne parle pas de liberté :
La pauvreté, c'est l'esclavage.

— J'ai quitté ma chaumière et les champs pour la ville;
D'un favori des cours je me suis fait laquais.
Je déplore parfois ma condition vile;
Mais j'ai toujours du pain dont souvent je manquais.
— Si tu portes encor, dans un honteux servage,

Le sceau que t'imprima la domesticité,
Ne parle pas de liberté :
La pauvreté, c'est l'esclavage.

—Passant, je veux te rendre heureux ; approche, écoute :
Daigne de ma misère avoir compassion.
J'avais faim, j'étais belle, et bientôt sur ma route
Un abîme s'ouvrit... la prostitution!
— O femme dont la honte a flétri le visage,
Femme qui pour tout bien as reçu la beauté,
Ne parle pas de liberté :
La pauvreté, c'est l'esclavage.

Le pauvre, en ses haillons, sait bien qu'il n'est pas libre,
Lorsqu'il passe courbé près des riches hautains.
Seul le travail viendra rétablir l'équilibre
Entre les deux plateaux de nos divers destins.
Mais tant que pauvre et riche, en un duel sauvage,
Déchireront tes flancs, vieille société,
Ne parle pas de liberté :
La pauvreté, c'est l'esclavage.

A LA MARGUERITE RENVERSÉE PAR LA CHARRUE.

IMITÉ DE ROBERT BURNS.

Wee, modest, crimson-tipp'd flow'r,
Thou's met me in an evil hour.
(R. Burns.)

Oh ! tu m'as rencontré dans une heure fatale,
Modeste fleur que j'aimais tant à voir!

Beau diamant, tu meurs sur la terre natale...
Hélas! changer ton sort n'est plus en mon pouvoir.

Que ne suis-je plutôt ta joyeuse compagne,
L'alouette si belle, au duvet diapré,
Qui t'effleure en volant plus haut que la montagne,
Pour saluer les flots de l'orient pourpré!

Le vent aigu du nord souffla sur ta naissance;
Mais, fille des hivers, tu bravais sa puissance,
Et quand passaient les noirs autans,
Rieuse, tu disais: « Je verrai le printemps! »

La fleur de nos jardins, de murs environnée,
Des aquilons méprise la fureur;
Toi, tu naquis inculte, abandonnée,
Sur le sillon du laboureur.

Là, gaîment aux cieux élancée,
Tu rêvais un meilleur destin;
Et quand tu t'es ouverte aux rayons du matin,
Humble fille des champs, le soc t'a renversée.

De la beauté sans art tel est le triste sort:
Elle brille ici-bas, reine de la prairie;
Mais aux songes d'amour si la vierge s'endort,
Comme la marguerite elle tombe flétrie.

Le barde insoucieux, ballotté sur les flots
Qui de la vie emportent le navire,
Méconnaît l'astre heureux qui luit aux matelots;
Il erre sur l'abîme et sa barque chavire.

Le mérite souffrant, sur la terre exilé,
Vit en butte à la calomnie;

Loin du monde qui le renie,
De misère et d'ennuis il tombe mutilé.

Vous qui plaignez la marguerite,
Pleurez! bientôt aussi la mort vous atteindra;
Contre son vol glacé nul mortel ne s'abrite;
Son char roule sans cesse et vous moissonnera...

VANITÉ DES TOMBEAUX.

Surrexit, non est hic.
(ÉVANG.)

Au riche mausolée, à l'épitaphe altière
Qui caressent des grands l'orgueilleuse poussière,
Je préfère la rose et le saule pleureur
Qui vivent sur la mousse où dort le laboureur.

O pyramides séculaires!
Tombeaux des Pharaons, sépulcres de granit,
Vous n'êtes qu'un monceau de pierres
Où l'oiseau voyageur va déposer son nid.

Cherchons, cherchons plus haut les âmes envolées:
Brisons l'urne et le marbre, inutiles trésors:
Épouses au long deuil, mères échevelées,
La tombe est impuissante à retenir les morts.

Répandre des parfums sur les ombres amies,
Clouer des ossements dans un cercueil de plomb
C'est vouer un vain culte à de froides momies,
C'est honorer des reliques sans nom.

Au fond du noir caveau si vous osez descendre
Pour faire aux trépassés les suprêmes adieux,
Un ange vous dira, regardant vers les cieux :
« Ils ne sont plus ici, ce n'est qu'un peu de cendre. »

LA RETRAITE.

Or, les ombres du soir descendaient sur la terre,
Et la Vierge priait, pieuse et solitaire,
Quand Gabriel lui dit : « Ave!
Femme, par votre fils l'homme sera sauvé. »

Forts des biens que le Christ venait de vous promettre,
Apôtres, à l'écart vous pleuriez votre maître,
Et, quand de l'Esprit-Saint le feu vous couronna,
A Sabaoth vous chantiez hosanna.

Poëte, fuis, comme eux, et le monde et ses fêtes ;
Monte sur la colline ainsi que les prophètes ;
La foule n'entend pas les harpes de Sion,
Le tumulte est funeste à l'inspiration.

Surprends toute pensée et tout vent d'harmonie
Qui, rapides rayons, sillonneront les airs;
Peut-être du Sina ce seront les éclairs,
Le souffle de la muse ou la voix du génie.

Ainsi, devant la tente où les coupes brillaient,
Les patriarches saints autrefois accueillaient,
Sans voir leurs ailes d'or, sans voir leur diadème,
Les anges du Seigneur et le Seigneur lui-même.

LE PAPILLON DU SOIR.

Déjà le rossignol prélude à ses chansons;
L'eau murmure, un vent frais caresse les moissons.
Lève-toi, du soleil aimable fiancée;
Prends ton voile d'azur, ta robe nuancée...

Et toi, papillon blanc, corps diaphane, es-tu
Un messager d'amour pour mon cœur en souffrance?...
Beau papillon du soir, qui portes l'espérance,
Durant ma longue veille, oh! sois le bienvenu.

Mais je m'enivre, hélas! d'une folle chimère,
Car Anna m'a repris sa tendresse éphémère...
Et tu viens seulement, séduit par mon flambeau,
En cherchant le plaisir te creuser un tombeau.

Quitte ce vain mirage et ta funeste envie;
Blanc papillon, va-t'en... vole, vole; ah! crois-moi,
Plus d'une flamme brille où de plus forts que toi
Laissèrent en passant le bonheur et la vie...

A M. ÉDOUARD NEVEU,

TRADUCTEUR DES ODES D'HORACE.

16 décembre 1843.

Voici que le printemps ramène l'hirondelle.
Sur l'aile du zéphir elle revient, fidèle,
Saluer nos prés verts et notre ciel d'azur.

La vie, ô mes amis, n'est qu'une ombre légère!
Allons, la coupe en main, danser sur la fougère
Et couronner nos fronts des roses de Tibur.

— Que dis-je ! de l'hiver souffle la froide haleine :
L'urne de mes festins, c'est l'urne de la Seine ;
Avec les passereaux je loge sous les toits...

— Ah ! c'est que je rêvais en lisant ton *Horace ;*
Et ces songes dorés que le réveil efface,
Je veux dans tes beaux vers les puiser mille fois.

A M. THÉODORE CARLIER,

AUTEUR DE Ψυχη.

J'ai vu poindre des jours d'un éclat sans pareil;
Aux cieux, que de sa flamme inondait le soleil,
Nul sinistre ouragan ne déployait ses voiles ;

J'ai vu de clairs ruisseaux et des lacs transparents,
Miroirs que respectait la fange des torrents,
Rideaux où, dans la nuit, se berçaient les étoiles ;

J'ai vu des prés couverts de leurs manteaux de fleurs,
Balsamiques tapis aux suaves couleurs,
Trésors où butinaient les abeilles sauvages...

— Théodore, tes vers sont aussi parfumés,
Aussi purs, aussi beaux que les prés embaumés,
Que les ruisseaux d'azur et les cieux sans nuages.

CONSOLATION.

A MADAME ***.

Barbares, insensés, à toute foi rebelles,
Madame, l'autre jour, par un rire moqueur,
Nous avons effrayé les blanches tourterelles
Qui chantaient leur amour au fond de votre cœur.

Que vous avez, hélas ! pleuré de nous entendre !
Oubliez, oubliez nos paroles de fiel ;
Soyez crédule encor, soyez naïve et tendre :
Le doute c'est l'enfer, et la foi c'est le ciel.

LES FEMMES.

De femmes au cœur pur la tendresse ineffable
Veilla sur mon berceau favorisé des cieux.
Pour ébranler ma foi dans ce sexe adorable,
Que me font des Phrynés l'exemple malheureux
Et de vices sans nom le scandaleux modèle ?
Détracteurs, épuisez vos traits avilissants :
Pour ébranler ma foi vos traits sont impuissants.
Toujours vous me verrez, à mon culte fidèle,
De mes illusions conserver la douceur,
Et mon pied foulera la loupe dérisoire
Qui de tableaux honteux me montre la noirceur.
Femmes, à vos vertus pour me forcer à croire,
N'avais-je pas ma mère et n'ai-je pas ma sœur ?

RÊVERIE.

Le soir, si vous voyez l'enfance frêle et vive
Fouler entre ses doigts les hochets du matin;
La coupe pleine encor, si le jeune convive
Abandonne, furtif, la salle du festin;

Pour son beau fiancé si l'amante distraite
N'a plus un mot d'amour, un sourire du cœur;
Aux mains du ménestrel si la lyre est muette;
Si la lampe est sans huile au temple du Seigneur;

C'est que la muse est sourde à la voix du poëte;
L'amour ne laisse, hélas! que regrets après soi,
Le convive est blasé, l'enfance est inquiète,
Et le prêtre a perdu l'espérance et la foi!...

A BÉRANGER.

14 juillet 1848.

Du génie et du cœur puissance souveraine!
Poète, d'un captif quand vous brisez la chaîne,
Coupable, il est purifié;
Innocent, il se lève et sort glorifié.

LES ENFANTS DU PÊCHEUR.

Romance.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!

Sa barque est si petite et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Contre l'écueil, contre l'orage,
Seigneur, daignez le secourir;
S'il ne revient pas au rivage,
Tous deux il nous faudra mourir.
— Frère, vois ce point dans l'espace,
Ce point que nous montre un éclair...
— Hélas! c'est un oiseau qui passe,
Qui passe et disparaît dans l'air.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Depuis que notre pauvre mère
Parmi les anges remonta,
Seul, près de nous, douleur amère!
Tout seul notre père resta.
— Frère, sa voile! bon courage!
La vois-tu, frère, à l'horizon?...
— Hélas! ce n'est qu'un blanc nuage
Qui vole au gré de l'aquilon.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Ses filets, sa barque fragile,
Voilà notre unique trésor;
Cette cabane est notre asile;
On y fait quelques rêves d'or.
— Frère, qu'apporte cette lame?

Du retour est-ce un précurseur?
— Hélas! elle apporte une rame
Et les vêtements d'un pêcheur.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

LA FÉE.

Ballade.

La fée enchanteresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

Voyez le petit ange!
Voyez l'ange vermeil!
Un rêve, un rêve étrange
Couronne son sommeil.
Une puissante fée,
Aux yeux bleus, au front pur,
Porte comme un trophée
Une écharpe d'azur.

La fée enchanteresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

C'est pour lui, blanche reine,
Que tu portes des cieux

Une corbeille pleine
De fruits délicieux,
Et puis des fleurs écloses
Au souffle du zéphir,
Et des papillons roses
Aux ailes de saphir.

La fée enchanteresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

Heureux de sa chimère,
Quand il revit le jour,
La fée était... sa mère,
Son trésor, son amour;
Même il vit, ô merveille!
Épars sur son chevet
Les fleurs et la corbeille
Et tout ce qu'il rêvait.

La fée enchanteresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

Du paradis venue
Vers notre premier nid,
Une fée ingénue
Nous berce et nous bénit;
Et puis, sœur ou compagne,
Par la joie et les pleurs
Elle nous accompagne
En nous couvrant de fleurs.

La fée enchanteresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

LA NUIT DE NOEL.

CHANT D'UNE MÈRE.

Noël! c'est la nuit sainte où le fils de Marie,
L'enfant-Dieu vint sauver le monde triomphant.
Jésus est favorable à celui qui le prie :
Je veux toute la nuit prier pour mon enfant.

Du paradis, berceau d'ineffables merveilles,
O toi qui descendis au terrestre séjour,
Daigne cueillir les fleurs des célestes corbeilles
Pour cette tête blonde, objet de mon amour.

Doux Jésus, à mon fils accorde, en ta largesse,
Les trésors infinis émanés de ton cœur;
Donne-lui la bonté, la force, la sagesse;
Donne-lui la vertu, donne-lui le bonheur.

Pour toi qui méprisas, pendant ta vie amère,
Les palais fastueux des monarques puissants,
Le cœur d'un faible enfant et le cœur d'une mère
Ont des parfums plus purs que le plus pur encens.

O mon fils, qu'en chantant endormis ma tendresse,
Que les songes dorés visitent ton sommeil;
Qu'un brillant séraphin de ses ailes caresse
Et tes lèvres de rose et ton front si vermeil!

Demain tu trouveras, ô mon ange! ô ma vie!
Et l'arbre de Noël chargé de doux trésors,
Et les hochets, seuls biens que ta jeunesse envie,
Et ta mère qui prie et veille quand tu dors.

ISELLE.

Iselle, dès son enfance,
Aux pauvres tendait la main,
Et disait à la souffrance
Assise au bord du chemin :
« Ta douleur sera tarie
Par celle qui tant pleura :
Aimez la vierge Marie,
La Vierge vous aimera. »

Aux pâtres du voisinage
Elle disait en riant :
« Toujours la vertu surnage
Contre les eaux du torrent.
Du berger qui croit et prie
Le troupeau prospérera :
Aimez la vierge Marie,
La Vierge vous aimera. »

Elle disait aux bergères :
« Que nos vœux soient réunis ;
Récitons sur les fougères
Le rosaire aux grains bénits.
Le ciel sera la patrie
De celle qui le saura :
Aimez la vierge Marie,
La Vierge vous aimera. »

Oiseau bleu, couleur du temps,
Reviens avec le printemps.

Fille des cieux, Espérance,
Toi qui sèches tant de pleurs,
Rends-moi, rends-moi de l'enfance
Le prisme aux mille couleurs.
Oiseau bleu, couleur du temps,
Reviens avec le printemps.

O mes poétiques rêves,
Venez tous me consoler,
Et toi, martinet des grèves,
Jusqu'à moi daigne voler.
Oiseau bleu, couleur du temps,
Reviens avec le printemps.

J'AI PEUR POUR TOI.

Hier encor, jeune fille rieuse,
De tes hochets tu faisais ton bonheur;
Ah! je te vois pensive et sérieuse...
Pour toi j'ai peur; oh! pour toi j'ai bien peur.

N'as-tu pas vu la barque gracieuse,
Qui sur un lac mollement se berçait,
S'aventurer vers la mer orageuse
Où l'imprudence, où l'orgueil la poussait?...

Hier encor, jeune fille rieuse,
De tes hochets tu faisais ton bonheur;
Ah! je te vois pensive et sérieuse...
Pour toi j'ai peur; oh! pour toi j'ai bien peur.

N'as-tu pas vu l'alouette rapide
A Dieu porter ses chants doux et pieux,
Et, pour l'éclat d'une glace perfide,
Fixer la terre et descendre des cieux ?...

Hier encor, jeune fille rieuse,
De tes hochets tu faisais ton bonheur;
Ah ! je te vois pensive et sérieuse...
Pour toi j'ai peur; oh! pour toi j'ai bien peur.

N'as-tu pas vu le papillon frivole
Quitter les fleurs pour un brillant flambeau ?
Vers le mirage il vole, vole, vole...
Le malheureux ! il y trouve un tombeau.

Hier encor, jeune fille rieuse,
De tes hochets tu faisais ton bonheur;
Ah ! je te vois pensive et sérieuse...
Pour toi j'ai peur; oh ! pour toi j'ai bien peur.

COUVRONS DE FLEURS LE CHEMIN DU DEVOIR.

AIR : *Dis-moi, soldat...*

Législateurs, voyez-vous l'indigence
Braver les lois qui peuvent la punir ?
Sur notre Code écrivez : Indulgence :
C'est le garant d'un meilleur avenir.
Ah ! le bonheur est un astre si rare,
Que presque tous nous passons sans le voir ;
Pour le mortel qui tombe ou qui s'égare
Couvrons de fleurs le chemin du devoir.

Quand la brebis erre dans les campagnes,
Le bon pasteur la cherche tout le jour;
Il la ramène auprès de ses compagnes,
Et de doux soins il l'accable au retour.
Il est des torts qu'une larme répare,
Et la clémence est mère de l'espoir :
Pour le mortel qui tombe ou qui s'égare
Couvrons de fleurs le chemin du devoir.

Plus d'anathème à la vierge candide
Qui, loin du nid poursuivant le bonheur,
Crut s'envoler vers un banquet splendide,
Et s'abreuva d'un amer déshonneur.
Elle aurait pu, sur un sol moins avare,
Sous la vertu s'abriter jusqu'au soir :
Pour le mortel qui tombe ou qui s'égare
Couvrons de fleurs le chemin du devoir.

L'infortuné qui souffrit sans relâche
Avant le temps veut-il fuir le malheur ?
Loin de crier : Notre frère est un lâche !
Portons un baume à sa longue douleur.
Quand de ses sens le vertige s'empare,
Vite en nos bras courons le recevoir :
Pour le mortel qui tombe ou qui s'égare
Couvrons de fleurs le chemin du devoir.

MES RÊVES.

AIR : *J'ai pris goût à la République...*

Mes amis, voulez-vous connaître
Tous les beaux rêves que je fais ?

D'ici-bas je vois disparaître
Tous les abus, tous les forfaits.
A l'homme accordant une trêve,
Les cieux annoncent d'heureux jours.
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah ! laissez-moi rêver toujours.

Dieu, ta justice est infinie :
Je vois le trône des Césars
S'éclipser devant le génie,
Céder la couronne aux beaux-arts.
Le peuple brûle sur la Grève
Le gibet, frère des vautours.
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah ! laissez-moi rêver toujours.

Amis, dans ce siècle équitable,
Le fils du riche et l'orphelin
Sont assis à la même table,
Ont part au même habit de lin.
Aux dignités nul ne s'élève
Par l'intrigue ou de vains discours.
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah ! laissez-moi rêver toujours.

Sillonnez nos plaines fertiles,
Phalanges de gais travailleurs ;
Dans nos landes, jadis stériles,
Moissonnez des fruits et des fleurs.
Le vieillard, dont le temps s'achève
A l'aumône n'a plus recours.
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah ! laissez-moi rêver toujours.

Tous les hommes, unis en frères
Par des liens harmonieux,
Répandent aux deux hémisphères
Les mêmes lois, les mêmes dieux.
Le bruit des canons et du glaive
N'effarouche plus les amours.
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah! laissez-moi rêver toujours.

Bonheur entrevu sous un prisme,
On t'oppose de toutes parts
Et l'ignorance et l'égoïsme,
Et des cachots, et des remparts.
Malgré la digue qu'on élève,
L'humanité suivra son cours...
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah! laissez-moi rêver toujours.

J'AI TRENTE ANS.

(1837.)

AIR *de la Partie carrée.*

J'avais quinze ans lorsqu'un vieillard morose
Dit à mon père : « Écoute bien :
L'art de prédire est une triste chose...
Jamais ton fils ne fera rien. »
De la boutade du vieux sage,
Incrédule, j'ai ri longtemps ;
Hélas! trop bien s'accomplit le présage :
Je n'ai rien fait, et j'ai déjà trente ans.

Je bâtissais des châteaux sur le sable,
  Châteaux qui ne vivaient qu'un jour;
Je poursuivais un rêve insaisissable,
  Un rêve de gloire et d'amour.
  Après une trop longue enfance,
  J'ai vu s'envoler mon printemps.
Adieu l'amour, ainsi que l'espérance :
Je suis bien pauvre, et j'ai déjà trente ans.

J'aime les arts que le peuple idolâtre,
  J'aime les vers enfants du ciel;
J'aime la lyre et les chants du théâtre,
  Et les vierges de Raphaël.
  Mais, comme un mendiant contemple
  De loin les palais éclatants,
Je ne m'assieds qu'à la porte du temple :
Je suis sans gloire, et j'ai déjà trente ans.

Mais écartons la trop cruelle image
  D'une affreuse réalité;
A notre siècle une voix dit : Courage !
  C'est la voix de la liberté.
  Contre la paix et la justice
  Se brisera la faux du Temps.
Je veux porter ma pierre à l'édifice :
Le siècle marche, et j'ai déjà trente ans.

REPRENDS TA LYRE ET TES PINCEAUX.

(A UN POETE-PEINTRE.)

AIR : *Ah! que de chagrins dans la vie*

« Adieu, dis-tu, plume et palette,
Vains hochets dans ma froide main!

Ma muse est une ombre, un squelette,
Un feu follet sans lendemain. » (*bis.*)
Ah ! nous aimons tes beaux palais d'ivoire,
Tes rêves d'or, poétiques faisceaux.
Pour tes amis, si ce n'est pour la gloire,
Reprends ta lyre et tes pinceaux. } *bis.*

Heureux enfant! deux auréoles
Te couronnent de leurs rayons;
Ton âme a de douces paroles,
L'homme est vivant sous tes crayons. (*bis.*)
Mille beautés, aux écharpes de moire,
A ton amour ont tressé des berceaux.
Pour tes amis, si ce n'est pour la gloire,
Reprends ta lyre et tes pinceaux. } *bis.*

Laisse sur les flots, dans les nues,
Laisse les aigles, rois altiers,
Cueillir des palmes inconnues,
Suivre de célestes sentiers. (*bis.*)
Loin de la plage et du haut promontoire,
Doux rossignol, chante au bord des ruisseaux.
Pour tes amis, si ce n'est pour la gloire,
Reprends ta lyre et tes pinceaux. } *bis.*

Poëte, comme les abeilles
Dans la ruche épandent leur miel,
Étale à nos yeux les merveilles
Que ta muse apporte du ciel. (*bis.*)
Chez nous tes vers, chers à notre mémoire,
De la censure affrontent les ciseaux.
Pour tes amis, si ce n'est pour la gloire,
Reprends ta lyre et tes pinceaux. } *bis.*

NE CRIEZ PLUS : A BAS LES COMMUNISTES!

AIR *de Philoctète.*

Quoi! désormais tout penseur est suspect!
Pourquoi ces cris et cette rage impie?
N'avons-nous pas chacun notre utopie
Qui de chacun mérite le respect?
Ah! combattez vos penchants égoïstes
Par les élans de la fraternité;
Au nom de l'ordre et de la liberté,
Ne criez plus : A bas les communistes!

Pourquoi ces mots seraient-ils odieux :
Égalité, Communisme, Espérance,
Quand chaque jour de l'horizon s'élance
Pour tout vivant un soleil radieux!
Ah! croyez-moi, les cruels anarchistes
Ne sont pas ceux que vous persécutez;
O vous surtout, pauvres déshérités,
Ne criez plus : A bas les communistes!

Quand des chrétiens, réunis au saint lieu,
S'agenouillait la famille pressée,
Communiant dans la même pensée,
Grands et petits s'écriaient : Gloire à Dieu!
Frères, le ciel ouvre aux socialistes
Sa nef d'azur pour des rites nouveaux.
Pas d'intérêts, pas de cultes rivaux :
Ne criez plus : A bas les communistes!

Amis, la terre a-t-elle pour les uns
Des fruits, des fleurs; — des ronces pour les autres?

D'un saint travail devenons les apôtres :
Tous les produits à tous seront communs.
Rassurez-vous, esprits sombres et tristes :
La nuit s'envole, espérons un beau jour ;
Si vous brûlez d'un fraternel amour,
Ne criez plus : A bas les communistes !

AH ! QU'IL EST DOUX DE REVOIR SON PAYS !

AIR : *Échos des bois et des accords champêtres.*

Pour quelque temps un frère vous arrive ;
Adieu Paris, turbulente cité ;
Je viens encor saluer cette rive
Dont les échos raniment ma gaîté.
Chers compagnons de ma rapide enfance,
Auprès de vous que je me réjouis !
Mes bons amis, après dix ans d'absence,
Ah ! qu'il est doux de revoir son pays !

Le troubadour, ainsi que l'hirondelle,
Vers son doux nid revole avec ardeur ;
Dans les flots purs d'une source fidèle
Sa poésie a repris sa verdeur.
O mon berceau, de ta riche vallée
Mon cœur est plein, mes yeux sont éblouis.
Je puis bientôt reprendre ma volée :
Ah ! qu'il est doux de revoir son pays !

On me disait : Pour ton âme amoureuse
Naîtront, hélas ! mille déceptions ;
Elle n'est plus, la jeunesse rieuse

Qui fut l'objet de tes illusions.
Je le sais trop, les roses sont fanées,
Mais les boutons se sont épanouis.
Je crois revivre en mes belles années :
Ah! qu'il est doux de revoir son pays!

Le plus beau jour a parfois son orage :
Venez à moi, pensers attendrissants;
Ici la mort a signalé sa rage :
Mon luth pieux doit pleurer les absents.
Enfants, vieillards, douloureuse hécatombe,
Sont, pour le ciel, sous la terre enfouis.
Ne fût-ce, au moins, que pour bénir leur tombe,
Ah! qu'il est doux de revoir son pays!

L'USURIER.

Air *de la Treille de sincérité.*

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

Je me vouai, dès mon enfance,
Au bonheur de l'humanité;
Plus d'une bourse en défaillance
Chez moi recouvra la santé.
Chaque jour, un calcul prospère
Grossissait mon trésor naissant;
Et cependant, comme mon père,
Je ne prenais que cent pour cent.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

J'ai vu, dans leurs jours de détresse,
Des grands descendre jusqu'à moi;
J'ai secouru plus d'une altesse,
J'ai des signatures de roi.
Sire, d'une noble opulence
Dorez votre éternel repos;
Quand vient le jour de l'échéance,
Du peuple on double les impôts.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

Avec un débiteur honnête
Comme il faut des ménagements,
Je reçois, pour l'or que je prête,
Châteaux, bijoux et diamants.
Quand l'orage et les vents sinistres
Soufflent au front des parvenus,
De la défroque des ministres
J'enfle parfois mes revenus.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

Je dis à l'avocat en herbe
Dont le cœur est gros de désirs:

Brûle tes codes, jeune imberbe,
Et suis le code des plaisirs.
Prends cet or, mène un train de prince;
Cours les femmes et l'Opéra;
Un jour, du fond de sa province,
Ton père me remboursera.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

Chez vous quand les fonds sont en baisse,
Bon trafiquant, pâle joueur,
Vous venez puiser dans ma caisse
Des armes contre le malheur.
Mais si, dans cette lutte ouverte,
Le sort triomphe constamment,
De peur d'essuyer une perte,
Je vous dépouille entièrement.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

MES SOUVENIRS.

Air *de Philoctète.*

Sylphes errants, êtres mystérieux,
Subtils esprits créés par la pensée,
Qu'autour de moi votre troupe empressée

Sème des fleurs sur mon front soucieux.
Ressuscitez mon passé qui sommeille,
Par vos récits venez me rajeunir.
Sylphes légers, enfants du souvenir,
A vos accents j'aime à prêter l'oreille.

Vous le savez, quand mon esprit mutin
Foulait aux pieds les études moroses,
D'un beau printemps je préférais les roses
A tous les fruits d'un automne incertain.
Buvant le miel, sans imiter l'abeille,
Pour le présent j'oubliais l'avenir...
Sylphes légers, enfants du souvenir,
A vos accents j'aime à prêter l'oreille.

Dites, amis, dites ces heureux jours,
Age éphémère où, tout à la folie,
De Léonor courant à Nathalie,
J'éparpillais mes folâtres amours.
Mais des plaisirs j'ai brisé la corbeille,
L'illusion ne doit plus revenir...
Sylphes légers, enfants du souvenir,
A vos accents j'aime à prêter l'oreille.

Dites encor ce prisme radieux,
Et ces élans d'ardente poésie,
Et l'âme en feu, d'un saint transport saisie,
Rêvant toujours des chants mélodieux...
Ces rêves d'or, que chaque nuit réveille,
Ma pauvreté n'a pu les rembrunir...
Sylphes légers, enfants du souvenir,
A vos accents j'aime à prêter l'oreille.

LE LEVER DU PETIT ENFANT.

AIR *de la Bonne Aventure.*

Mère, écarte ce rideau ;
Mon sommeil s'achève ;
Du jour le divin flambeau
Vers le ciel s'élève.
Qu'il est beau le beau soleil !
Comme il brille à son réveil !

La bonne aventure,
O gué !
La bonne aventure !

Je suis heureux avec toi,
Ma mère, et je t'aime,
Et je t'aime, vois-tu, moi,
Bien plus que moi-même.
Tiens, je me pends à ton cou :
Mère, embrasse ton bijou.

La bonne aventure, etc.
O gué !
La bonne aventure !

Aujourd'hui tu me fais beau :
J'ai ma collerette,
Mes brodequins, mon chapeau,
Avec son aigrette.
Tu m'as mis, comme aux grands jours,
Mon paletot de velours.

La bonne aventure, etc.
O gué!
La bonne aventure!

Du pain, du lait, des joujoux!
Que ma mère est bonne!
Ah! n'en soyez pas jaloux,
Mes amis; j'en donne.
Je voudrais que tout enfant
En eût chaque jour autant.

La bonne aventure,
O gué!
La bonne aventure!

FIN.

FABLES NOUVELLES.

I. — L'ENFANT ET LE GÉANT.

Un homme gigantesque, aux sauvages penchants,
Un chêne en main, parcourt les forêts et les champs.
A lui s'offre un Enfant, les yeux bleus, tête blonde,
Qui lui dit : « Es-tu fort? — Je porterais le monde !
— Sous son joug souverain pas un ne t'a dompté?
— Jamais ! Mon bras vaut une armée;
Pour moi tout homme est un pygmée.
— Quelle est ta loi? — Ma volonté !
— Ta fierté me confond, ton audace m'étonne.
Aux malheureux, parfois, as-tu fait quelque bien?
— N'ayant pas besoin d'eux, je ne leur devais rien.
— Crains-tu Dieu? — Je t'ai dit que je ne crains personne.
— Tu vois ce rapide torrent :
Pourrais-tu, reponds-moi, toi si fort, toi si grand,
Me porter au delà, monté sur ton épaule?
— Moi? je te porterais de l'un à l'autre pôle... »
D'une robuste main aussitôt il le prend,
Et comme un passereau sur son dos il le pose.

Mais à la traversée un obstacle s'oppose ;
Plus le Géant s'avance et plus l'eau s'élargit,
Plus l'abîme est profond, et plus le flot mugit,
Et, ce n'est pas un rêve au vaporeux mensonge,
L'Enfant se fait plus lourd et tout son corps s'allonge.
Sous l'accablant fardeau l'orgueilleux s'inclinant,
Tourne la tête et voit le Christ tout rayonnant.
Alors l'Enfant divin, qu'il vient de reconnaître,
Lui dit : « Deviens plus humble et confesse ton maître... »
A ces mots, Jésus disparut,
Et l'onde en même temps décrut.
Le Géant, recouvert de la plus pauvre étoffe,
Revenu désormais à des pensers meilleurs,
A travers le torrent passait les voyageurs.
Comme il porta le Christ, on l'appela *Christophe*.
Du ciel, jusqu'à la mort, il remplit les desseins,
Et l'Eglise l'admit au nombre de ses saints.

Frères, vous le voyez, quand l'âme ou la matière
A ses brutaux instincts se livre tout entière,
Elle accomplit le mal ou fait de vains travaux ;
Mais quand l'esprit la vivifie,
Par la foi, par l'amour elle se sanctifie,
Et compte les instants par des bienfaits nouveaux.

II. — LE MALADE.

Un riche était à l'agonie :
Chez lui s'en vont de compagnie
Un médecin, un notaire, un curé.
Voyant que le Crésus ne tient à l'existence

Que par un fil mal assuré,
Chacun s'empresse alors d'offrir son assistance.
Le pasteur, que le *bien* attirait en ces lieux,
Au pécheur expirant voulait donner quittance.
« Voyez-vous, leur dit-il, messieurs,
L'âme s'affranchissant des douleurs de la terre,
Quitter un corps de fange et s'envoler aux cieux,
Grâce aux faveurs de mon saint ministère ?
Le viatique... — Un moment, un moment !
Repart le médecin, trève de patenôtre !
Vous qui faites le bon apôtre,
Vous flairez bien certainement
Le casuel d'un bon enterrement.
Un but moins sordide est le nôtre :
Celui de la science et de l'humanité !
D'ailleurs, un médecin peut enfler son mémoire...
Mais, pensons au malade, et qu'on lui fasse boire
Un loch émollient... — On rêve, en vérité !
Répond le notaire irrité.
Si de ses biens lui-même il ne fait le partage,
Avides de son héritage,
On verra tous les siens fondre après son décès,
A la veuve éplorée intenter vingt procès,
Où l'on m'appellera toutefois comme arbitre,
Procès où je pourrai, du moins,
Comme Perrin Dandin, largement lécher l'huître...
Allons, qu'un testament fait par-devant temoins
Prévienne les discords... » Pendant ce verbiage,
Le Crésus *ad patres* alla faire un voyage.

Ainsi, peuple, toujours te prodiguent leurs soins
Tes nobles préposés, tes zélés mandataires :
A les entendre, ils savent tes besoins,

Et pour tes intérêts négligent leurs affaires ;
Et cependant on les voit pleins d'ardeur,
Etouffant à l'envi toute sainte pudeur,
Et bravant tes justes reproches,
Se partager tes biens entre eux, entre leurs proches,
Et, pauvre peuple, ils font tant qu'à la fin
Ils te laissent mourir de faim.

III. — LE FERMIER ET LES ANES.

Un fermier fournissait des pommes à Paris :
Grand trouble aux champs ; qui portera ces fruits?
Belle demande ! Eh ! ce seront les ânes !
On le sait bien, les baudets en tous lieux,
Sont des souffre-douleurs, et tout roule sur eux.
On voit donc nos roussins partir en caravanes,
Portant de quoi dîner tant aux manants qu'aux rois,
Et tant aux nobles qu'aux bourgeois.
Premièrement la charge fut petite ;
Aussi les messagers n'en allaient que plus vite.
On mit sur le tapis un système nouveau :
A bonne échine bon fardeau !
En augmentant la charge on crut faire merveille.
Les malheureux, baissant l'oreille,
Donnent au diable et pommes et gourmands ;
Mais ce n'était qu'entre leurs dents ;
Il faut souffrir et ne rien dire.
A leur retour, ce fut bien pire ;
Le fermier, en homme de poids,
Voulut faire doubler la charge cette fois ;

On obéit; les gens si fort doublèrent,
Qu'enfin les ânes succombèrent.

Peut-être un esprit plébéien
Pour les impôts prendra les pommes,
Croira que les baudets représentent les hommes,
Que le fermier du trône est le soutien;
Ah! gardez-vous d'une telle méprise :
Les ministres chinois feraient bien la sottise,
Mais les nôtres sont gens de bien.

IV. — LES SOTS AU PARNASSE.

Cent rimailleurs criards, pitoyables auteurs,
Du Parnasse un beau jour gravissaient les hauteurs.
« Ce sont là, dit quelqu'un, d'effrontés personnages!
En vain du mont sublime ils cernent les passages;
Apollon chassera tous ces aventuriers....
Mais quoi! la vile tourbe au Parnasse est admise?....
— Mon ami, lui dit-on, reviens de ta méprise;
Là-haut, pour le talent s'il croît de beaux lauriers,
Il y croît des chardons aussi pour la sottise. »

V. — LE BONHEUR ET LA PAUVRETÉ.

La Santé, le Plaisir ayant dressé la table,
Au modeste repas d'un actif laboureur
Présidait le Bonheur.
Traînant des noirs soucis l'escorte lamentable,

Courbant son front creusé de douloureux sillons,
La Pauvreté, fantôme aux sinistres haillons,
Par la porte pénètre,
Et le Bonheur épouvanté
S'enfuit par la fenêtre.

Ma fable vous a dit la triste vérité :
Le bonheur ne vit pas avec la pauvreté.

VI. — LES DEUX ABEILLES.

Heureux ceux que l'amour, que le travail unit :
La Providence les bénit.

Dans le creux d'un vieux mur, et languissante et frêle,
Se lamentait d'une voix grêle
Une abeille qui, sans parents,
Au hasard promenait ses pénates errants.
Nulle sécurité : ses rayons presque vides
Offraient ample curée à des fourmis avides.
Une autre abeille arrive et lui dit : « O ma sœur,
Pourquoi donc vivre ainsi solitaire, isolée?
Viens : le printemps s'éveille au fond de la vallée,
Nous ouvrant ses trésors de parfum, de douceur.
Tandis qu'ici, malade, inconsolée,
Tu n'as pas un ami, pas un seul défenseur,
Dans la ruche, là-bas, une chaîne commune
Nous lie étroitement à la même fortune.
Qui cimenta ces nœuds? L'intérêt, l'amitié.
Dans le bien, dans le mal nous sommes de moitié.
Vigilantes, laborieuses,
Vivant sans jalousie et sans ambition,

Nous avons su trouver le secret d'être heureuses.....
Ce secret, quel est-il? L'association. »

VII. — LE RAMEAU D'OLIVIER.

« Et le corbeau ne revint pas..... »
L'élu de Dieu, le patriarche,
Ouvrit la fenêtre de l'Arche,
Et dit à la colombe : « Oiseau, vole là-bas ;
Va voir si du Seigneur s'apaise la colère. »
Elle part, et longtemps fend l'espace éthéré.
Enfin elle aperçoit un arbre séculaire
Dont le flot s'était retiré.
Signe de paix et d'alliance,
C'était un olivier : la colombe s'avance;
De l'arbre elle cueille un rameau,
Et reprend son essor. Aussitôt le corbeau
L'appelle : « Contre le déluge
Ici, moi, je trouve un refuge.
A qui pense à soi-même et n'a pas d'autre but,
D'autrui qu'importe le salut? »
Alors, d'un saint amour la colombe agitée :
« A ceux qui m'ont dans l'Arche accueillie, abritée,
Je porte le rameau d'espérance, et je veux
Ou nous sauver ensemble ou mourir avec eux. »

VIII. — RICHE ET PAUVRE.

Un jour que du ciel triste et sombre
Tombait la neige en tourbillons d'argent,

Ou la résine grésillante,
Ou quelque huile fétide, aux solives pendante,
De sa lueur blafarde attristait leur taudis.
Ce *fameux* siècle des lumières,
Ainsi que les châteaux, envahit les chaumières...
La chandelle est venue, et la bougie après;
L'homme compte les jours par d'incessants progrès,
Et nous sommes perdus si nous le laissons faire;
Des globes réflecteurs, des verres grossissants,
Font rejaillir dans l'atmosphère
Mille rayons éblouissants.
Vous le dirai-je, hélas! l'homme, ennemi des ombres,
Pour nous chasser enfin de nos retraites sombres,
S'éclaire avec le gaz et l'électricité!
Mais sur vous vainement je n'aurai pas compté,
Et nous étoufferons cette flamme nouvelle
Qui de notre rival protége le sommeil.
Ah! pour jouir en paix d'une nuit éternelle,
De même puissions-nous éteindre le soleil! »
A ces mots les oiseaux, avec un bruit horrible,
Fondent sur la lumière, à leurs coups insensible.
Qu'arriva-t-il? vous allez le savoir:
Chacun d'eux à la flamme ayant brûlé son aile
Et sa prunelle,
Regagna, comme il put, son nocturne manoir,
Et le pauvre hibou mourut de désespoir.

O chauves-souris sépulcrales,
Hiboux qui fréquentez les vieilles cathédrales,
Chats-huants de la Bourse et des donjons poudreux,
Croyez-moi, du progrès le flambeau ne doit craindre
Ni vos noirs bataillons ni vos plans ténébreux:
Jamais, en vérité, vous ne pourrez l'éteindre!...

XI. — LE CERFEUIL ET LA CIGUE.

Le Cerfeuil odorant et la Ciguë amère
Côte à côte vivaient sur le bord d'un chemin.
Un enfant, certain jour, d'une imprudente main,
Les cueille tous les deux et les porte à sa mère :
« Voilà pour le ragoût de ce soir! » lui dit-il.
Mais elle, avec frayeur, elle écarte la plante
Bienfaisante
De la plante au poison subtil.
« Mon fils, plus souvent qu'on ne pense,
Le mal, dit-elle, est à côté du bien :
Il en a même l'apparence;
Sache entre eux, désormais, faire la différence,
De ma leçon profite bien. »

XII. — LES OISEAUX DE VÉNUS.

La femme attend de l'homme un appui tutélaire;
De tout temps le courage à la beauté sut plaire;
A la force toujours la faiblesse s'unit.

Les oiseaux de Vénus firent, un jour, leur nid
Dans le casque de Mars. « Aux roses de Cythère
Pourquoi préfèrent-ils mon lourd casque d'airain
Forgé dans l'antre de Vulcain? »
Dit le héros. « Pour moi ce n'est pas un mystère,

Dit la belle Cypris, l'entourant de ses bras ;
A mes jeunes amants c'est Mars que je préfère,
Et ce que j'aime en lui, c'est le Dieu des combats. »

XIII. — SIC VOS NON VOBIS.

LE PORC.

Je déterre la truffe, et je mange des glands.

LE BOEUF.

Pour d'autres que pour moi je laboure les champs.

LE VIGNERON.

Nous ne buvons jamais le vin de nos vendanges.

LE MAÇON.

Je bâtis des châteaux, et j'habite des granges.

L'ÉCRIVAIN.

L'œuvre d'un auteur pauvre enrichit l'éditeur.

L'INVENTEUR.

Pierre invente, et Janot passe pour l'inventeur.

XIV. — LE VIN BLANC ET LE VIN ROUGE.

Souvent les modérés, ce sont les furieux.

Mûri sur les côteaux qui longent la Dordogne,
Le vin blanc, d'un ton doucereux,
Ainsi parle au rouge bourgogne :

« Mon frère, ta vive couleur
A toute âme bien née inspire la terreur.
Quand tu verses la lave au peuple, dans l'orgie,
C'est du sang qui s'attache à la nappe rougie.
De ta pourpre dépouille-toi ;
Deviens doux, incolore, innocent, comme moi... »
Le bourgogne répond « : Ma flamme purpurine,
En donnant la santé, chasse l'humeur chagrine.
Ta blancheur n'est pas, certe, exempte de danger :
A ta feinte douceur malheureux qui se fie !
Elle irrite les nerfs jusques à la folie.....
Insulte à ma couleur, je n'en veux pas changer. »

Amis, tenons-nous à distance
De ces tempéraments fades et bilieux
Qui sont tout miel, tout sucre en apparence.
Calme trompeur, dehors insidieux.....
Souvent les modérés, ce sont les furieux.

XV. — LES SAUVAGES ET LE VIOLON.

Porté par l'Océan vers un peuple sauvage,
Un virtuose allait sur le rivage,
Son violon en main, pour calmer ses ennuis.
On l'entendait, toutes les nuits,
Faire éclater son âme en notes gémissantes,
En accents belliqueux. Sous ses doigts, tour à tour,
Retentissaient la guerre et la paix et l'amour.
Sa pensée inspirait les cordes frémissantes.
Pour la première fois les échos d'alentour
Redisaient de tels sons. La peuplade, attentive,
Se tenait en extase et l'oreille captive.

Un soir qu'il s'était endormi
Près de son instrument, son trésor, son ami,
Les sauvages lui dérobèrent
Un confident si précieux,
Et triomphalement sur un trône portèrent
Ce fétiche de bois, ce roi mélodieux,
Pour leur bonheur, sans doute, envoyé par les dieux.
« Il sait, certainement, les choses qu'il imite
Avec tant d'harmonie et tant de vérité.
Donnons-lui, dirent-ils, un pouvoir sans limite;
Il réalisera tout ce qu'il a chanté. »
Ils comprirent bientôt leur méprise grossière,
Et, tout confus, dans la poussière
Ils lancèrent sa majesté.
L'un d'eux, de la connaître avide,
L'examinant à fond, la trouva creuse et vide.

De tout être il ne faut exiger, croyez-moi,
Que ce qui sied à sa nature.
Du violon chez nous, trop souvent, sur ma foi,
Se renouvelle l'aventure.
Parce qu'un homme chante ou fait de beaux discours,
On le croit profond politique.
Etes-vous orateur ou poëte ou critique,
Vous deviendrez, un de ces jours,
Ministre, ambassadeur, agent diplomatique.....
Peuple, dans cette erreur tomberas-tu toujours?

XVI. — LE PÉLICAN ET SES PETITS.

Un pêcheur vit près d'un étang
Un pélican dont la nichée,

Avide, s'abreuvait à ses flancs attachée.
Chaque petit criait, de plaisir palpitant,
Et l'oiseau généreux, épuisé, haletant,
Leur taisait sa douleur amère.
« Cessez, dit le pêcheur, cet horrible festin ;
Malheureux, vous buvez le sang de votre père. »

Hélas ! du pélican plusieurs ont le destin :
Enfants, savez-vous bien par quels durs sacrifices
A vos besoins, à vos caprices
Répondent chaque jour vos parents empressés ?
Et vous, jeunes esprits, vers l'avenir fixés,
Vous à qui des savants, des sages, des prophètes,
Pour vous rendre meilleurs, pour vous rendre plus forts,
Donnent le pain de l'âme, après le pain du corps,
Songez-vous quelquefois, au milieu de vos fêtes,
Combien ils ont souffert, et comment ils sont morts ?...

FIN DES FABLES NOUVELLES.

TABLE DES MATIERES.

FABLES.

	Pages.
Abeille (l') et le Papillon	77
Adam chassé du paradis	24
Aigle (l') enchaîné	154
Aiglon (l').	92
Ailes (les quatre) du Papillon.	113
Alouette (l') et le Pourceau	105
Alouettes (les), le Mannequin et le Miroir	28
Ambre (l') et l'Amour	90
Amour (l') piqué par une abeille	142
Ane (l') et le Chien	152
Ane (l').	140
Ane (l') et son Maître	12
Ane (l') qui joue de la flûte.	119
Araignée (l')	73
Arbre (l') merveilleux	173
Armure (l') et le Livre	165
Assaut (l') d'armes et le Paysan	23
Assemblée (une)	160
Attelage (l')	97
Avare (l') aux enfers	94
Avare (l'), et la Source	31
Avare (l') et l'Hydropique	85
Avare (l') et les deux Pauvres.	60
Baquet (le) d'eau	17
Bœuf gras (le) et son Compagnon	34
Bœufs (les) et la Bergeronnette, la Fée et sa Filleule	124

Bonheur (le) 152
Bouquet (le) d'églantines 48
Brebis (la) et le Buisson 114
Brebis (la) et les Grenouilles 128
Brebis (la) et la jeune Fille 118
Bûche (la) et le Charbon 164

Canards (les deux). 75
Casque (le) et le Miel 129
Castor (le) et le Chasseur 150
Cèdre (le) du Liban. 45
Ceps (les deux) de vigne 81
Chant (le) du Cygne 164
Champignons (les). 21
Charité (la). 144
Chat (le) et la Tourterelle. 98
Châtaignier (le) et le Voyageur 117
Chatte (la vieille) et les jeunes Chats. 62
Chêne (le) et l'Arbuste 37
Chenille (la). 83
Cheval (le) de Don Quichotte et l'Ane de Sancho Pança. . 136
Chien (le) et le Lion 74
Chiens (les deux) 149
Chouette (la) voleuse 61
Cigale (la), la Fourmi et la Colombe 55
Cloche (la) et le Bourdon de Notre-Dame 15
Cloche (la) et le Paratonnerre 169
Coq (le) et le Vautour. 78
Coqs (les deux). 132
Conque (la) et l'Enfant 92
Cor (le) 133
Corbeau (le) et le Renard. 76
Cormoran (le) et les Rayons de la Lune. 100
Coucou (le) et le Moineau. 115
Coursier (le) et l'Abricotier 101
Croix d'Honneur (les deux) 121
Cruche (la) et le Courtisan. 160
Cygne (le) et les Œufs de Tourterelle 35
Cygne (le) et l'Oison 115

Dahlia (le) et la Violette 111
Dame (la) et le Miroir 73
Déjeuner (le) à l'école. 110
Derviche (le) et le Roi. 72
Dindons (les) 18
Dogue (le) 20
Double (la) ivresse 162

Écolier (l') et les Verges 113
Éclair (l') et l'Arc-en-ciel 159
Écueil (l') et le Phare 100
Église (l') délabrée. 133
Enfant (l') au spectacle 39
Enfant (l') et la Bougie. 97
Enfant (l') et les Bottes de son père. 166
Enfant (l') et le Chien. 25
Enfant (l') et les Fleurs. 96
Enfant (l') et la Rose. 105
Enfant (l') et le Sucre. 82
Enfants (les) et le Torrent. 107
Enfants (les) et le Papillon. 14
Enseigne (l') de cabaret. 56
Epervier (l') et les Colombes 131
Escargot (l') et la Chenille. 95
Esope et le Laboureur. 166
Esope et Protée. 94
Esope et Rhodope. 148
Esprit (l') et le Cœur. 145

Fanfan et le Bâton. 83
Fantôme (le). 38
Fascination. 167
Fauvette (la) et le Pinson 79
Fermier (le) et la Vache. 63
Fermière (la), la Vache et le Cochon. 168
Figuier (le) stérile. 6
Fille (la jeune), le Chat et le Chardonneret. 152
Flamme (la) et la Fumée. 34
Fleur (la) de santé. 175

Fleur (la) et le Nuage. 22
Fleurs (les) et les Epines. 177
Fleuve (le) et l'Océan. 100
Fleuve (le) et le Ruisseau. 90
Flot (le). 80
Folle (la) 11
Forêt (la) et la Lumière. 19
Fou (le). 177
Fouet (le) et la Canne à sucre. 121
Fumée (la) de l'encens et la Fumée de la forge. 99
Fusée (la) et la Lampe. 86

Gland (le) et le Champignon. 51
Glands (les) et les Pots. 172
Gourmand (le petit). 53
Goutte (la) d'eau. 5
Goutte (la) d'eau et le Lys. 99
Grenouille (la) et l'Écarlate. 127
Grenouilles (les) et les Nuages. 45
Grenouilles (les) qui changent de gouvernement. . . . 76

Habit (l') de mon grand'-père. 129
Hanneton (le). 71
Hercule et le Satyre. 65
Hermine (l') et le Rat. 102
Hibou (le) et les Alouettes. 114
Hibou (le), la Colombe et le Moineau 170
Hibou (le) professeur. 36
Hirondelle (l') et le Chien. 8
Hiver (l') et le Printemps. 60
Homère. 20
Homme (l') et le Cadran solaire. 47
Homme (l') et les Chats. 33
Homme (l') et le Moineau. 46
Homme (l') et le Rossignol. 148
Hommes (les) et la Tour. 70
Hommes (les deux) qui nagent. 139

Jobard (M.) et le Nuage. 51

Laboureur (le) 42
Laboureur (le) accusé de magie 88
Laboureur (le) et les Ronces. 145
Laurier (le), la Lyre et le Lierre. 69
Léopard (le) et le Renard. 66
Lierre (le) et les deux Ormeaux. 140
Lion (le) et le Renard. 68
Lion (le) devenu vieux et l'Ane 106
Livre (le) et l'Épée. 43
Locomotive (la) et le Cheval 10
Loire (la) et l'Océan. 158
Loup (le) et la Cigogne. 118
Lucy et sa Poupée 82

Maquignon (le), l'Ane et le Bœuf. 27
Marchand (le) et le Chien. 130
Marchande (la) de gâteaux. 112
Mascarade (la). 176
Marteau (le). 136
Mât (le) de Cocagne. 163
Méder. 26
Mère (la), l'Enfant et le Vieillard 101
Meunier (le), le Fermier et l'Ane. 64
Miroir (le) double. 49
Moineaux (les deux). 16
Mort (la) et l'Amour 94
Moucheron (le) et la Mouche. 79
Moutons (les) et l'Herbe au suc d'or. 146
Moutons (les) voyant venir le boucher 132

Neige (la). 153
Ne riez pas. 120
Nez (le) et les Lunettes. 172
Nid (le) abandonné. 158
Nid (le) renversé. 119

Œuf (l') de poule. 86
Œufs (les) et les Poulets. 161
Oie (l') que l'on engraisse. 69

Oiseaux (les) et les Serpents. 32
Ombre (l') de Salomon et le Laboureur. 7
Once (l') et les Poids. . . . . [illegible]
Or (l') et les Perles. 30
Orchestre (l'). 155
Ormeaux (les deux). 25
Oui et Non. 150

Papillon (le) bleu. 144
Papillon (le) et le Chou. 140
Papillon (le) et la Guêpe. 147
Papillon (le) et la Lampe. 89
Papillon (le), la Rose et le Pavot. 53
Papillon (le) et le Ver à soie. 83
Phénix (le) mourant. 89
Perroquet (le) imitateur. 107
Perroquet (le jeune). 116
Pigeon (le) et la Grenouille. 134
Poëte (le) et l'Abeille. 109
Pomme d'api (la) et le Ver. 49
Pomme (la) et l'Écolier. 117
Pot (le) de terre et le Vase d'or. 81
Poule (la) et les Cailloux. 9
Poule (la) et ses Œufs. 128
Prince (le) et le Rossignol. 32

Rat (le) dans la bibliothèque. 103
Rat (le) et les Moissonneurs. 135
Réputation (la), la Gloire et le Génie. 50
Réverbère (le). 62
Rhône (le) et le lac de Genève. 157
Riche (un) d'à présent. 68
Rivages (les deux). 125
Robe (la) de l'Innocence. 55
Roi (le) et le Peuple. 12
Roi (le) et les Mines d'or. 44
Rose (la) et le Papillon. 71
Rose (la) et l'Homme sans yeux et sans odorat. 161

Rose (la) mouillée 35
Rose (la) naturelle et la Rose artificielle. 67
Rossignol (le), l'Étoile et la Fleur. 93

Sac (le) de marrons. 29
Samedi et Dimanche. 111
Sauvage (le). 58
Savetier (le) et son voisin. 116
Savoir (le) et le Savoir-Faire. 85
Serpent (le) et l'Anguille. 147
Serpent (le) et l'Oasis 15
Singe (le) et l'Éléphant. 52
Sœurs (les) et le Coucou 54
Socrate, Héraclite et Démocrite. 177
Somnambule (la) 134
Source (la). 84
Statue (la) de l'Amitié. 130

Tache (la) enlevée 159
Taches (les) au soleil 138
Télescope (le) et le Microscope. 151
Torrent (le) 174
Torrent (le) et le Nil 59
Tourterelle (la) choisissant un époux. 87
Tourterelle (la) qui pleure. 143
Trompette (la) et le Glaive. 141
Troubadour (le) à la croisade. 153
Truffe (la) et la Pomme de terre. 104

Vent (le) et le Sable. 146
Vents (les). 126
Verge (la) de Moïse. 57
Vérité (la) et la Flatterie 123
Vertu (la) et la Conscience. 41
Vigne (la) et l'Ormeau. 8
Voyageur (le). 13
Voyageur (le) et le Poteau. 12

POÉSIES DIVERSES.

Ah ! qu'il est doux de revoir son pays ! 212
Baisers (les) de l'enfance 202
Béranger (à). 196
Carlier (à M. Théodore). 194
Consolation. 195
Couvrons de fleurs le chemin du devoir. 205
Enfants (les) du pêcheur. 196
Fée (la). 198
Femmes (les). 195
Iselle. 204
J'ai peur pour toi. 204
J'ai trente ans. 208
Lever (le) du petit enfant. 217
Marguerite (à la) renversée par la charrue. 189
Médecin (le). 183
Ne criez plus à bas les communistes ! 211
Neveu (à M. Édouard). 193
Nuit (la) de Noël. 200
Oiseau bleu, couleur du temps. 203
Papillon (le) du soir. 193
Pauvreté (la) c'est l'esclavage. 188
Reprends ta lyre et tes pinceaux. 209
Retraite (la). 192
Rêverie. 196
Rêves (mes). 206
Usurier (l'). 213
Souvenirs (mes) 215
Vanité des tombeaux. 194
Vapeur (la). 179

FIN DE LA TABLE.

TABLE

DES FABLES NOUVELLES.

	Pages.
L'Enfant et le Géant.	219
Le Malade.	220
Le Fermier et les Anes.	222
Les sots au Parnasse.	223
Le Bonheur et la Pauvreté.	*ib.*
Les deux Abeilles.	224
Le Rameau d'olivier.	225
Riche et pauvre.	*ib.*
A pied et en voiture.	226
Les Oiseaux de nuit et la Lumière.	227
Le Cerfeuil et la Cignë.	229
Les Oiseaux de Vénus.	*ib.*
Sic vos non vobis.	230
Le Vin blanc et le Vin rouge.	*ib.*
Les Sauvages et le Violon.	231
Le Pélican et ses petits.	232

FIN DE LA TABLE DES FABLES NOUVELLES.

1 7 1933